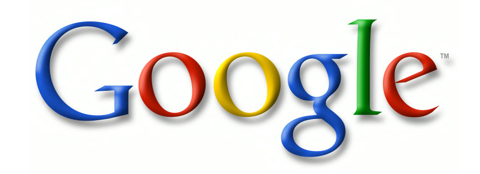
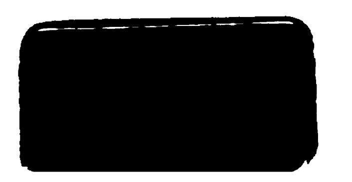






HISTOIRE

D'ANGLETERRE

Représentée par Figures

Gravée par F. A. David.

Accompagnées de Discours.

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR, Frere du ROI,

par l'Auteur.

Graveur de sa Chambre et de son Cabinet Membre Honoraire de l'Academie Royale de Peinture. Sculpture de Berlin de celle des sciences Belles-Lettres et Arts de Rouen.

Contenant 48 Estampes,

TOME II.

A Paris, chez M. David, rue des Cordeliers au coin de celle de l'Obſervance.
1784.

A.P.D.R.



HISTOIRE
D'ANGLETERRE

Représentée par Figures

Gravée par F. A. David.

Accompagnées de Discours.

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR, Frere du ROI,

par l'Auteur.

Graveur de sa Chambre et de son Cabinet Membre Honoraire de l'Academie Royale de Peinture. Sculpture de Berlin de celle des sciences Belles-Lettres et Arts de Rouen.

Contenant 48 Estampes,

TOME II.

A Paris, chez M. David, rue des Cordeliers au coin de celle de l'Obfervance.
1784.

A. P. D. R.



HISTOIRE
D'ANGLETERRE,
REPRÉSENTÉES PAR FIGURES
ACCOMPAGNÉES
D'UN PRÉCIS HISTORIQUE;
DÉDIÉE
A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Les Figures gravées d'après les Dessins des plus célèbres Artistes, par M. DAVID, Graveur de la Chambre & du Cabinet de MONSIEUR, Membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, &c. &c.

Les Discours jusqu'après la Conquête par M. LE TOURNEUR; Censeur Royal, Secrétaire de MONSIEUR, & depuis la Conquête jusqu'à la mort de GEORGES II, par M. l'Abbé GUYOT, Vicaire-Général de Cambray, Prédicateur ordinaire du Roi, Censeur Royal, des Académies de Nancy & de Caen.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DAVID, Graveur, rue des Cordeliers, au coin de la rue de l'Observance.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

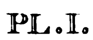
LE COMTE DE PEMBROCK présente à quelques serviteurs fidèles du Roi Jean, le fils de ce Prince à peine âgé de dix ans ; & par la force de son éloquence, ainsi que par son habileté à faire valoir les droits de cet enfant & à effrayer le peuple sur les dangers d'une guerre civile, il remue si puissamment le cœur de toute l'assemblée, qu'elle n'a qu'un vœu pour proclamer Roi Henri III, (en 1216).

LE François, presque toujours confiant, souvent a perdu par ce défaut, qui tient à son caractère, une partie de ses avantages. Facile à s'alarmer du moindre revers, il s'aveugle aussi aisément au premier rayon de la prospérité ; & c'est à cet écueil des premiers succès de Louis de France, que le foible rejetton du malheureux Jean put attribuer la révolution qui le plaça sur le trône de son père. Tout avoit semblé l'en éloigner dans les premiers exploits de Louis. Déja Londres avoit ouvert ses portes à ce Prince, qui disposoit en souverain des emplois & des affaires du Gouvernement. Presque toutes les Villes avoient suivi cet exemple. Louis, dans son usurpation, n'avoit à réclamer qu'un droit prétendu par Blanche de Castille, sa femme, nièce du Roi détrôné; c'est-à-dire, un de ces titres qui n'ont que la force de l'homme qui les fait valoir; aussi avoit-il entraîné le peuple & les troupes par l'activité de sa marche, par l'éclat de ses exploits & la séduction de ses promesses si puissantes sur un peuple las & mécontent de son maître; &, dans cette position, il sembloit n'avoir rien à craindre d'un enfant qui avoit contre lui & sa foiblesse & la mémoire odieuse de son père.

Heureusement pour l'Angleterre, qui par cette conquête eut perdu toute son existence, Louis compta trop sur ses avantages. Il fit une de ces fautes que ne pourroit se permettre le Conquérant le plus affermi, en montrant pour son nouveau peuple le mépris le plus insultant, dans la distribution des graces & des emplois. Toutes les faveurs furent pour les François, qui, dans l'abus de leur prospérité, furent aussi imprudents que la libéralité de leur maître étoit inconsiderée.

La politique veut qu'on tienne une autre marche, lorsqu'il s'agit d'une Nation qui s'offre librement, & dont on ne peut s'attacher les grands Seigneurs qu'en flattant leur orgueil & leur sensibilité par les distinctions & la confiance. Louis eut à se repentir d'avoir refusé le Gouvernement d'Hereford à un Seigneur Anglois, qui le sollicitoit. Cependant soyons justes envers les François d'alors ; & convenons qu'ayant affaire à une Nation qui venoit d'abandonner lâchement son trône, il étoit difficile de se défendre à son égard de la défiance & du mépris, même en profitant de sa défection. C'est le reproche humiliant que fit, au siége de la forteresse de Lincoln, le Comte du Perche à l'Officier qui le pressoit de lui remettre les armes : *retires-toi*, lui dit-il, *je périrai plutôt que de me rendre à une Nation infidelle qui trahit son Roi.*

L'Anglois, qui expioit ainsi sous les premiers essais de la souveraineté de Louis, le crime de son infidélité envers le sang de ses maîtres, revint sur ses pas, lorsqu'il vit que non-seulement il avoit commis une injustice gratuite en portant à un Étranger le sceptre de l'Angleterre; mais que par là même il se préparoit une servitude plus humiliante que ne pouvoit l'être la tyrannie du Roi Jean. Le mécontentement des Seigneurs & la fermentation redoublèrent, selon



PL. I.

LE COMTE DE PEMBROCK

presente Henri III a la Noblesse.

en 1216.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

quelques Historiens, quand on les avertit secrètement d'une résolution prise dans le conseil de Louis, de châtier & de bannir loin du Royaume, comme traîtres à leur Patrie, ceux qui lui avoient livré l'Angleterre. Le repentir étoit donc déja dans la Nation; un reste d'amour & de confiance eut pu rendre à Jean le cœur & la fidélité de son peuple; & cet heureux retour eut effacé en partie l'odieux qui s'est attaché à sa mémoire. Mais il parut que le moment seul de sa mort pouvoit ramener l'Anglois à ses intérêts & à son devoir.

Cette époque fut en effet celle d'une révolution aussi prompte qu'inattendue. On put croire qu'un corps opaque avoit offusqué pendant dix-sept années l'éclat du trône, & que l'éclypse cessoit à la mort de l'infortuné Monarque. La Nation n'ayant plus ce Prince sous les yeux, rougît & même eut horreur de faire tomber sa haine sur un foible enfant. Rendue à la réflexion, elle s'étonna de la rapidité de ses écarts, & frémît de l'abîme qu'elle se creusoit par sa défection.

L'Anglois du XVIIIe. siècle, qui seroit peu instruit de ce point de son Histoire, auroit un autre genre de surprise, en voyant qu'au XIIIe. siècle l'Angleterre dut à deux Papes, Innocent & Honoré III, la conservation de sa Couronne; & que leur autorité empêcha que cette monarchie ne devint une province de la France. Il est vrai qu'Honoré ne se déclara contre Louis qu'autant qu'on promit de respecter l'ouvrage de son prédécesseur, dont la protection avoit été le prix d'une soumission odieuse. Mais ce n'étoit pas le moment de discuter des prétentions, quelque dépourvues qu'elles fussent de principes. On avoit fait un faux pas qui alloit culbuter la monarchie; la prudence vouloit qu'on employât les ressources les plus efficaces comme les plus promptes, pour venir au secours de la Nation. Or, il n'en étoit point dont on put autant espérer que de l'autorité & de l'ascendant des Papes. Persuadé que

Louis feroit forcé de s'y foumettre, on eut foin de préfenter au fouverain Pontife la caufe du jeune Henri, comme celle de l'honneur du Saint-Siége.

Peut-être cette reffource eut-elle été impuiffante auprès d'une partie de la Nation, qui n'avoit vu que fon déshonneur dans l'hommage d'une Couronne indépendante, s'il ne s'étoit trouvé alors en Angleterre un homme capable de rappeller le peuple à fes intérêts ainfi qu'à fes devoirs, d'animer fes concitoyens du beau feu de fon patriotifme, d'étouffer en eux tout germe de paffions haineufes & vindicatives, pour y faire naître celui de la juftice, de l'humanité & d'une pitié tendre pour le fang de leurs Rois, & d'enflammer le zèle de fa Nation, en exerçant fur elle le double empire du génie & de la vertu.

Ce fut l'héroïfme du grand Maréchal d'Angleterre, Guillaume, Comte de Pembrock. Pendant que Louis fe laiffoit encore amorcer à Londres par les faveurs fugitives de la fortune, le fage Général affembloit à Glocefter, les Prélats, les Comtes & Barons du Royaume, ceux fur-tout qui étoient demeurés fidèles à leur légitime Souverain. C'eft-là qu'en préfence de Galon, Légat du Saint-Siége, ayant conduit à la tête d'une forte Cavalerie le jeune Henri, à peine à fon fecond luftre. « Braves Anglois, leur dit-il, du ton le plus impofant, « plaignons le fort du dernier Monarque affez puni des fautes « de fon règne par fes humiliations & fes malheurs. S'il a « dégradé le trône par fa lâcheté, eft-ce à nous de déshonorer « la Nation par une injuftice, & de facrifier fa félicité & fon « repos à une vengeance infenfée? Seigneurs! voici votre Roi, « c'eft aux pieds de ce tendre enfant, étranger aux fautes de « fon père, que doit expirer tout reffentiment & fe ranimer « l'amour de vos maîtres. Son ame encore innocente n'a « point de torts à expier; ne voyez en lui que des droits

» à votre fidélité & un objet à vos espérances. Croyez qu'en
» grandissant il ne pourra se défendre d'admirer & la sagesse de
» votre politique & la force de votre zèle pour la gloire d'une
» Nation, qui vous devra son salut. »

Le discours de Pembrock entraîna l'assemblée. Henri fut reconnu par acclamation. Pembrock, déclaré Régent & Tuteur du jeune Roi, le fit couronner peu de jours après devant le Légat. Henri renouvella entre ses mains l'hommage de son Royaume au Saint-Siége, & la promesse du tribut annuel de mille marcs d'argent : sept cens pour l'Angleterre, & trois cens pour l'Irlande. Cette servitude coûta sans doute à la fierté Angloise, mais la sagesse du Régent crut, d'après la maxime de Salomon, qu'il est un tems pour se taire, comme il en est un pour parler.

UN CHEVALIER PORTE AU LÉGAT MARTIN, l'ordre de sortir du Royaume, au nom de la Nation, le Roi n'ayant pas eu la force de réprimer lui-même les exactions des Ministres de la Cour de Rome (en 1245).

HENRI III.

ON a vu sous quels auspices Henri ouvroit une carrière très-étendue, dont sa minorité fit à-peu-près tout le lustre. Cette gloire fut celle de trois Ministres qui sauvèrent l'Angleterre d'une partie des maux dont elle étoit menacée. Ces trois hommes, le Comte de Pembrock, Pierre des Roches, Évêque de Winchester, & Hubert de Bourg, presque l'unique ressource que Jean eut laissée à son fils, servirent utilement l'Angleterre; mais non pas au même degré de gloire & de fidélité.

Ce double mérite ne souffrit aucune tache dans le sage Pembrock. Maître du suffrage de l'assemblée, qui avoit couronné

le jeune Henri, il lui fut également facile de ſubjuguer par lettres les Comtes & les Barons pour les amener à l'obéiſſance, tandis que de Bourg, vaillant Capitaine, fortement attaché à ſon devoir, déſoloit à Douvres l'héritier de la France ; &, dédaignant ſes careſſes comme ſes menaces, le forçoit de ſe retirer honteuſement du ſiége de cette Ville.

La politique vigilante de Pembrock met à profit l'échec de Louis ; une trève qu'il négocie, en l'abſence de ce Prince qui va chercher en France de nouveaux ſecours, lui donne le tems de miner tout l'édifice de la rebellion. Louis revient ſe meſurer avec la fortune, comptant ſur de nouvelles troupes que ſa femme lui avoit raſſemblées. A ce traît, nos Lecteurs ſe demanderont quel principe pouvoit raſſurer la conſcience de la vertueuſe Blanche de Caſtille, lorſqu'elle déployoit tant de zèle & d'activité, pour dépouiller en faveur de ſon époux l'héritier légitime de l'Angleterre, & comment elle donnoit un exemple dont on pouvoit abuſer contre elle dans la minorité de ſon fils ?

Pembrock rendit inutile la dernière tentative de Louis, dont il mit l'armée en déroute au ſiége de Lincoln. Toujours menaçant, toujours harcelant le Prince François, ce brave Capitaine n'eut de repos que lorſqu'il eut aſſuré celui de ſon pupille, & qu'au nom d'un Prince de dix ans, il eut forcé Louis d'abdiquer dans Londres ſa royauté, pour ainſi dire éphémère. Encore fallut-il, pour qu'il put retourner librement en France, que ce Prince s'engageât de reſtituer, à ſon avènement au trône, les Provinces conquiſes.

L'Angleterre alloit reſpirer ſous une régence auſſi glorieuſe, & que d'eſpérances ne pouvoit-elle pas concevoir d'un jeune Roi, dont l'ame devoit mûrir ſous la garde & la tutelle de la ſageſſe même ? Mais, au moment du plus beau calme, Pembrock meurt, & le Royaume a perdu ſon pilote. Cette

II.


LE LEGAT MARTIN
reçoit l'ordre de sortir du Royaume.
en 1245.
Dessiné par le Jeune
Gravé par David

Tom. II.

perte fut un deuil général pour l'Angleterre, ce fut, aux termes de son épitaphe, l'éclypse du soleil sur cet horizon. Il fallut deux hommes pour le remplacer; & ces deux hommes, quoique les premières têtes du Royaume, se montrèrent insuffisans.

Henri, devenu majeur; mais n'ayant plus depuis quelque tems le sage Pembrock, tomba & parut ramper comme un lierre détaché de son appui. L'Évêque de Winchester & Hubert de Bourg pouvoient, en concertant leurs talens & leurs mesures, former l'ame du jeune Roi & aggrandir ses ressources. Leur égoïsme ne produisit entre eux que la jalousie & la division, & celui des deux, qui, par les circonstances, se trouva le plus fort, régna bien plus souverainement sur le Monarque que celui-ci sur ses sujets. Cependant il y eut quelques actions capables d'illustrer un règne; on les dût à l'expérience & à la valeur de de Bourg, à l'habileté de l'Évêque de Winchester. On fit honneur à ces Ministres de la fermeté de Henri dans la réclamation du traité de Londres, que Louis VIII avoit oublié en arrivant au trône, de sa juste sévérité dans le châtiment d'une sédition & dans le maintien du bon ordre; de sa sagesse & de sa modération, en traitant avec les Barons de leurs priviléges que ces Seigneurs ne demandoient encore qu'avec circonspection & modestie. La Nation put concevoir quelques espérances du nouveau règne.

C'est qu'alors les deux Ministres ne faisoient qu'essayer sur le jeune Roi leur pouvoir, le talent de lui plaire & l'art de le gouverner. Mais, sitôt qu'ils eurent senti la foiblesse du maître, chacun fit son plan pour s'en emparer. Le premier obstacle à écarter étoit la concurrence. Hubert de Bourg connut sa force, & en usa pour éloigner l'Évêque de Winchester. Le peuple, attaché à ce Prélat, vit sa retraite de mauvais œil. Les cœurs s'aliénèrent bien davantage, lorsqu'on s'apperçut que le Ministre favorisoit dans son Prince une

avidité d'argent baſſe & impardonnable; qu'il lui inſpiroit à l'égard de ſes Barons une fierté, que ſon caractère n'étoit pas en état de ſoutenir, & que, livrant le Monarque à ſon penchant pour la moleſſe, le Prince & ſon Miniſtre s'endormoient ſur le parti avantageux qu'ils pouvoient tirer de la minorité de Louis IX.

Le contraſte étoit frappant entre la France & l'Angleterre. Dans ces tems de l'anarchie féodale, l'un & l'autre état éprouvoit des chocs preſque continuels au centre de ces petits Souverains, dont l'inégalité des forces & de l'importance n'en laiſſoit voir aucune dans leur orgueil, quelquefois même dans leur mutinerie. De-là, chacun d'eux croyoit pouvoir ſe meſurer avec le Monarque; & quand pluſieurs ſe réuniſſoient, ils penſoient pouvoir lui faire la loi. Mais la France trouvoit à la tête des affaires une Régente ſage & habile, dont le coup-d'œil pénétroit toutes les intrigues, que ſa politique diſſipoit par des ménagemens, ou que ſa fermeté déconcertoit par des coups d'éclat. Le jeune Louis, dont elle étoit bien éloignée de prolonger l'enfance, offroit à ſa tutrice un grand caractère, & ne lui laiſſoit que le ſoin de développer de vraies vertus, une ſage politique & une intrépide bravoure, dont ce Prince avoit en lui les germes.

L'Angleterre voyoit ſur ſon trône un de ces hommes foibles & bornés, qui, dans une monarchie paiſible, peuvent ſans gloire, comme ſans honte, ſuivre le cours des évènemens, & ne laiſſer après eux de traces que dans la nomenclature de l'hiſtoire. On eut aimé dans Henri, ſimple Gentilhomme, ſa piété, ſa douceur; on fut révolté de ne trouver dans un Roi qu'un eſprit inconſtant, une hauteur ou une foibleſſe toujours imprudentes, & le triſte jouet de l'ambition de ſes Miniſtres. Un méchant n'a quelquefois qu'un terrible défaut, un Prince foible s'impregne de tous les vices qui l'avoiſinent. Auſſi le

Roi

Roi d'Angleterre, après avoir obéi quelque tems aux impreſſions de de Bourg, & l'avoir enſuite proſcrit par des motifs injuſtes ou même ſuperſtitieux, donna tête baiſſée dans toutes les entrepriſes de l'Évêque de Winchester.

Ingrat envers les Anglois qui s'étoient affligés de ſa diſgrace, ce Miniſtre, après ſon rappel, ſembla dreſſer toutes ſes batteries contre la Nation, qu'il s'efforça de rendre odieuſe au Souverain. La défiance s'établît dans le peuple, à la vue de celle que le Roi & ſon Miniſtre montrèrent en appellant des Étrangers au ſecours de l'État, les murmures ſe firent entendre; &, dans un pays où le peuple n'aiguiſe point l'arme du ridicule contre ceux qui le maltraitent, les murmures annoncent des révoltes. Il ſe déclara une ligue redoutable des Barons contre le Prince, dont les Troupes furent battues en toute rencontre par celles des Seigneurs Confédérés.

Malheureux dans ſes guerres contre le Roi de France, Henri voyoit de tous côtés s'épuiſer ſes tréſors. Le peuple écraſé gémiſſoit des profuſions du Monarque, & ce n'étoit plus par des remontrances; mais à main armée qu'on propoſoit des réformes.

La foibleſſe du Roi entretenoit à Rome une autre cauſe de déprédations, qui révoltoit encore plus ſon peuple. On a deja vu dans nos tableaux, & avec bien plus de développement dans d'autres monumens hiſtoriques, comment la vénération profonde, qu'inſpiroit la haute vertu des ſouverains Pontifes étoit devenue le fondement de leur grandeur temporelle, & comment cette grandeur, quelquefois funeſte aux vertus, avoit enfanté l'orgueil des prétentions. Nul Royaume ne ſemble avoir fourni plus d'alimens que l'Angleterre à la politique ambitieuſe de quelques-uns de ces Pontifes, dont ce Royaume devint & fut long-tems tributaire; mais au tems

dont nous parlons, l'ambition parut faire place à la cupidité, qui, s'irritant de jour en jour, par la facilité qu'elle trouvoit à se satisfaire, changea les Ministres du Pape en autant d'exacteurs, pour mettre à prix la protection & les graces les plus ordinaires, qui émanoient du Saint-Siége. Cette avidité, trop foiblement désavouée par les Pontifes, souleva bien plus les esprits que n'avoit pu le faire le despotisme de la domination.

Il y avoit déja cinq ans que le Légat Othon avoit mis tellement à contribution le Clergé séculier & régulier de l'Angleterre, que retournant à Rome, il y avoit transporté plus d'argent qu'il n'en restoit dans le Royaume. Une légation si fructueuse ne pouvoit vaquer long-tems. Honoré la confia à Martin, dont le génie lui sembla propre à moissonner dans un champ si fertile. A sa suite on vit une légion d'Italiens, dont la hardiesse, la souplesse & l'astuce ne se trouvèrent point en défaut. La masse des biens Ecclésiastiques du Royaume devint entre leurs mains une ferme si opulente, qu'en trois ou quatre années ils réunirent plus de revenus que n'en avoit la Couronne d'Angleterre. Alors la clameur devint universelle.

« La Nation ne pouvoit attendre le remède à tant de
« maux ni du Pape, dont on soupçonnoit la collusion &
« dont les plus modérés blâmoient la mollesse, ni d'un Roi
« craintif, qui dans l'orage n'avoit d'autre boussole que la
« Cour de Rome : poussés à bout par ces abus crians, les
« Barons prirent sur eux de venger à la fois l'honneur de
« l'Église, la sainteté de sa discipline, l'intérêt du Clergé
« ainsi que celui de la Nation. Pour agir plus de concert,
« on prétexta un tournois; &, dans cette assemblée, sans
« attendre l'intervention du Prince, on résolut d'envoyer au
« Légat Martin un Chevalier, pour lui enjoindre de sortir

« du Royaume dans trois jours, sous peine d'être livré à « tout le ressentiment d'un peuple en fureur. L'ordre lui « fut intimé. Martin, aterré de ce coup imprévu, ne crut « pas devoir se compromettre avec cette Noblesse irritée; « puissance nouvelle, qui déja commençoit à lutter contre « celle du Roi. Insulté dans sa personne & dans sa suite, le « Légat put comprendre qu'il est un point où les abus devien- « nent intolérables & où leur excès même en amène le « remède. Il pensa donc que le parti le plus prudent étoit « de retourner vers son maître. » Ce premier triomphe des Barons en prépara d'autres bien plus importans.

HENRI CONFIRME SOLEMNELLEMENT les deux Chartes, savoir, la Grande & la Forestière, en tenant la main sur sa tête, en présence des Seigneurs Spirituels & Temporels d'Angleterre, chacun d'eux ayant à la main un cierge allumé (en 1253).

HENRI III.

VOICI l'époque où le trône d'Angleterre voit s'élever à ses côtés une puissance rivale, qui, sans détruire entièrement la monarchie, désormais en partagera l'autorité, & composera tellement la suprême Magistrature, que le Prince & la Nation en deviendront concurremment les Agens & les Ministres nécessaires. Le règne de Henri offre les premières traces de l'association du peuple au Gouvernement. Les Communes paroissent à mesure que le Parlement ou l'assemblée des Seigneurs prend quelque consistance.

En Angleterre, comme ailleurs, les Rois eurent besoin, pour civiliser les peuples & pour porter le fardeau de la royauté, d'appeller auprès du trône les hommes les plus considérables de l'État, pour s'aider de leurs lumières & leur

départir une portion de l'autorité. Toute puiſſance ſubalterne, auſſi bien que ſupérieure, tend toujours à s'accroître. Cette confiance du Prince donna des titres, &, dans pluſieurs États, ces titres devinrent des droits. Ainſi s'érigea, comme de lui-même, le Parlement d'Angleterre, pour devenir le contre-poids d'une puiſſance, dont ces Seigneurs n'étoient dans l'origine que des Agens auxiliaires.

Au plus ſimple coup-d'œil ſur ce Gouvernement, vû ſous le premier règne après la conquête, il ſemble qu'on ne devoit point y craindre une ſemblable révolution. La verge du deſpotiſme, dans la main de Guillaume-le-Conquérant, devoit avoir aſſoupli le caractère de la Nation; & ce fut préciſément cette domination abſolue & arbitraire, qui, ſous les Rois ſes ſucceſſeurs, hâta l'inſurrection des Seigneurs de tous les ordres. Un uſage plus équitable & plus modéré de l'autorité n'eut point produit un pareil effet, parce qu'on n'eut point eu de raiſons pour en tempérer l'exercice.

Nous avons vu comment le ſceptre de Guillaume vacilla dans les mains qui le portèrent après lui. Cette foibleſſe n'échappa point aux yeux de la Nobleſſe. Un eſſai heureux amena un eſſor plus hardi, on multiplia les demandes pour obtenir des priviléges & la puſillanimité les accorda. Honteuſe en quelque ſorte d'avoir trop cédé, l'autorité voulut revenir ſur ſes pas; mais alors elle commença à rencontrer une réſiſtance qui l'avertit de l'imprudence de ſes conceſſions. Si, dans ces momens, l'Angleterre eut eu à ſa tête un génie ferme, mais circonſpect, qui eut ſçu enchaîner la Nation, ſans trop lui faire ſentir ſes liens, le trône ſe fut relevé de ces premiers échecs. Mais, juſqu'à Jean Sansterre, les coups de vigueur, frappés à l'aveugle, laiſſèrent preſque toujours voir de l'irréſolution; & la fermeté n'eut point de tenue.

Jean étoit bien éloigné de trouver en lui les reſſources qui

III.


HENRI III.
Confirme les deux Chartres.
en 1253.
Deßiné par le Jeune
Gravé par David
Tom.II.

pouvoient faire respecter sa puissance. Aussi l'avons-nous vu à la merci de toutes les prétentions des Grands de son Royaume, &, de ces prétentions, dont on alloit chercher l'origine chez les premiers Rois Saxons, commença à se former ce systême de Gouvernement qui balança, par une véritable aristocratie, le pouvoir du Monarque. Nos tableaux ne nous permettent point le détail de ces deux Chartes fameuses qui enchaînèrent le Prince, étendirent la liberté des Seigneurs & créèrent parmi eux un nouveau tribunal, juge suprême des prérogatives du trône.

Ce que nous avons à peindre est cette révolution frappante, dont l'effet persévère de nos jours, & à laquelle on a dû ce Parlement, qui, sans aucune forme légale, sans l'aveu du Monarque, qui n'y concourut que par sa foiblesse, donna à la Nation un Corps souverain & législatif. Henri III, y contribua plus qu'un autre, parce qu'avec plus de cupidité, avec plus de dissipation dans ses finances, il eut plus souvent besoin de caresser l'orgueil des Seigneurs, pour trouver des ressources. Mais alors même il entra en tutelle. Sa dépense fut fixée, & le droit d'imposer des subsides sortit de ses mains pour passer dans celles de la Nation. Ainsi une autorité abusive dans son origine, devint, par succession de tems, par la force des circonstances, par l'adoption qu'en firent & le Prince & la Nation, une autorité légitime.

Le règne de Henri III & celui de Louis IX son contemporain, médités attentivement par un Prince, qui joindroit à un esprit pénétrant une raison saine & une ame droite, seroient une école intéressante pour se former dans le grand art de régner. D'un côté une bonté judicieuse, une piété éclairée, une sagesse constante, une bonne-foi irréprochable, une fermeté de principes & non de boutade, apprendroient à rendre l'autorité chère & majestueuse & toujours redoutable

aux méchans. De l'autre, une douceur de foiblesse, une piété de pratique sans conduite morale, des projets sans vues, une administration sans plan, une prodigalité indiscrète, & dès-lors toujours injuste, une alternative de hauteur & de condescendance, qui rend un Prince tributaire de toutes les passions, découvriroient, dans le seul tableau du règne de Henri III, presque tous les écueils & les orages de la royauté, ainsi que le discrédit inévitable du Souverain.

C'est de-là qu'on vit se former cette ligue audacieuse, qui trancha si hardiment sur les prérogatives du trône. Ce nom de *ligue*, que les François retrouvent plus tard dans leurs annales, & qui, sous le règne de Henri IV, parut si odieux au Sultan lui-même, que cette seule aversion lui fit offrir des secours au Roi de France, fut en Angleterre celui de la faction, qui tourmenta continuellement Henri III, & exerça sur ce Prince un vrai despotisme. Ces ligueurs furent les Barons de ses États, qui, excédés de ses prodigalités, jaloux de la faveur des Étrangers qu'il attiroit dans le Royaume, irrités de se voir investis de leurs soldats, enhardis par le caractére du Roi, crurent enfin devoir lui donner un maître.

Ce levain fermenta quelques années, qui se passèrent en animosités réciproques, en demandes du Prince, tantôt basses & tantôt impérieuses, en refus hautains de la part des Barons. Le moment vint où il se déclara, lorsque Henri, voyant la plus grande partie de la Guienne qui lui échappoit, recourut à son Parlement pour de nouveaux subsides. L'opposition la plus formelle éclata de la part des Évêques & des Seigneurs. On reprocha hautement au Roi ses profusions, ses inconséquences & son peu d'égards pour la Nation. On passa des reproches aux menaces; & Henri put voir le moment qui lui préparoit le sort de Jean Sansterre. Il lui convint de céder à la force, qui n'étoit pas moins celle de la vérité que celle des circonstances.

» Qu'on se figure donc dans le palais de Westminster, lieu » qu'on verra dans la suite bien autrement fatal à la majesté » du trône, un Prince humilié devant ses Barons, confessant » les abus de son autorité & leur jurant une prompte & » solide réforme. Et, comme il ne pouvoit y en avoir au » gré de ces Seigneurs, sans l'observation des deux Chartes, » il fallut que Henri en promit de nouveau l'exécution. Rien » ne manque à la pompe du serment, les deux Chartes sont » lues devant l'assemblée, on exige des assistans qu'ils ayent » tous un cierge à la main; & qu'alors le Roi, la main sur » sa tête, jure d'observer les Chartes dans toute leur rigueur, » sous peine de déchoir de la royauté. Ce serment est suivi » des anathèmes de l'Archevêque de Cantorbéry. A ce mo- » ment, les Seigneurs renversent leur cierge, en dévouant les » infracteurs aux flammes éternelles. » Respectons cette pompe auguste; mais regrettons de voir dans ces tems la religion si souvent employée à couvrir le parjure.

HENRI III.

LA REINE PRÈS DE PÉRIR DANS UNE BARQUE, auprès du Pont de la Tamise, par les pierres dont elle est assaillie (en 1263).

SI la parole d'un Roi doit être, selon Alphonse d'Arragon, aussi inviolable, aussi sacrée que le serment d'un particulier, que dire & que penser d'un Monarque, qui croit pouvoir ne donner à ses sermens qu'une fidélité de circonstance? Telle fut cependant la conduite de Henri avec ses Barons & son peuple. Aussi mobile que l'élément qui environne ses États, elle eut son flux & son reflux. La pression qui les causa vint toujours de l'influence de la cour de Rome. A mesure que la foiblesse de Henri le soumettoit à de rigoureux engagemens, le Pape

intervenoit toujours pour les annuller; & le Prince essayoit alors de reprendre le terrein qu'il avoit abandonné.

L'Angleterre, nous l'avons vu, n'avoit échappé à la souveraineté de la France, qu'en devenant feudataire du Saint-Siége; mais le Suzerain sembla regarder son ouvrage comme imparfait, s'il n'exerçoit au moins sur les biens du Clergé de cette Isle, tous les droits d'un Propriétaire. Quelques circonstances vinrent à propos l'aider à pallier ce qu'auroit eu de révoltant une pareille prétention. D'ailleurs, ce crédit s'usoit par ses abus mêmes. La cupidité des Italiens qui envahissoient les bénéfices, le scandale que donnoit l'Agent secret de la cour de Rome, Mancel, Chapelain du Roi, pourvu lui seul, nous dit Mathieu Paris, de sept cens bénéfices, avoient soulevé la Nation. Il falloit donc à de nouvelles exactions des prétextes plausibles; le Pape & Henri les avoient trouvés dans une nouvelle croisade, & la vénération qu'obtenoient encore ces entreprises, fit accorder le subside.

Cette ressource bientôt épuisée, le Pape en imagina une nouvelle, qui satisfaisoit en même tems sa vengeance contre l'Empereur Fréderic: ce fut d'appeller Richard, frère du Roi, à la couronne de Sicile; &, au refus de ce Prince, qui connoissoit trop le Pontife pour se laisser prendre à ses piéges, de l'offrir à Henri, pour Edmond, son second fils. Cet appas réussit, le Clergé fut mis à une forte contribution; mais le Parlement refusa toute espèce de ressource.

Ainsi l'ambition & la cupidité sembloient se concerter pour dévorer l'Angleterre; &, pour comble de maux, Richard, qui avoit rejetté la couronne de Sicile, voulut se faire élire Roi des Romains. Sept cens mille livres sterlings lui donnèrent les suffrages. Qu'on joigne à cette somme neuf cens cinquante mille marcs d'argent qu'avoit engloutis la cour de Rome, sous les Pontificats d'Innocent & d'Alexandre, c'en étoit

IV.



LA REINE
près de périr dans une Barque.

en 1263.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

étoit bien assez pour pousser à bout la patience des Anglois. Aussi la Ligue prit-elle alors avec Henri un ton plus imposant que jamais. On ne s'en tint pas à des plaintes tant de fois éludées, on ne proposa plus de sermens, dont on avoit été le jouet si souvent. Les Barons voulurent une nouvelle forme de Gouvernement, qui réduisit le Prince à une vraie minorité; & vingt-quatre Commissaires partagèrent entre eux une espèce de régence, qui leur livra la souveraineté presque entière. On chassa les Étrangers, les Italiens sur-tout, devenus si odieux par leurs pillages. Les frères utérins du Roi furent bannis, & ce malheureux Prince fut spectateur, si non tranquille, du moins oisif de cette scène humiliante qui se passa dans Oxford.

Un homme important étoit l'ame de toute cette faction. Montfort, Comte de Leycester & beau-frère du Roi, avoit révolté tout le peuple contre lui, dans son Gouvernement de Gascogne, il vint se justifier à la cour de Henri; mais bientôt il s'y trouva plus fort que le Prince même, auquel il osa donner en public un démenti. Dès ce moment, ces deux hommes devinrent irréconciliables. Leycester, à la tête de la Ligue, après avoir lié Henri par les statuts d'Oxford, concerta avec les Barons les moyens d'assurer le repos de la Guienne. Il n'en avoit point d'autres que d'aller lui-même, sans mission du Monarque, traiter avec S. Louis, au nom de la Nation, en cédant à la France les droits ou les prétentions de Henri sur la Normandie & l'Anjou; & Henri fut encore trop heureux de souscrire à cette cession.

Cependant les chaînes qu'il avoit reçues dans l'assemblée d'Oxford, l'humilioient trop, pour que son orgueil n'épiât point tous les moyens de s'y soustraire. Il étoit dur pour lui de voir dans ses États la cause du Roi séparée désormais de celle de la Nation, Henri voulut encore s'étayer du Pape;

mais il ne tarda pas à sentir que cette protection trop décréditée ne pouvoit que hâter sa ruine. Le Prince Édouard, qui prit en main la cause de son père, lui redonna quelque vigueur. Alors il voulut agir en maître, & reprendre sur ses Barons toute sa puissance, tandis que lui-même ne se croyoit pas en sûreté dans sa Capitale, dont le Maire avoit abandonné son parti.

Ce Roi, qui vouloit se montrer si absolu, n'avoit d'autre asyle & d'autre siége que la Tour de Londres, après s'être sauvé de Winchester, où les Barons irrités, de sa mauvaise foi, avoient comploté de le surprendre.

C'est de-là cependant qu'il annulloit les statuts d'Oxford, qu'il cassoit les vingt-quatre Commissaires, & qu'il détruisoit tout leur ouvrage, avec autant de confiance, qu'il eut pu le faire au retour de la plus brillante prospérité. Ces accès de vigueur, plus semblables à ceux d'une fièvre chaude, qu'à l'énergie d'un caractère soutenu, n'en imposèrent point aux Barons. A la faveur de quelques négociations, toujours lentes, Henri voyagea en Guienne; mais, rappellé par les progrès de la Ligue, il fut trop heureux de retrouver encore la Tour de Londres pour retraite. La Ville étoit au pillage, le peuple assuré de l'impunité par la défection du Maire, Fitz-Richard, n'eut plus de frein dans sa fureur. Il massacra plus de cinq cens Juifs, dépouilla tous les autres, tomba sur les Banquiers Lombards, qui n'échappèrent à la mort qu'en livrant leurs richesses. Rien ne fut épargné, on pénétra dans les maisons des riches Bourgeois. Tout ce qui montra de la résistance fut ou passé au fil de l'épée ou livré aux flammes. Tant la faction de Leycester avoit produit de fanatisme & de phrénesie!

Henri put voir de ses yeux cet affreux spectacle, l'ouvrage de sa foiblesse; mais la Reine, enfermée comme lui dans la Tour & justement effrayée, ne put tenir contre tant

« d'horreurs. Elle voulut s'évader, & gagner par eau le
« château de Windſor. Le peuple en eſt bientôt informé, &
« ſe rend pêle-mêle ſur le Pont de la Tamiſe. Elle n'a pas
« plutôt mis le pied dans ſon bateau, qu'elle s'y voit aſſaillie
« de fange, d'œufs pourris; & ſur le point d'être aſſommée
« de groſſes pierres qu'on lui lançoit pour couler à fonds ſa
« barque. *Noyez, noyez cette Sorcière* (*), s'écrioit cette
« troupe phrénétique; & la Reine eut infailliblement péri,
« ſi elle n'eut cédé à ces furieux, en rentrant dans la Tour. »

Que de réflexions il y auroit à faire ſur un pareil peuple, ſur le danger de la foibleſſe dans les Rois! Car ce n'eſt point ici une vengeance exercée ſur un méchant Prince.

LEYCESTER, COMBATTANT A PIED, demande grace aux Royaliſtes, qui la lui refuſent (en 1265). HENRI III.

L'ÉVÈNEMENT, que doit préſenter ce tableau, n'aura lieu que quand la fortune fera paſſer bruſquement le Comte de Leyceſter du plus haut période de ſa gloire au dernier écueil, qui preſque toujours attend les traîtres à la fin de leur carrière.

Au milieu des agitations d'un peuple, ni entièrement aſſujetti, ni abſolument indocile, de cette Nation, qui, comme Galba le diſoit des Romains à Piſon, en l'aſſociant à l'Empire, ſemble ne vouloir connoître ni une liberté entière, ni un entier eſclavage, Henri & ſa femme, retirés dans le Palais de Londres, ne pouvoient ſe croire à l'abri de l'orage. Pour obtenir quelques momens de calme, à la faveur deſquels on put prendre une forte réſolution & réparer ſes malheurs, il

(*) D. Hume.

allut tout accorder : le renouvellement des ſtatuts d'Oxford, des places fortes en otage, l'excluſion des Étrangers, & ſacrifier preſque tous les droits de la Royauté, pour en conſerver le ſimulacre.

Dans cette extrémité accablante, Henri attendoit tout de ſon fils Édouard. Ce Prince, qui ſe formoit à l'école du malheur, déja luttoit de toute la force de ſon caractère contre les avantages que prenoit chaque jour une nobleſſe mutinée, qui parvenoit à ſe rendre indépendante ; &, lorſque l'ame de Henri ſe flétriſſoit par l'infortune, celle d'Édouard y développoit le germe de ſa grandeur.

Ce fut dans la ſuite la reſſource du Monarque, à qui la bravoure & la fermeté de ſon fils donnèrent du reſſort. Cette reſſource n'eut pas d'abord ſon effet. Édouard étoit jeune, & l'impétuoſité de ſon ſang, qui bouillonnoit de vengeance & de colère, le rendit plus d'une fois imprudent. Dur & deſpotique, il commence par ſe brouiller avec les habitans de Briſtol, il ne leur échappe que par une ruſe ; & ſe voit forcé d'abandonner aux Ligueurs le Château de Windſor.

Tant d'avantages enfloient l'orgueil de Leyceſter ; mais, comme il eſt rare que le joug d'un Uſurpateur ne ſoit pas plus odieux que celui du maître légitime, même le plus dur, la Nobleſſe ne vit bientôt dans Leyceſter qu'un oppreſſeur dont il étoit tems d'arrêter les violences.

Au défaut de ce ſceptre impuiſſant, qui ſe courboit dans les mains de Henri, un Sage, qu'une politique ordinaire eut intéreſſé à la ruine de l'Angleterre, Louis, Roi de France, le modèle des Princes de l'Europe & l'honneur de la Religion, veilloit, par un ſentiment naturel à une grande ame, au bonheur des hommes, de ceux mêmes qui ne lui étoient pas ſoumis. Louis aſſembloit ſes États à Boulogne, pour le couronnement de ſon fils & pour une nouvelle croiſade : il avoit ſommé le Roi d'Angleterre

V.



LEYCESTER

demande grace aux Royalistes.

en 1265.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

de s'y rendre avec ses Barons. Plus éclairé qu'un autre sur les droits d'un Monarque, parce qu'il en connoissoit mieux les principes & l'usage, il tenta de ramener le Roi d'Angleterre à la modération, & la Ligue à l'obéissance. Le premier essai fut infructueux, le fier Leycester ne voulut rien entendre, dès qu'il fut question d'annuller les prétentions de la Ligue; & cette faction se montra livrée plus que jamais à son esprit d'indépendance, nous dirons même à son fanatisme.

Quel autre esprit en effet pouvoit conduire des hommes, qui, à la veille d'une bataille, recevoient de l'Évêque de Worchester l'absolution de tous les crimes, pour prix de leur révolte; & pour pénitence l'injonction de combattre à outrance contre leur maître? Seroit-ce par un semblable modèle que le François d'il y a deux siècles auroit consacré des erreurs dont nous ne pouvons trop éloigner le triste souvenir?

De nouvelles catastrophes signalent de nouvelles hostilités. Leycester reprend sur les Barons l'ascendant que son orgueil lui avoit fait perdre. Henri, trop crédule sur le retour de leur fidélité, s'apperçoit bientôt que la mesure de ses humiliations n'est pas remplie, il échoue devant Douvres, il est encore plus humilié aux portes de Londres, qui ne s'ouvrent pendant l'assaut, que pour lui opposer, ainsi qu'à son fils, une populace insolente qui les repousse, pour introduire sous leurs yeux dans Londres, & y recevoir en triomphe le coupable Leycester.

Qui ne connoîtroit point la mobilité du peuple, désespéreroit à ce moment du salut de Henri. Mais le premier calme ramena la Ligue à de nouveaux projets d'accommodemens. On se souvint de la tentative du Roi de France, & l'on sembla rougir de la résistance qu'on avoit opposée à sa généreuse médiation. De part & d'autre on prit le parti d'invoquer son intégrité & sa sagesse, on fit serment d'en adopter les arrêts;

le vrai Monarque, Henri ne recevoit d'hommages que ceux qui étoient étrangers à toute foumiffion. Il fignoit tout & n'ordonnoit rien; &, pour prix de la liberté de fa perfonne, il falloit bien qu'il prêtât fon nom à tous les actes du defpotifme infenfé de Leycefter.

Fatigués de pareils fcènes, il n'eft aucun de nos Lecteurs qui n'en attende avec impatience le dénouement dans la chûte de l'Ufurpateur, dans la difperfion des factieux & le rétabliffement de la majefté du Trône. Ce fera l'ouvrage d'Édouard, rendu à fa liberté par l'effet de la jaloufie du Comte de Glocefter contre le Chef des Ligueurs. Édouard réparera entre Evesham & Kénilworth, par une habile manœuvre, l'imprudence de la fatale journée de Lewes.

« Ce Prince venoit de furprendre Simon de Montfort, fils « de Leycefter; par une marche forcée, il s'avance vers le « père en faifant porter devant fes Troupes les étendards du « fils. Ce ftratagême réuffit à Édouard; Leycefter prend pour « un renfort cette portion de l'armée qui doit l'écrafer. « Ajoutons à l'effet de cette rufe tout ce que le reffentiment « put donner à Édouard d'ardeur & d'intrépidité pour attaquer « une armée dont le Général avoit l'audace de faire marcher « contre lui le Roi fon père. Au moment d'en venir aux mains, « Leycefter reconnoît fon erreur; & le bon ordre de l'armée « d'Édouard achève de lui ôter tout efpoir. *Nous fommes perdus*, « s'écrie-t-il, *Dieu ait pitié de nos ames, nos corps font à la* « *merci du Prince.* Ces mots devinrent le fignal d'une entière « déroute, les Gallois culbutés abandonnent Leycefter & le « refte de fa Troupe au plus horrible carnage. Leycefter foutient « ce choc pendant dix heures, il fuccombe enfin & demande « quartier en tombant. *Il n'en eft point pour les traîtres*, lui « dit-on; & à l'inftant il eft bleffé à mort. »

Ce

Ce qui resta de factieux canonisa son fanatisme, le parti des Royalistes l'outragea après sa mort ; Édouard plus juste honora dans lui par ses regrets la mémoire d'un grand Capitaine, digne par sa bravoure d'une meilleure cause. Ce Prince vole aussi-tôt à Henri & le ramène dans son camp. C'est ainsi qu'Édouard préparoit la grande réputation que devoient lui assurer sa bravoure & sa politique.

ÉDOUARD COMBAT ADAM, BARON DE GOURDON, & lui accorde la vie (en 1266).

HENRI III.

CATILINA étoit tombé, car c'est ainsi que les Historiens du tems qualifient le Comte de Leycester; & ce Chef des Ligueurs, dont Roger de Mortimer avoit envoyé la tête à sa femme, ayant disparu, la Conjuration ne jetta plus que quelques étincelles qu'il fut aisé d'éteindre. On a dit que rien n'étoit plus divin sur la terre qu'une ame forte aux prises avec le malheur, mais faut-il moins de grandeur pour se garantir de l'ivresse de la prospérité ? La fortune put bien rendre à Henri ses faveurs ; mais elle ne lui donna ni grandeur d'ame, ni sagesse, il sembla n'avoir acquis d'autre avantage que le pouvoir de se livrer à son avarice & à sa vengeance.

Il convenoit de punir Londres & de châtier par l'humiliation de cette Ville des citoyens qui étoient entrés dans la Ligue avec une aveugle fureur. La prudence & l'équité vouloient qu'on les dépouillât des prérogatives dont ils avoient abusé, pour insulter au Trône. Il falloit que, sans portes, sans chaînes, sans barricades, cette Ville orgueilleuse annonçât à tous les yeux sa disgrace ; que Filtz-Thomas, ce Lord-Maire si fougueux, qui déja avoit dévoué à la mort quarante des

plus riches citoyens, devint lui-même par son supplice la terreur des rebelles. Tel étoit sans doute l'ordre d'une juste vengeance que l'autorité se devoit à elle-même.

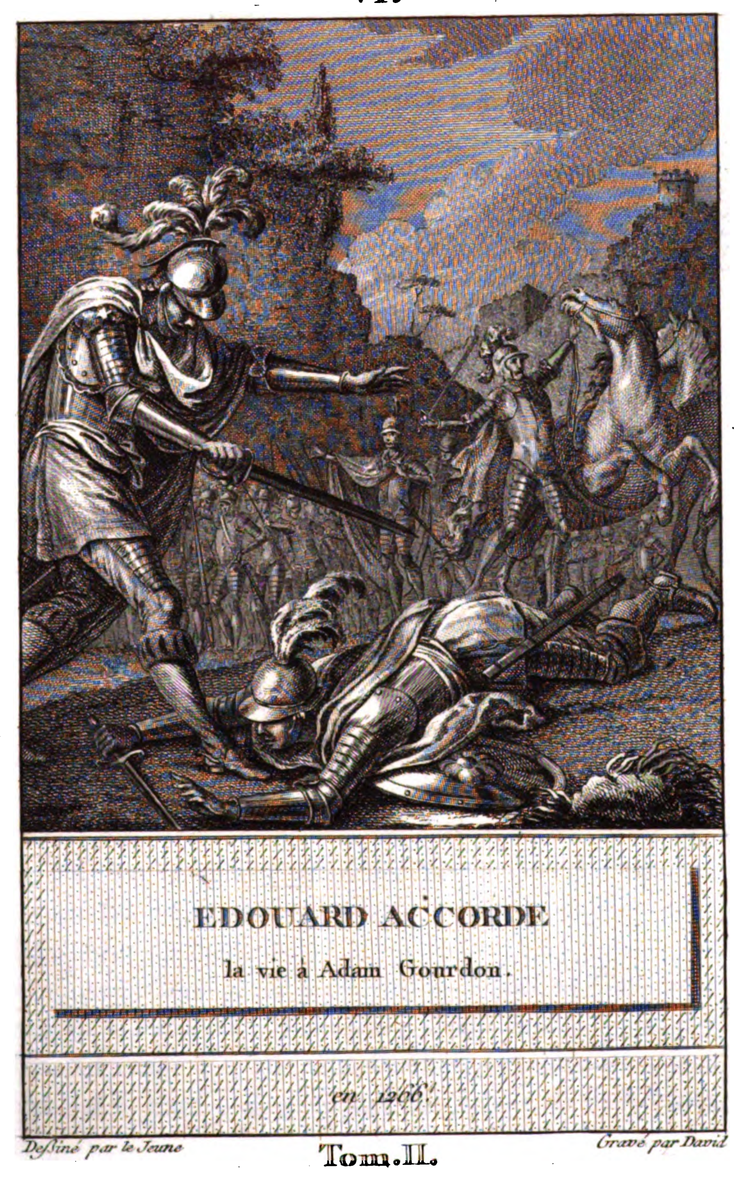
La passion favorite de Henri en décida autrement. A chaque acte de sévérité que voulut frapper le Monarque, on désarma toujours sa vengeance en caressant son avarice. Londres cria merci, en présentant au Prince l'or à pleines mains, & cessa de paroître coupable. Ses Chartes, ses Magistrats, ses priviléges lui furent rendus, sans qu'on parut craindre de fournir des alimens à son génie séditieux. Le plus coupable d'entre ses citoyens, le Lord-Maire racheta sa liberté par la perte d'une partie de ses biens; & les Barons poursuivis n'échappèrent qu'en sacrifiant leurs domaines.

On sait que dans nos premières loix, la plûpart des crimes se compensoient par des amendes pécuniaires; mais on n'imaginoit pas que la rebellion & le crime de lèze-Majesté pussent devenir des objets de composition. Il ne falloit rien moins que l'avarice de Henri pour leur trouver un tarif au prix duquel les coupables pussent l'être avec impunité.

Ce n'est point ainsi que chez les François Charles VII long-tems victime d'une marâtre, exilé loin de son trône par des factions puissantes, rentra dans ses domaines & dans l'exercice de sa puissance. Ce n'est point ainsi que chez cette Nation, le grand Henri pardonna au Chef des Ligueurs & aux violens écarts d'un peuple fanatique. Aussi ces deux Monarques retrouvèrent-ils, au sortir de leurs revers, & la gloire & le cœur de leurs peuples. Henri d'Angleterre n'obtint ni l'un ni l'autre. Si les troubles s'appaisèrent, si le calme se rétablit dans le Royaume, ce Prince toujours foible, toujours sans considération comme sans caractère, eut peu de part à ces avantages.

Rome, elle-même, jusqu'alors si puissante, n'eut pas à cette époque la même influence sur la Nation Angloise. Le Cardinal

VI.



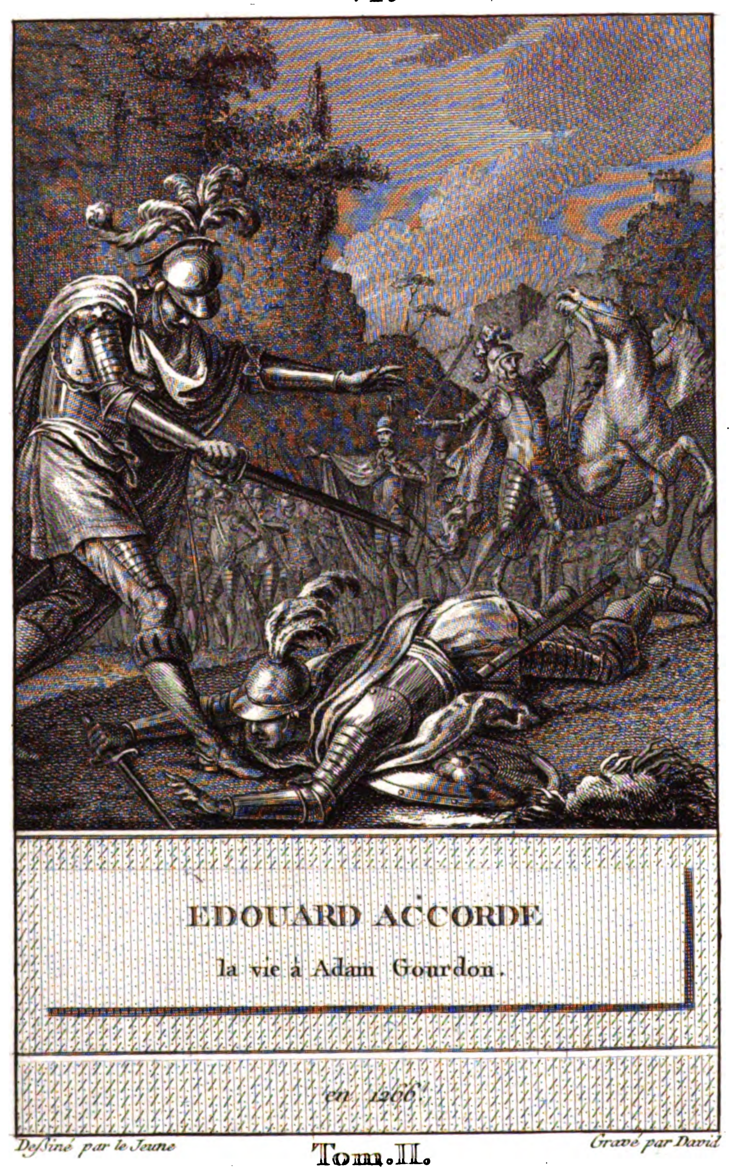
EDOUARD ACCORDE
la vie à Adam Gourdon.

en 1266.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

VI.



EDOUARD ACCORDE
la vie à Adam Gourdon.

en 1266.

Dessiné par le Jeune — Gravé par David

Tom. II.

Ottoboni, Légat du Pape, reconduisant la Reine d'Angleterre dans son Royaume, put bien accorder au Roi, de la part du S. Père, le dixième des revenus du Clergé; mais, lorsqu'il voulut faire usage de ses foudres contre les restes de la Ligue, il éprouva son impuissance; & la Nation eut été replongée dans ses malheurs, si les factieux n'eussent eu d'autre frein pour les contenir.

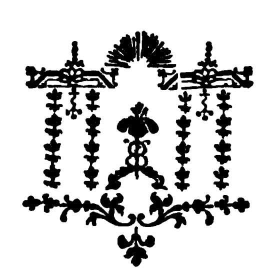
Le salut du Royaume & l'honneur de la Couronne étoient entre les mains d'Édouard, Prince d'un génie aussi ferme que sa valeur étoit intrépide. La soumission de la plûpart des Barons n'en imposa point à ce Prince pénétrant, parce qu'il ne vit dans le fils de Leycester qu'une fidélité chancelante. L'ombre seule du père représenté par son fils, qui n'étoit pas à beaucoup près aussi grand Capitaine, pouvoit encore ébranler les uns dans leur soumission, & porter le reste des mutins à la sédition & à la vengeance. L'esprit de révolte s'agitoit au loin, dans les Comtés septentrionaux; & c'étoit-là que Simon de Leycester, échappé de la Cour, pouvoit, à la tête de quelques brigands, braver l'autorité, tandis que ses partisans entretiendroient au sein du Royaume l'esprit de révolte. Mais le Trône avoit dans Édouard & dans Henri, fils du Roi des Romains, deux appuis formidables à la Ligue. Le Roi eut la sagesse de leur donner toute sa confiance. Les factieux furent poursuivis dans tous leurs retranchemens. Chassés de Winchelsea & réfugiés dans l'île d'Axholme, ils y furent également défaits. Bientôt le fils de Leycester perdit l'attachement de tout ce qui lui restoit de Confédérés, & se vit réduit au rôle très-subalterne de Corsaire.

Un nouvel acteur parut sur la scène. Adam de Gourdon, Gouverneur du château de Dunstar, s'étoit mis à la tête des rebelles. Édouard, qui déja se connoissoit en hommes, prévit que cet autre Chef, développant les talens de Leycester,

pouvoit seul ranimer la Ligue & rallier les Confédérés. Adam campoit avec quatre-vingt Cavaliers dans les bois de Hamshire, d'où il faisoit sur les cantons voisins des excursions désastreuses.

« Emporté par son impétueuse valeur, Édouard le surprend « dans son camp ; &, sans confier sa gloire au sort d'une bataille, « il se jette seul sur cet adversaire, qu'il trouve digne de se « mesurer avec lui. L'étonnement & l'admiration, autant que « l'ordre d'Édouard, arrêtent les deux armées, à la vue de ce « combat singulier, qui tint long-tems la fortune indécise. « Tous deux à pied, ces vaillans Guerriers se colletent & se « battent avec un égal avantage, jusqu'à ce que le pied ayant « glissé au Baron de Gourdon, Édouard se vit maître de « son ennemi. »

Cette action décisive pour la réputation d'Édouard, rendit un Héros à la Patrie, par la générosité du Vainqueur, qui eut la grandeur d'ame d'estimer son ennemi, & la sage politique de se l'attacher. Gourdon eut non-seulement la vie sauve ; mais la faveur du jeune Prince, qu'il mérita toujours de conserver.



ÉDOUARD, EN PALESTINE,

est blessé par un assassin, aux ordres de l'Amiral de Jaffa. Le Prince, percé de plusieurs coups, arrache le poignard des mains du Meurtrier, & le tue (en 1272). HENRI III.

IL falloit au règne de Henri les cinq années dont il nous reste à offrir le tableau, pour le montrer à l'Europe avec quelque avantage. Il étoit tems d'arrêter les succès de la Ligue, dont l'ascendant auroit bientôt consommé une révolution qui, chez les Anglois, devoit éprouver plus d'une crise violente, avant d'acquérir cette sorte de consistance, qu'aujourd'hui même on a peine à prendre pour une forme de gouvernement imperturbable.

L'affoiblissement de la faction des Barons vint de la nature même des élémens qui la formèrent, dans les intérêts divers des Ligueurs, qui, après avoir combattu le trône, s'entrechoquèrent assez vivement pour donner au Monarque ainsi qu'à ses enfans une belle occasion de reprendre le terrein qu'avoit perdu l'autorité.

Le Roi Henri, nous l'avons observé, étoit un de ces hommes, qui manquant absolument d'énergie pour se porter de lui-même à de grandes choses, & souvent aux résolutions les plus simples, ont cependant cette espèce de force, qui peut recevoir & suivre d'heureuses impulsions. Les succès d'Édouard ranimèrent chez lui un reste de vigueur, il alla promptement recueillir dans le sein de plusieurs Villes importantes les fruits de la victoire de son fils. Il eut de vrais succès, il en eut d'assez imposans pour allarmer le Comte de Glocester.

Ce jeune Guerrier, qui s'annonçoit avec au moins autant de présomption que de bravoure, Glocester, encore Ligueur

dans l'ame, quoique combattant dans l'armée du Roi, craignit que Henri, en réparant ses torts aux yeux de la Nation, ne vint à recouvrer, à fortifier même les prérogatives de la Couronne. Il eut bientôt un prétexte pour s'échapper d'auprès du Monarque, qui le vit sans inquiétude faire des levées nombreuses de Soldats. La sédition tout-à-coup allumée dans Londres éclaira le Prince sur les projets du rebelle. Henri montra cette fois de la force, en paroissant, tout-à-coup à la tête de 30,000 hommes ; mais à ce moment qui eut dû écraser Glocester, on retrouva la foiblesse de Henri, qui pardonnant à ce factieux, n'exigea de lui qu'un simple engagement de payer au Roi vingt mille marcs à la première révolte. Quoi de plus étrange que de voir un Sujet acheter en quelque sorte de son maître, à pareil prix, la faculté de se révolter encore !

Pour cette fois, la paix s'établit sérieusement dans la Nation ; & la valeur d'Édouard, qui ne pouvoit demeurer oisive, alla s'ouvrir au-delà des Mers un autre théâtre. A ce tourment de la célébrité, si naturel aux grandes ames, se joignirent chez lui les motifs religieux, qui avoient donné naissance aux Croisades, l'exemple & les sollicitations du Monarque François, dont les vertus avoient sur toutes les Cours de l'Europe un si puissant empire. Édouard s'étoit appauvri par ses guerres; Louis leva tout obstacle à son embarquement, en lui prêtant 30,000 marcs d'argent pour cette expédition.

Louis part, il entraîne encore dans sa marche tout ce que le zèle de la religion, le goût du grand & du merveilleux, le goût favori du siècle pour toute image guerrière, enfin même le goût de la nouveauté purent lui donner de prosélytes. Mais le Ciel avoit marqué le terme des sacrifices du Saint Monarque, celui des exploits, & le moment qui devoit couronner tant de vertus. Attiré par son zèle auprès du Roi de Tunis, Louis succombe au fléau qui désoloit ces contrées ; &, victime de sa

VII.


EDOUARD
est blessé par un assassin.
en 1271.
Dessiné par le Jeune
Gravé par David

Tom. II.

charité, il laisse à d'autres le soin de poursuivre ces expéditions, où la politique & le commerce eurent peut-être plus à gagner que la religion, où la valeur trouva plus de malheurs encore que de gloire.

Celle d'Édouard n'eut que peu de durée dans la Palestine; ses exploits s'y bornèrent à quelques actions passagères contre les Sarrasins, toutes si meurtrières pour ces infidèles, que son nom seul en devint la terreur.

Mais que de scènes tragiques & déshonnorantes pour l'humanité se mêlèrent à ces guerres, où le chrétien & l'infidèle semblèrent quelquefois se disputer de férocité & de perfidie! Ici le fils du Roi des Romains, le Prince Henri, passant en Italie pour se rendre en Palestine, est assassiné à Viterbe, par les deux fils du Comte de Leycester; là, rendu en Palestine, le Prince Édouard n'échappe que par son sang-froid & sa bravoure au plus lâche assassinat.

« Un de ces hommes que le vieil de la Montagne avoit « formé au crime, entreprend de venger par la mort d'un « seul Guerrier la honte des Sarrasins, & de relever leur « courage. Muni d'une lettre du Gouverneur de Jaffa, il se « ménage avec Édouard plusieurs conférences, que ce Prince « prolongeoit avec plaisir, parce que cet infidèle l'entrete- « noit en langage François. Le perfide épioit les momens « de consommer son crime. Seul avec Édouard à demi dès- « habillé sur un lit, à cause de l'excessive chaleur, il essaye « de lui plonger son poignard dans le ventre. Édouard a « bientôt paré le coup; mais en recevant dans le bras trois « blessures profondes. D'un coup de pied, il étend par terre « l'assassin, lui arrache son poignard & lui en perce le « cœur. »

Guéri en moins de quinze jours, par l'habileté d'un Chirurgien Anglois, de la blessure de cette arme empoisonnée,

Édouard ſe hâte de conclurre avec le Sultan une trêve avantageuſe; & renonce pour toujours à une expédition, qui, reſpectable dans ſes motifs religieux, eut demandé pour être conſommée avec gloire, la paix générale de l'Europe, la bonne foi & le concert des Chefs, la bonne diſciple & l'union des Croiſés. Tout rappelloit Édouard en Europe. Le viel Henri y terminoit ſa longue carrière par le châtiment des habitans de Norwich, qui avoient maſſacré pluſieurs Moines & brûlé leur Monaſtère. La douleur de la mort du Roi des Romains, ſon frère, vint abréger ſes jours. Il les finit à Weſtminſter, où il avoit déſigné ſa ſépulture près de la châſſe d'Édouard qu'il y avoit fait tranſporter.

Toutes les diſparates du règne de Henri tiennent à ſon caractère. Il ne fut tyran que parce qu'il fut foible, il ne ſe montra abſolu que par reſſentiment, & jamais par principes; il ne perdit l'affection de ſon peuple que pour avoir mépriſé ſon attachement & ſa confiance. L'homme de ſes favoris, il oublia qu'un Prince eſt par état l'homme de la Nation. Son courage ne fut que de l'emportement, ſon avarice fut ſans économie, & ſes profuſions furent ſans libéralité. On a loué ſa dévotion & ſa continence : on ſait que Henri entendoit chaque jour trois Meſſes chantées, après leſquelles il baiſoit la main du Prêtre; & que, voulant perſuader à Saint Louis que cette aſſiduité étoit plus méritoire que celle qu'il auroit pu donner à des diſcours de piété : *Penſez-vous*, lui dit-il, *que je n'aime pas mille fois mieux voir mon ami, que d'en entendre parler?* Mais la religion n'eſt vraiment honorée par un Prince qu'autant qu'elle conſacre en lui les devoirs d'état. Les ames lâches n'ont rien de commun avec la vraie vertu.

L'Angleterre aura lieu d'oublier ces tems nébuleux, ſous le beau règne qui va s'ouvrir.

ÉDOUARD

ÉDOUARD FAIT OUVRIR A GLASTEMBURY le tombeau d'Arthur, ancien Roi Breton, plus de sept siècles après la mort de ce Prince (en 1277).

ULYSSE, qu'une longue & périlleuse expédition avoit porté loin de sa Patrie, étoit encore chez les Phéaciens, quand ses États, presque en proie à l'anarchie, sembloient inviter l'audace des Usurpateurs. Cependant son retour n'aura point la célérité que semble exiger sa position. Il parcourera des Nations, il verra ses Provinces, il connoîtra les hommes avant d'être rendu à sa Patrie; & cette conduite prudente ramènera la paix & le calme dans ses États. Ulysse connoissoit ses forces, le grand homme a toujours une sorte de conscience de sa supériorité.

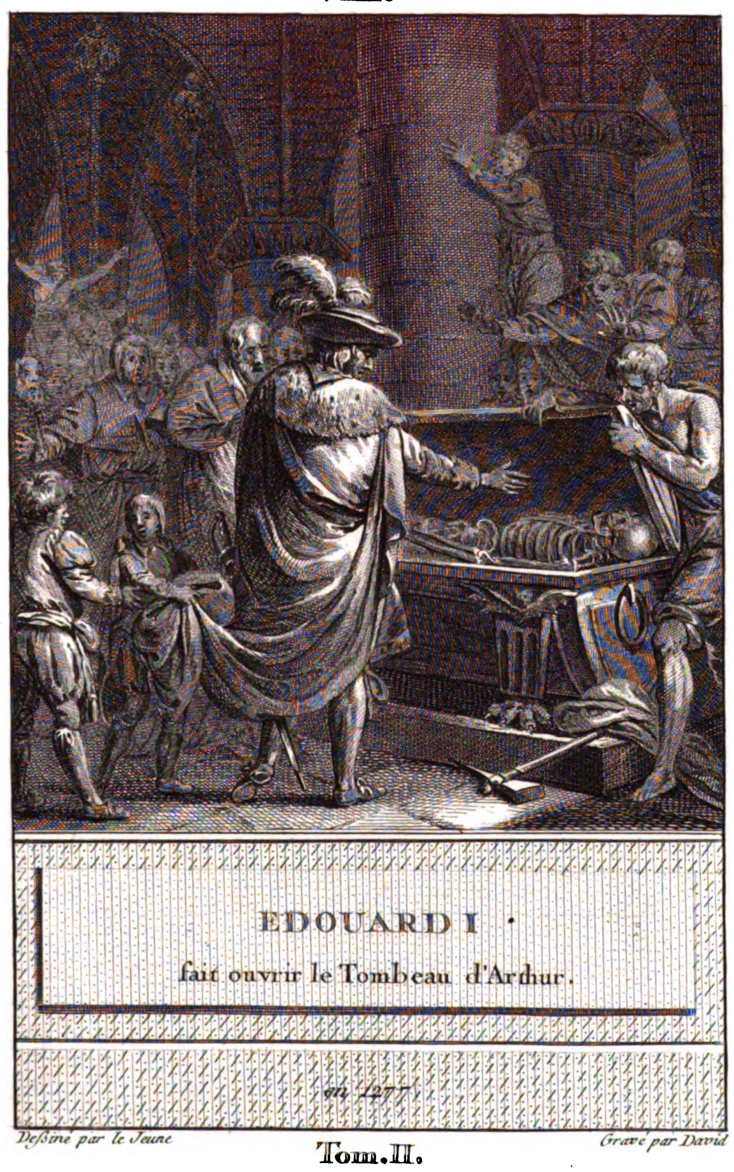
Édouard savoit au sein de l'Afrique, qu'à une très-grande distance de sa personne, son génie dominoit puissamment les factions qui n'avoient dû leur existence qu'à la foiblesse du Gouvernement de son père. A la nouvelle de la mort de Henri, il s'achemine vers l'Europe. Mais quand on voit s'écouler un année entière pendant laquelle Édouard visite la France, s'arrête à cette Cour, sans montrer la plus légère inquiétude sur la fidélité de son peuple, on est en quelque sorte dans le secret de ce Prince, qui n'ignoroit pas que son nom régnoit déja sur l'Angleterre, avant qu'il put s'y faire voir; & que l'opinion des peuples y cimentoit déja sa puissance.

Aussi, tandis que les Grands, devenus plus sages par l'expérience des anciens troubles, proclamoient Édouard en Angleterre; & lui juroient fidélité, tandis que la machine du Gouvernement se montoit avec succès par l'habileté, la prudence, & sur-tout par le concert des trois Régens, l'Archevêque

d'York, le Comte de Cornouailles & le Comte de Glocefter, Édouard vifitoit paifiblement en Italie le Pape Grégoire X, fon ami, fe montroit à Châlons-fur-Saonne dans un tournois, y défefpéroit dans une joûte la valeur des Chevaliers François; de-là, rendu à Paris, il y étudioit & la Cour & le génie du Monarque François, lorfqu'il ne fembloit occupé que de lui rendre hommage pour la Guyenne & fes autres domaines dans le Royaume.

Appellé en Gafcogne, par la révolte d'un de fes Vaffaux, il y fubjugue les mutins par fa préfence & par la réputation de fes armes, il y forme des alliances avec le Roi de Navarre & l'aîné des enfans d'Arragon; il renouvelle à Montreuil, en s'avançant vers fa Patrie, un traité de commerce entre les Anglois & les Flamands, qu'avoit interrompu l'animofité des deux peuples. Tout eft fagement combiné, tout eft mis à profit dans la marche de ce Roi voyageur; &, par le bon ordre qu'il établit dans fes domaines éloignés, il affure la tranquillité de fon adminiftration en Angleterre, il en fournit l'augure à fon peuple. Arrivé à Weftminfter, il accorde à l'empreffement & à l'affection des Anglois, à la fplendeur de fon trône la pompe d'un couronnement difpendieux.

Édouard avoit vu de trop près les malheureufes fuites de la foibleffe & de l'impuiffance du dernier Roi, pour ne pas fentir la néceffité de régénérer en quelque forte la monarchie, par une économie févère, & par le plus beau préfent qu'un Prince puiffe faire à fon peuple, l'adminiftration d'une Juftice exacte & univerfelle. De-là des recherches rigoureufes contre les malverfations des Magiftrats & des Shérifs, pour connoître de tous les abus qui avoient épuifé le tréfor, ou qui tendoient à l'oppreffion des peuples. De-là ce Parlement fameux dans les annales de la Nation, ces *ftatuts de Weftminfter*, qui rappellant toute la force de la *grande Charte*, rétabliffant


VIII.
EDOUARD I
fait ouvrir le Tombeau d'Arthur.
en 1277
Dessiné par le Jeune
Gravé par David
Tom. II.

entre les ordres inférieurs & les Grands la balance des privilèges & des devoirs, protégeoient à la fois tous les ordres des citoyens, en faisant disparoître tout pouvoir oppressif & arbitraire. Le trône d'Angleterre parut être alors ce qu'il sera toujours dans une monarchie bien réglée, la source unique de toute grandeur & de toute justice, l'appui du foible & l'asyle du malheureux.

Qu'un Prince est fort & qu'il est puissant quand la Nation peut s'enorgueillir de la grandeur & des vertus de son maître, & qu'elle peut se reposer sur sa justice! Aussi tous les ordres de l'État allèrent au-devant des besoins d'Édouard. Le Pape lui avoit accordé le dixième sur les biens Ecclésiastiques; car cette puissance ne laissoit point alors au Clergé l'hommage libre de ses revenus. Le Parlement combla Édouard en lui assignant le quinzième sur les biens mobiliaires; le commerce s'imposa, pour subvenir à ses projets, une taxe perpétuelle. Le François reconnoît ici quelques traits de ce zèle qui lui appartient dans tous les tems, & qui, dans nos dernières guerres, s'est signalé par des sacrifices presque inconnus jusqu'alors.

Dans ces momens, Édouard méditoit une guerre importante, dont le succès devoit couronner huit cens ans de tentatives infructueuses. Au fond de leurs rochers & de leurs forêts presque inaccessibles, les Gallois, reste des anciens Saxons, qui avoit échappé, du tems de la conquête, au joug de Guillaume, formoient une souveraineté indépendante, qu'ils eussent conservé plus long-tems, si l'amour de la célébrité & le goût des entreprises ne les eussent tirés des remparts que la nature avoit donné pour sauve-garde à leur liberté. La Ligue des Barons dans laquelle ils crurent devoir aider le Comte de Leycester, devint funeste à ces peuples. Leur Prince Lewlyn ne s'étoit racheté sous Henri III du ravage de ses Provinces, qu'en se rendant tributaire de la Couronne d'Angleterre. Son



petit-fils, qui, ſous le dernier règne, avoit vu plus d'une fois qu'on pouvoit impunément ſe meſurer avec le Monarque, ſe trompa étrangement ſur le caractère & les reſſources d'Édouard, il oſa lui refuſer & l'hommage & le tribut.

C'étoit trop oſer contre un Roi vaillant & ſévère, qui d'ailleurs avoit à venger ſur le Prince de Galles ſa confédération avec les Ligueurs ; &, quoique tout ſemblât pardonné dans l'accommodement qui avoit ſuivi la bataille d'Évesham, Lewlyn devoit ſavoir que le pardon de la politique n'eſt jamais un oubli. Il en eut bientôt la preuve. Édouard crut devoir préluder à ſon entrepriſe par des formes judiciaires. Lewlyn & ſes partiſans dénoncés comme rebelles, furent frappés à la fois du glaive de la juſtice & de celui du ſanctuaire. Le Parlement jugea Lewlyn, ordonna la confiſcation de ſes domaines. L'Archevêque de Cantorbéry & ſes Suffragans l'accablèrent des foudres de l'Égliſe ; &, ce qui ſans doute fut plus déciſif pour le ſort de ce Prince, Édouard à la tête d'une armée formidable s'ouvrit une route dans les bois de la principauté de Galles, eſcalada les rochers, fortifia les paſſages qu'il laiſſa derrière lui, intercepta toutes les communications de ce peuple aux abois, le bloqua ſur Mer par une flotte des cinq ports ; & laiſſa ſe conſommer par la famine la défaite de ces malheureux.

Les rochers de Snowdun, aſyle juſqu'alors de la paix & de la liberté, ne retentirent plus que des cris de la douleur & du déſeſpoir. Tout chéri qu'étoit Lewlyn de ce peuple rempli juſqu'alors de confiance dans la bravoure de ſon Prince, le Gallois ne vit plus en lui que l'auteur de ſes maux. Ainſi preſſé de toutes parts, en butte à ſes ſujets & au Roi d'Angleterre, Lewlyn demanda la paix & l'obtint, en recevant la loi du Vainqueur & en ſe déclarant ſon tributaire. Cette paix, qui, comme on le verra, ne fut qu'une eſpèce

de trève, donna quelques momens de repos à ces Montagnards, ne fit que suspendre la grande entreprise d'Édouard, & peut-être ne fut-elle de la part de ce Prince qu'un trait de prudence, en ce qu'il évita de pousser à bout de braves gens qui n'avoient d'autre crime que de défendre leurs foyers. Il lui convenoit de ne point se rendre odieux à des peuples dont il se préparoit à devenir le maître.

Relegués dans leurs bois & leurs cavernes, dès-lors grossièrement ignorans, ces peuples n'en étoient que plus livrés à l'orgueil des prétentions fabuleuses. Se croyant descendus des Troyens, reste du sang des anciens Bretons, ces Gallois ne cessoient d'attendre le retour d'Arthur, de ce fameux Monarque, instituteur des Chevaliers de la *Table ronde*, qui, blessé dans un combat par le fils du Roi des Pictes, avoit disparu tout-à-coup, & devoit se montrer après bien des siècles pour gouverner l'Angleterre. Mais le tombeau d'Arthur, retrouvé par Édouard, dut ôter à cet égard tout espoir à ces peuples.

« Au cimetière de Glastembury, où Édouard vint tenir son » Parlement, après la paix conclue avec Lewlyn, se trouvoit » un tombeau entre deux pyramides. Le Prince y fit fouiller; » & dans une pièce de chêne creusé, on vit des ossemens, » dont l'inscription Latine portoit en lettres Gothiques: » *Ici repose le vaillant Roi Arthur*. La guerre du pays de » Galles avoit pu faire connoître à Édouard quelques chan- » sons des Poëtes de cette Province, qui lui révélèrent la » sépulture de cet ancien Héros de la Bretagne. »

Si cet Arthur eut dû reparoître, il n'eut pu le faire plus à propos, que lorsque, ainsi que nous le verrons, Édouard conquit pour toujours cette Province.



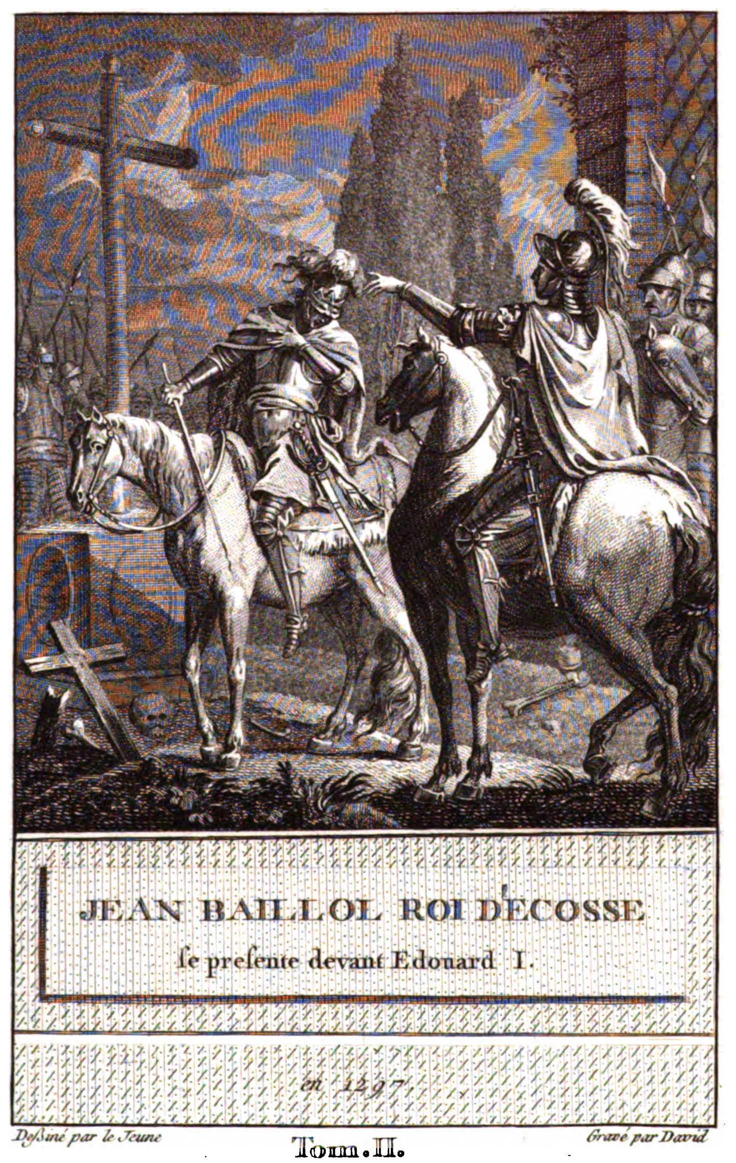
ÉDOUARD I. *JEAN BAILLOL, ROI D'ÉCOSSE, se rend dans un Cimetière, monté sur un mauvais cheval, & se présente avec une verge blanche en main devant le Monarque Anglois qui le traite avec mépris* (en 1297).

ÉDOUARD I, tel que l'offrent les fastes de l'Angleterre, idole d'un peuple dont il exalta l'admiration par ses exploits, fléau de ses voisins, au milieu desquels son ambition ne s'agita presque jamais sans les inquiéter, Héros farouche, né, ce semble, pour le malheur des Gallois & de l'Écosse, n'offre, dans les époques les plus brillantes de son règne, que

Des vœux outrés, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des tyrans. *J. B. Rousseau.*

Édouard a cependant divers genres de grandeur. Administrateur éclairé, Justicier inflexible, il assure par les *statuts de Glocester* les droits & la liberté de son peuple, il s'occupe à détruire une espèce d'oppression causée par l'altération des monnoies. Une recherche & une punition rigoureuse des Juifs vengent l'Angleterre de ces hommes de sang, qui ne prospèrent jamais que par la misère publique. De son plan d'administration on voit sortir ces *statuts de main morte*, déja ébauchés dans la charte du Roi Jean; mais dont la vigueur lui parut nécessaire pour que l'État n'eut point à craindre l'accroissement des biens du Clergé. Une autre loi connue sous le nom de *Quo Waranto* ou de garantie, devoit ramener à la Couronne & dans la main des propriétaires légitimes les

IX.



JEAN BAILLOL ROI D'ÉCOSSE

ſe preſente devant Edouard I.

en 1297.

Deſsiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

biens ufurpés dans les derniers tems de troubles, loi fage en elle-même, mais dont l'avarice d'Édouard rendit l'exécution odieufe; & le mérite du Prince s'affoiblit fous cet afpect. Nommé le Juftinien de fon fiècle, il remplit l'étendue de ce beau nom, en veillant avec févérité fur l'adminiftration de la Juftice, en réglant l'ordre des Jurifdictions, en facilitant la perception de l'impôt fouvent plus onéreufe que l'impôt même; en favorifant le commerce intérieur ainfi que l'étranger par un affranchiffement général des ports de l'Angleterre, inconnu jufqu'alors. Voilà l'homme d'État.

On l'a vu Guerrier, développant fous le règne de fon père de grands talens, qui vengèrent le trône de la pufillanimité de Henri; & le tableau de fon règne, qui le montre prefque toujours les armes à la main, foit dans la fouveraineté de Galles, foit en Écoffe, le fait voir par-tout grand homme de guerre. Mais c'eft ici qu'Édouard perd fes titres à l'héroïfme par d'injuftes victoires, parce que des ufurpations ne font point de vraies conquêtes; & que les jeux de la fortune ne font point le fceau des vertus.

Le Ciel parut d'abord favorifer la juftice de la caufe des Gallois. Les Troupes d'Edouard avoient été battues, & Lewlin, que l'intérêt de la vengeance avoit reconcilié avec David fon frère, cantonné fur la montagne de Snowdon, pouvoit longtems encore protéger le canton & faire refpecter fes propriétés. Le vrai courage demandoit ici plus de conftance que d'activité; & le fort du Prince de Galles étoit bien plus dans la main du tems, que dans la valeur de fes Soldats. Ébloui de quelques fuccès momentanés, fa vivacité l'emporta, il defcendit dans la plaine; & ce fut-là qu'il perdit avec fon pofte tous fes avantages, fon armée & la vie. Sa tête, portée prefqu'auffi-tôt fur la tour de Londres, annonça au loin le malheur des Gallois, auquel mit bientôt le comble la fin tragique de

David, ſeul reſte du ſang de leurs Princes. Une cruauté de ſang-froid décida de ſon ſort. Édouard le fit écarteler, & les quatre quartiers de ſon corps furent en quelque ſorte les Hérauts dont le Roi ſe ſervit pour publier dans quatre Villes principales de l'Angleterre ſon triomphe barbare, le déſeſpoir des Gallois, qui depuis huit cens ans jouiſſoient de leur indépendance, & la conquête de leur Province, unie déſormais à la Couronne pour devenir l'apanage de l'héritier préſomptif de cette Monarchie.

L'apanage de l'aîné des fils de France eut, au XIVe ſiècle, une origine plus analogue à l'humanité de nos Maîtres ainſi qu'à celle de nos mœurs. Un Dauphin de Viennois ſe voit enlever par la mort un fils unique, tendrement chéri. Son ame affaiſſée ne ſe relève de ce coup funeſte, qu'en dépoſant pour ſa conſolation le poids & les honneurs de cette ſcuveraineté entre les mains du Roi de France; & le choix du nouveau Maître qu'il doit laiſſer à ſes peuples ſemble être pour lui l'adouciſſement de ſa douleur. Ainſi ce titre de Dauphin ne rappelle à nos Princes que le ſentiment qui rendit cette donation ſi touchante. Mais un Prince de Galles ne peut oublier que l'action à laquelle il doit ſon titre, fut enſanglantée par le carnage des Gallois & par le meurtre de leurs légitimes Souverains.

La mort d'une Princeſſe de neuf ans, Marguerite, petite-fille du dernier Roi d'Écoſſe, Alexandre III, fut pour ce Royaume l'époque du trouble & de la confuſion, ainſi que celle d'une guerre ſanglante, qui le mit à deux doigts de ſa perte. Cette criſe fut l'origine d'une haine irréconciliable, également funeſte aux deux Nations. Les contendans à la Couronne furent nombreux; mais on y diſtingua Robert Brus, Jean Baillol & le Roi de Norvége. Celui-ci fut bientôt écarté par les deux autres; & ceux-ci attirèrent à eux les douze

factions

factions qui avoient un moment partagé l'Écosse. Mais la Nation n'osant point prendre sur elle un choix qui pouvoit entraîner une guerre civile, eut recours à la médiation d'Édouard.

La fiction n'a point encore imaginé de fable, où le renard au sortir du carnage d'un troupeau, ait été appellé pour pacifier un troupeau voisin. Ici l'histoire va plus loin que la fable; & le caractère d'Édouard justifie pleinement l'allégorie. Ce Monarque, rendu arbitre de la Couronne, en devient bientôt le maître. Il accorde à la Justice de prononcer contre les titres de Brus, & de reconnoître les droits de Baillol au sceptre de l'Écosse. Mais son ambitieuse cupidité enchaîne le nouveau Roi par un serment qui le soumet à la Couronne d'Angleterre.

Baillol rougit bientôt d'un sceptre qui se courbe si honteusement dans sa main, & cherche à se ménager une ressource dans une Ligue avec Philippe-le-Bel. Mais il lui fut plus facile de se faire délier par le Pape de son serment de fidélité envers le Monarque Anglois, que d'échapper à sa vengeance. Elle fut complette. Aux forces de Baillol, Édouard opposa & la force & la ruse. Les Écossois trompés perdirent vingt mille hommes; toutes les places considérables, & leur Roi lui-même tombèrent au pouvoir du Vainqueur.

Maître de la Couronne d'Écosse & du Monarque, Édouard voulut jouir avec éclat de son triomphe, quand il permit à ce malheureux Prince de venir implorer sa clémence. Le « Cimetière de Stricka-Throe fut le lieu de l'Audience. Édouard, « accompagné de la Noblesse d'Écosse & d'Angleterre, attendit « Baillol, qui se présenta sans suite, monté sur un misérable « cheval, dont la maigreur & l'air ignoble sembloient annon- « cer l'opprobre & la détresse du Cavalier. Celui-ci, une verge « blanche à la main, sollicita la pitié d'Édouard, qui, après

» l'avoir dépouillé de tous ses titres & de ses biens, ne donna
» qu'un mépris insultant à son humble démarche, & d'autre
» asyle à sa personne que la Tour de Londres. »

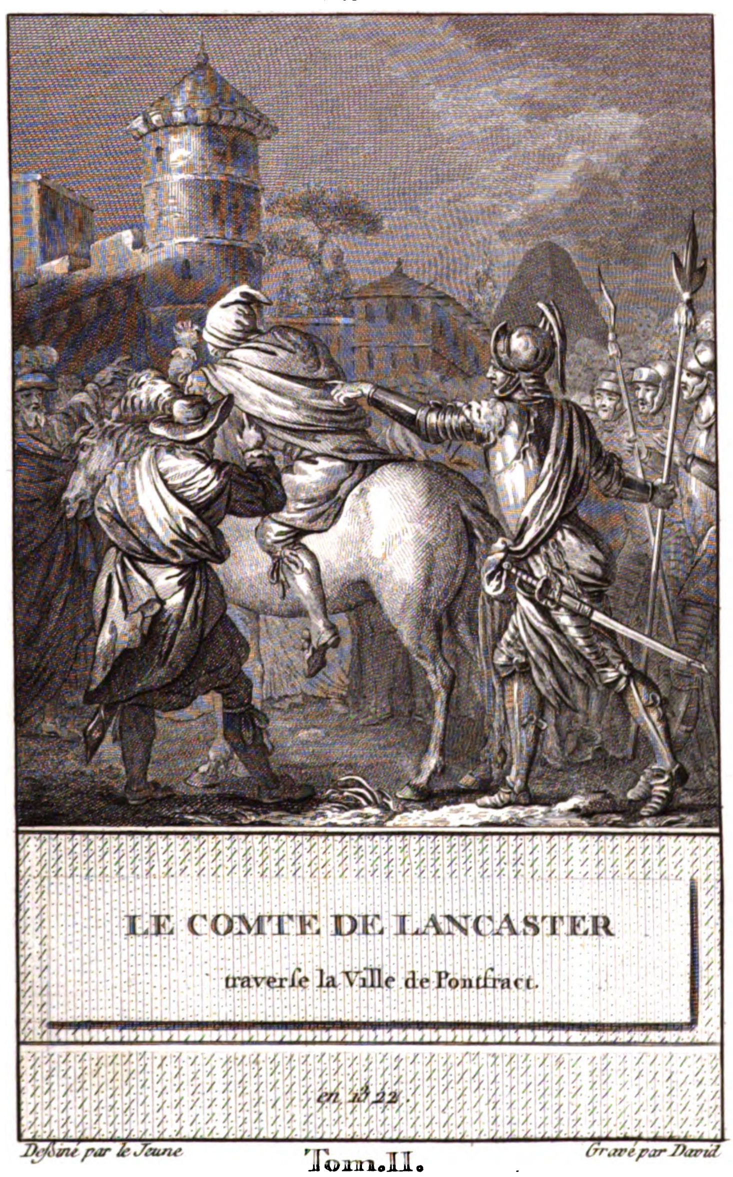
Dix années du règne d'Édouard se passèrent dans les agitations que lui causa l'Écosse, qui ne cessa de protester contre l'Usurpateur, dont le despotisme & la cruauté lui firent regretter plus d'une fois ses anciens Maîtres. Ce Prince n'y trouva qu'un peuple révolté, qui lui vendit chèrement les plus légers avantages, & ne lui laissa prendre dans ce Royaume aucune consistance. Le monument qui reste de ses exploits, se voit encore à Westminster; c'est la pierre, qui, disent d'anciennes chroniques, avoit servi d'oreiller à Jacob; & qui, enchâssée dans du bois, servoit au Couronnement des Rois d'Écosse. Édouard meurt les armes à la main contre les Écossois; &, voulant que sa haine lui survive, il ordonne à son fils, en mourant, de marcher contre eux, en faisant porter avec lui les ossemens de son père, comme un gage de son succès, jusqu'à ce qu'il ait exterminé ce malheureux peuple.

ÉDOUARD II.

LE COMTE DE LANCASTER *traverse la ville de Pontfract, pour se rendre au lieu de son supplice* (en 1322).

VOICI donc encore dans la même Nation un triste exemple de la puissance avilie & d'un Monarque dégradé par la foiblesse & la pusillanimité de l'homme. L'aigle, quoiqu'en dise Horace, ne produit donc pas toujours des aiglons! Trois Acteurs principaux s'emparent ici de la scène. Deux favoris qui se succèdent, balotent le Prince, auquel ils impriment tout le désordre de leurs passions. Une Reine perfide & atroce, femme infidelle,

X.



LE COMTE DE LANCASTER
traverse la Ville de Pontfract.

en 1322.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

couvre du bien public son commerce criminel, insulte à la foiblesse de son époux; & consomme sur lui sa vengeance par le plus noir des attentats.

On voit qu'ici notre premier tableau doit être celui de l'insolence de ce Gentilhomme Gascon, attiré à la Cour d'Angleterre, pour y partager la faveur méritée dont y jouissoit son père; mais que l'yvresse de la prospérité mena long-tems d'écarts en écarts, jusqu'à ce qu'elle l'eut fait tomber dans le précipice.

Qu'on se figure un bel homme d'une riche taille, d'une figure agréable, doué de cette fleur d'esprit, de cet enjouement qui caractérisent sa Nation; & sur tout de cette souplesse de caractère, qui réussit merveilleusement dans les Cours, parce qu'elle est le sacrifice adroit de l'amour-propre à la vanité des Grands, on aura connu Gaveston, ce Courtisan avantageux, qui prit le plus funeste ascendant sur son jeune Maître; & qui le premier ourdit la trame de ses malheurs. Il n'en falloit pas tant pour séduire un génie borné tel que le jeune Édouard, dont l'ame confiante & le cœur aimant alloient d'eux-mêmes au-devant des piéges.

Édouard I, qui avoit senti tout le danger d'un pareil favori, l'avoit exilé de la Cour; il avoit même, en mourant, fait promettre à son fils de ne le rappeller jamais. Promesse trop tôt oubliée de la part du jeune Roi, qui donna au rappel de son favori tout l'éclat d'un triomphe. Les dignités, les biens, les alliances accablèrent à la fois Gaveston, qui ne les supporta qu'en forçant toutes les mesures. Valet rampant devant son Maître, il ne fit voir à ses rivaux qu'une supériorité odieuse, un orgueil inconsidéré, un faste insultant.

Tout à la fois conspira contre l'imprudent favori; les Princes, les Seigneurs & le Parlement: le Comte de Lancaster à leur tête. Édouard, au milieu de ces orages, tel qu'un vaisseau

battu de la tempête & dépourvu de son Pilote, n'eut plus rien de libre dans sa marche. Trois fois il exila Gaveston, & trois fois il le rappella, selon l'impression plus ou moin forte de ses terreurs. L'audace du favori sembla s'enhardir à chaque rappel. En butte à tous les Grands, il osa même insulter la Reine & la brouiller avec son époux. Les Barons désespérant de fixer l'inconstance du Monarque, n'épargnèrent plus rien pour le pousser à bout. On vit donc un Roi fugitif devant ses Sujets, errer de Châteaux en Châteaux, au gré de son favori, & lui sacrifier hautement son repos & son honneur. Forcé de l'abandonner à Scarborowgh, il le laissa à la merci des Seigneurs. En vain Édouard implora leur pitié, pour obtenir d'eux un dernier entretien avec Gaveston ; le Comte de Warwick fut inflexible. Jugé militairement, le favori paya de sa tête l'abus de la fortune & de la faveur.

Ainsi humilié par ses Sujets, qu'il fut trop heureux de ramener en accordant des amnisties, sa foiblesse ne faisant que changer d'écueils, Édouard ne recouvra point sa gloire avec l'Étranger. L'Écossois mit en fuite ce Prince à la journée de *Sterling*, la plus malheureuse que la monarchie eut essuyée depuis sa fondation.

Une ame naturellement foible ne prend point d'énergie dans le malheur. L'Écossois au contraire puisoit une nouvelle hardiesse dans sa prospérité. Quelques trèves donnèrent à ce peuple le tems de se préparer à de nouveaux exploits. Mais un autre échec attendoit Édouard à Barwick ; une partie de ses Soldats, commandés par l'Archevêque d'Yorck & par des Prêtres en surplis, y furent la victime du Comte de Murray ; & cette action fut pour cela même nommée *le combat blanc*.

Édouard pleuroit depuis sept ans la perte de Gaveston. Un nouveau favori, du choix des Barons, mais qui trompa leurs espérances, Hugues Spenser vint prendre sa place & sa faveur. Aussi insinuant, aussi fier, aussi emporté ; mais plus

habile que Gaveſton & plus avide encore, Hugues ſoumit également le Roi à ſes enchantemens; &, ſitôt qu'il ſe crut aſſez fort, il ne connut plus d'obſtacles ni de bornes. Aidé de ſon père, politique plus raffiné que lui, il oſa marcher à l'égal des plus grands Seigneurs de la Nation & du premier Prince du Sang, le Comte de Lancaſter.

La Ligue reprit alors plus d'activité que jamais. La ſédition même s'empara de Londres, dont les habitans vexés dans la répartition des impôts, bleſſés dans leurs privilèges, crièrent à l'oppreſſion; & nommèrent dans les deux Spenſer les auteurs de leurs maux. Le Comte de Lancaſter, d'abord protecteur du plus jeune de ces deux favoris; mais irrité enſuite de ſon audace, parut à la tête de la nouvelle Confédération. Le Parlement déploya ſon autorité & bannit les deux Spenſer. Cette mortification donnée au Monarque n'eut pas de durée. A la faveur de quelques avantages que ce Prince obtint contre la Ligue, les deux favoris reparurent. De nouveaux ſuccès les enhardirent. C'étoit ſingulièrement ſur le Comte de Lancaſter que devoit s'appéſantir la vengeance du Roi & des deux Spenſer; elle ne tarda pas à s'accomplir. Tout habile qu'étoit ce Général, il fit des fautes en ſe laiſſant envelopper par une armée inférieure, qui ſçut profiter de ſon poſte. Il fut pris à Borough-Bridge avec plus de cent Chevaliers.

Lancaſter étoit coupable, parce que l'abus de la puiſſance n'authoriſe jamais un Sujet à prendre les armes contre ſon Maître. Un pardon généreux étoit trop au-deſſus de l'ame d'Édouard; & la mort du rebelle étoit décernée par la Loi. Mais la vengeance du Roi & de ſes favoris ajouta à cette peine toute l'humiliation qui pouvoit ſatisfaire leur reſſentiment. Une première ſentence l'avoit condamné à être écartelé; ſa qualité de premier Prince du Sang fit commuer la peine. On prononça qu'il perdroit la tête; mais, dans l'appareil de la mort de Lancaſter, Édouard ſembla vouloir careſſer encore l'ombre de Gaveſton.

« On fit monter ce Prince sur un cheval sans selle, ni bride;
« on lui mit un capuchon sur la tête; &, dans cet équipage,
« on le fit s'avancer dans la ville de Pontfract, au milieu des
« huées de la populace, pour se rendre au lieu de son supplice.
« Il le subit, le visage tourné contre l'Écosse. »

Ce moment fut sans doute une jouissance pour Édouard & les deux Spenser. Mais le Monarque, livré dans la suite à d'inutiles remords & abreuvé d'humiliations, ne vengea que trop l'ombre de Lancaster.

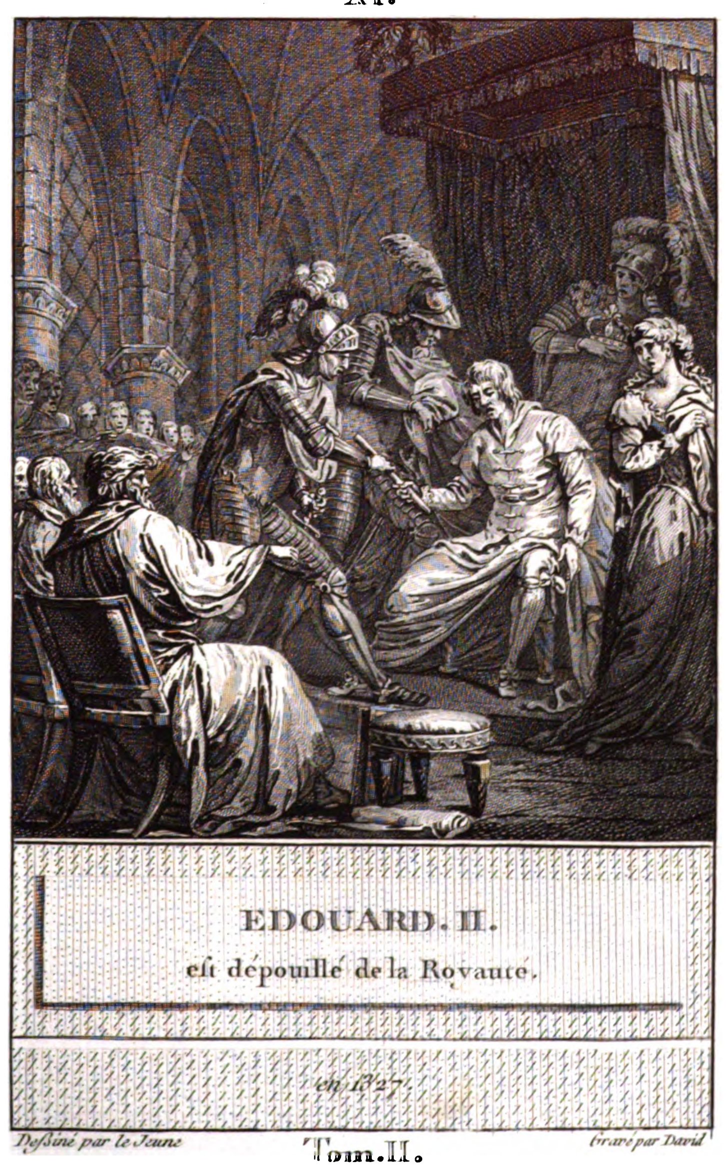
ÉDOUARD II.

ÉDOUARD II EST DÉPOUILLÉ DE LA ROYAUTÉ (en 1327).

LA présomption rend imprudent; & les Spensers, qui se crurent aussi infaillibles dans leurs mesures qu'invulnérables dans leur faveur, firent partager au Monarque crédule leur indiscrétion & ses dangers. Lancaster avoit des complices; & sa tête abattue en laissoit subsister trois, qui devoient donner au trône de vives secousses, & au Roi de mortels déplaisirs. On va les voir entrer dans les complots de la Reine, & servir son ressentiment, en excitant de nouveaux troubles. Ces hommes étoient les Évêques de Lincoln & d'Hééréfold, tous deux suspects à Édouard, qui avoit fait entamer leur procès qu'arrêtoient la prérogative & les réclamations du Clergé. Le troisième étoit Roger de Mortimer, deux fois condamné comme rebelle, & deux fois soustrait au supplice, & dont l'intrigue criminelle avec Isabelle souilla la mémoire de cette Princesse, & fut la trame principale des malheurs d'Édouard.

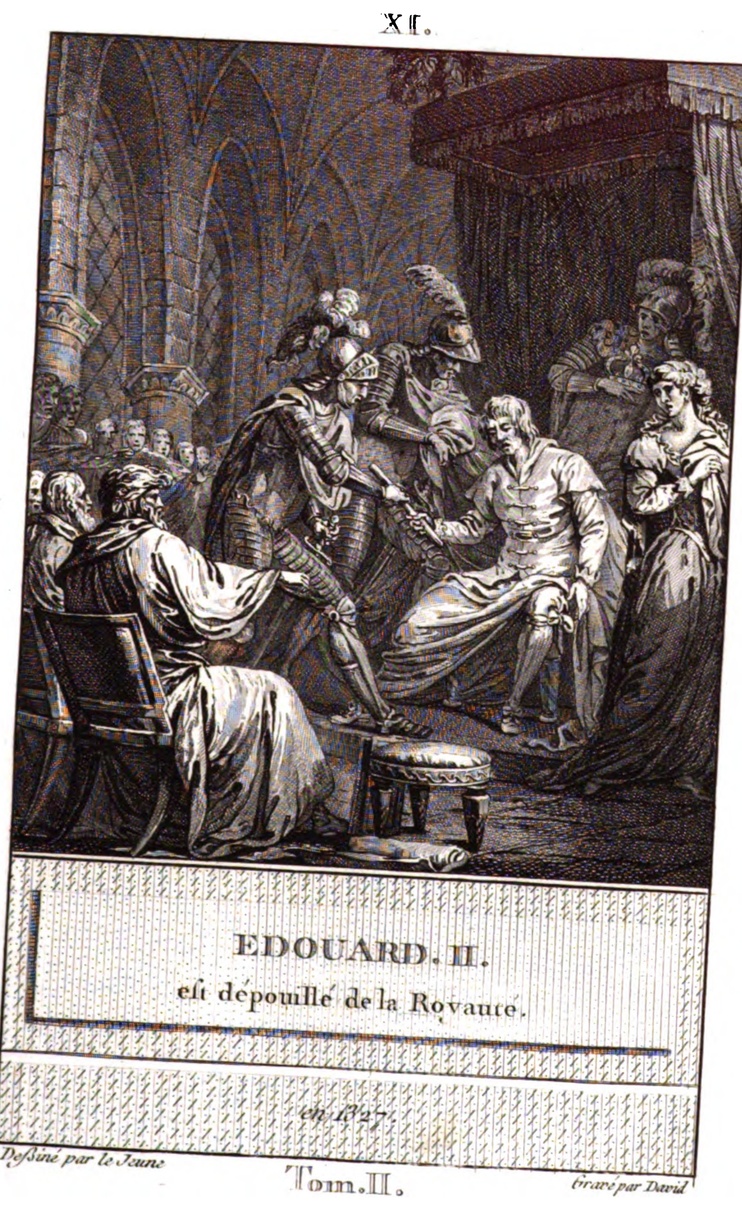
Un Roi si peu maître des siens, doit au moins éviter toute guerre avec l'Étranger. La faute des Spensers fut d'avoir armé Charles-le-Bel contre l'Angleterre, en lui faisant refuser

XI.


EDOUARD. II.
est dépouillé de la Royauté.
en 1327.
Dessiné par le Jeune
Gravé par David

Tom. II.

XI.



EDOUARD. II.

est dépouillé de la Royauté.

en 1327.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

l'hommage de la Guyenne; mais l'imprudence qui les perdit, ainſi que le foible Monarque, fut d'avoir aliéné ſon cœur de la Reine Iſabelle, & d'avoir comblé à l'égard de cette Princeſſe la meſure des mortifications qu'il étoit en leur pouvoir de lui donner, ſoit en éloignant ſes domeſtiques affidés, ſoit par le retranchement indécent de ſes finances.

La guerre allumée mit Iſabelle à porté de pourſuivre avec acharnement ſa vengeance contre les favoris & contre ſon foible époux. Édouard qu'effrayoient les préparatifs du Roi de France, y donna les mains en aveugle. Il demanda la paix; des obſtacles renaiſſans, des lenteurs affectées déſeſpèrent le Roi d'Angleterre. En proie à ſon dépit & à ſon chagrin, on lui préſenta une fauſſe lueur dans la médiation d'Iſabelle auprès de ſon frère; il la ſaiſit imprudemment; & la Reine, qui n'attendoit que le ſuccès de ce piége, pour donner un libre cours à ſon reſſentiment, paſſe la Mer, conclut avec la France une paix inſidieuſe, qui devoit être cimentée par l'hommage qu'Édouard iroit rendre en perſonne à ſon Seigneur Suzerain.

Iſabelle connoiſſoit les Spenſers, dont tout l'intérêt étoit de retenir Édouard à Londres, comme l'appui de leur faveur & de leurs vexations. C'étoit-là qu'elle les attendoit; mais on va voir qu'un piége qu'ils voulurent éviter, les attira dans un autre. Pour retenir le Monarque à la Cour, ils imaginent de ſubſtituer le fils au père. Le jeune Édouard créé Duc de Guyenne, ſe rend en cette qualité auprès de ſa mère. C'étoit l'inſtrument le plus efficace qu'on put fournir à la vengeance de cette Princeſſe.

Mais perſonne n'eut ſur elle un aſcendant plus connu que Roger de Mortimer. Auſſi bel homme que le jeune Spenſer, il avoit de plus l'eſprit vif & fécond en reſſources; il y joignoit une bravoure reconnue. Odieux aux Spenſers, deux fois il s'étoit vu au moment de porter ſa tête ſur l'échafaud. Sauvé

par la protection de la Reine, il fut tout entier à sa libératrice auprès de laquelle il se rendit.

Leurs amours & leurs intrigues concentrés jusqu'alors, éclatèrent sitôt qu'ils furent en liberté. Édouard le sçut; ses plaintes, qui retentirent à la Cour de France, donnèrent un nouvel éclat au scandale, envain il redemanda sa femme, qui, après la paix signée, n'avoit plus de motif pour s'arrêter en France. Isabelle avoit levé le masque; ni les remontrances de son mari, ni l'abandon de son frère même ne purent l'abattre. Déclarée ainsi que son fils ennemie de l'État, elle n'en devint que plus entreprenante & plus hardie dans ses ressources. Aidée des conseils du Comte de Kent, son beau-frère, livrée au génie de Mortimer & à l'esprit de faction que respiroit toute sa suite, elle s'évade de Paris & d'une Cour où elle se croit trahie, va négocier dans le Hainault le mariage de son fils avec Philippine, fille du Souverain de ce Comté. Sa beauté, ses malheurs attendrissent Jean de Hainault, frère du Comte, une de ces ames ardentes toujours prêtes à s'enflammer pour l'honneur & la vengeance des belles. Trois milles hommes, dont trois cens Gentilshommes s'embarquent aussi-tôt à l'ordre d'Isabelle, & cette troupe exaltée à la fois par la valeur chevaleresque & par l'emportement d'une vengeance forcenée va décider du sort de l'infortuné Édouard & de ses favoris.

Rien n'arrêta la marche d'Isabelle. Maitresse de Bristol, elle y fait pendre le vieux Spenser, première victime que demandoit le parti. Londres lui ouvre ses portes, l'Évêque d'Excester, dont le zèle indiscret avoit révélé & empoisonné peut-être l'intrigue de Mortimer, y perd la tête; Glocester suit l'exemple de Londres; & c'est de-là qu'après une feinte invitation au Monarque de venir prendre le timon de l'État, elle

lui

lui fait demander le grand sceau qu'Édouard ne se sent plus la force de refuser.

Une seconde victime devoit préluder à la perte entière du Monarque qui venoit de tomber au pouvoir de la Reine, dans le Château de Lautreffan, avec le jeune Spenser & plusieurs autres Seigneurs. C'étoit sur-tout Spenser que vouloit immoler Mortimer à son ressentiment; mais on ne sembla réunir toutes les formes dans sa procédure, que pour cumuler sur lui tous les genres de supplice. Mutilé dans les parties comme coupable dans l'opinion publique de crimes contre nature, il eut comme traître à la Patrie le cœur & les entrailles arrachés, la tête coupée, & les morceaux de son cadavre écartelé furent envoyés aux extrémités de l'Angleterre.

Quel état que celui d'Édouard, à la vue de tant de crimes compliqués, qui outrageoient & les Loix & la nature! Le moment qu'il devoit prévoir arriva. Conséquente dans son affreuse politique, Isabelle pensa qu'elle ne pouvoit plus laisser le sceptre dans une main qui tôt ou tard vengeroit ses forfaits. Le Parlement s'assemble à Westminster : la méchanceté s'épuise en recherches, pour trouver des crimes au Monarque, qui n'en avoit d'autres que sa foiblesse & son indolence. Un arrêt solemnel le dépose de la Royauté. A l'instant l'hypocrite Princesse verse un torrent de larmes, le jeune Édouard est ému; & déclare qu'il ne veut recevoir la Couronne que de son père.

Isabelle, qui, par cet artifice vouloit se concilier la Nation, députe à Kennilworth, prison du malheureux Roi, trois Évêques, deux Comtes, des Abbés & plusieurs autres Seigneurs, pour lui annoncer le vœu des Grands & du peuple. L'ame flétrie du Monarque ne pouvoit retrouver dans ce moment de crise une grandeur & une fermeté

» qu'elle n'avoit jamais eues, ses yeux se mouillent de larmes ;
» & son corps aussi affoibli que son esprit succombe sous le
» poids de cette disgrace inouie. Édouard ne revient de sa
» foiblesse que pour obéir à la terreur & se soumettre à
» l'attentat qui le dépose. Aussi-tôt le Sénéchal de sa maison
» casse devant lui sa baguette, ainsi qu'il se pratique aux
» obsèques des Rois ; & le peuple, dans sa joie phrénétique,
» couronne le fils d'un père proscript. »

Sans doute, cette fureur devoit s'amortir ; mais il falloit que par un autre attentat, Édouard épuisât sur lui toute la rage des factieux. Un trait, que notre pinceau ne décrit qu'en frémissant, consomme par un affreux parricide la vengeance des rebelles. Deux ames de boue, deux scélérats, Montravers & Gournay, l'un & l'autre aux ordres de Mortimer, qui gardoient l'infortuné Prince au Château de Berkley, osent lever sur lui une main sacrilége, le pressent sur un lit entre deux planches ; & pour ne laisser aucune trace de leur barbarie, lui introduisent à travers d'une corne un fer rouge dans les entrailles ; & assouvissent ainsi leur fureur. On imputeroit à tort à une Nation brave, quoique fière & indépendante, ce crime, qui n'eut que peu de complices ; mais prévoit-on toutes les suites horribles d'une révolte & toutes les catastrophes d'une passion ?

ÉDOUARD III.

LA COMTESSE DE MONFORT montre aux Bretons son fils âgé de trois ans (en 1342).

QUELLE impression dut faire sur les Anglois un Prince que la Nature sembloit avoir formé pour régner, dont la taille majestueuse, l'air imposant, le regard vif & pénétrant, le ton affable, l'éloquence forte & naturelle commandoient le respect & l'amour ; Roi sans favoris, tirant ses ressources de

XII.



JEANNE DE FLANDRES

anime à la vangeance les Habitans de Rennes,

en 1342.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

lui-même ; & imprimant son caractère à toutes ses actions ; Guerrier assez heureux pour mortifier, quoique sans fruit, humilier même une puissance rivale ; sage Administrateur, qui ne cessoit de maintenir le calme & la paix dans son Isle, tandis qu'au loin il assembloit des orages, il excitoit des tempêtes ; Législateur, politique habile, qui dans une monarchie informe & composée d'élémens incompatibles, sçut bannir l'esprit de troubles & de factions, & régner paisiblement sur un peuple soumis ?

Tels se développèrent avec l'âge l'homme & le grand Monarque dans Édouard. Placé sur le trône avant la fin de son troisième lustre, il sçut respecter les malheurs de son père & se respecter assez lui-même, pour ne vouloir tenir sa Couronne, ni de la main des factieux, ni de sa mère ; mais de celui-là seul, que les titres de père & de Roi lui rendoient sacré.

Nos Lecteurs attendent avec impatience qu'une prompte catastrophe venge avec éclat sur Mortimer & sur Isabelle les droits de la Nature & de l'autorité outragés sur la fin du dernier règne. Mais déja d'écueils en écueils Mortimer s'approche du précipice. Artisan, ainsi qu'Isabelle, d'une paix honteuse, qui dépouilloit le jeune Roi de toutes ses prétentions sur l'Écosse, & renversoit l'édifice de grandeur qu'Édouard I avoit élevé par cette conquête, Mortimer mécontenta le peuple, qui bientôt se rangea du parti des Grands. Ce n'étoit qu'avec horreur que la Nation voyoit la Régence & le pouvoir despotique de la Reine & de son amant.

Jusqu'alors docile & sans volonté, Édouard avoit sacrifié son oncle à la Reine & à Mortimer. Cette cruauté dessilla ses yeux, il sentit enfin sa force. Heureusement entouré de gens de bien, qui n'attendoient que ce moment pour déposer dans le sein du jeune Monarque de terribles secrets, que son

ame pure n'avoit pu même ſoupçonner, il ne vit plus dans ſa mère & dans Mortimer que les fléaux de la Nation, les bourreaux de ſon père & l'opprobre du pouvoir. Il eut l'habileté de s'en rendre maître; en un moment, pour ainſi dire, tous les protégés de la Reine furent écraſés, ſon Parlement fut diſſous, un autre le remplaça ; & la première fonction de ce nouveau Tribunal fut de faire une Juſtice éclatante de l'indigne favori. Mortimer, pendu à un gibet, dans le voiſinage de Londres, dut effrayer la Reine ſur ſon propre ſort, à la vue de celui de ſon amant. Mais dans cette femme coupable, le jeune Roi ſçut reſpecter ſa mère, en enchaînant cependant pour toujours ſon pouvoir & ſa liberté.

Édouard, dont le Parlement avoit avancé la majorité, ouvre une brillante carrière, dont il ne devra la gloire qu'à lui-même. Aux fautes du règne précédent, qu'il s'empreſſe de réparer, ſe joint le plus vif reſſentiment contre la France. Il en avoit demandé la régence à la mort de Charles-le-Bel, il en avoit réclamé la Couronne lorſqu'il avoit vu que la Reine Jeanne étoit accouchée d'une fille ; & les François fidèles à la Loi Salique, avoient rejetté ſes prétentions. L'ambition aveugle du Roi d'Angleterre ne lui permit pas de voir, que n'étant neveu du dernier Roi de France que par ſa mère, elle ne pouvoit lui avoir tranſmis un droit, qui jamais n'avoit pu repoſer ſur ſa tête. Il jura dès ce moment la perte de Philippe de Valois & la ruine de la France ; il tint parole, & l'on verra juſqu'à quel point il pouſſa cette injuſte vengeance. Un Prince fugitif vint à propos ſeconder ſes projets.

Robert, Comte de Beaumont, plus connu ſous le nom de Robert d'Artois, proſcript de la France, où il s'étoit dèshonoré par de fauſſes lettres & des titres fabriqués, renonce à la clémence du Roi pour ſe jetter dans les bras du plus mortel ennemi de Philippe. Édouard méditoit de trop grandes entrepriſes, pour ne pas s'étayer de toutes les forces qui pouvoient

accabler la France : il a pour lui l'Empereur Louis de Bavière, de puiſſans Princes d'Allemagne ; il a dans ſon parti, par le moyen de Robert d'Artois, le fameux Artevelle, génie audacieux & tranchant avec la Nobleſſe, ſouple & populaire avec ſes citoyens ; Artevelle, Braſſeur de Bière, qui, par le tribunat qu'il ſe créa à lui-même, parvint à faire la loi à ſon maître, à le chaſſer de ſon poſte ; &, tel que le Préteur de Rome, le trop *heureux Sylla*, vint à bout de faire trembler toute la Flandre, par les reſſources de ſon éloquence, par l'audace de ſes injuſtices & le deſpotiſme de ſes proſcriptions. C'eſt entre ces deux tiſons fumans qu'Édouard couve ſa vengeance. Il abat la fierté de l'Empereur, en le prenant à ſa ſolde ; il ſe concilie tous les Princes. Confiant dans ſa fortune & ſon génie, par-tout il cherche le Roi de France. Cambray voit ſe déployer l'armée nombreuſe des Anglois, trois provinces de la France ſont enſuite ravagées ; la flotte Françoiſe eſt défaite au combat de l'Écluſe. Quelques échecs forcent Édouard de recourir à la négociation ; mais ces trèves n'amèneront point la paix & ne ſerviront qu'à préparer ſérieuſement la guerre.

Les troubles de la Bretagne arracheront Édouard aux charmes de la Comteſſe de Salisbury, nouvelle étincelle pour rallumer la guerre entre l'Angleterre & la France.

Si la politique des Princes étoit toujours conſéquente, on auroit lieu d'être étonné de voir Édouard ſe ranger, en épouſant la cauſe de Montfort, du parti de la Loi Salique, à l'égard du trône de la Bretagne auquel cette Loi eſt étrangère, tandis qu'il l'attaquoit en France où cette Loi étoit devenue un principe ſacré de la monarchie. Nantes fut l'écueil de la fortune de Montfort, à qui n'avoient pu réſiſter les plus fortes places de la Bretagne, il y tomba dans les mains de Charles de Blois ; & bientôt il ſe vit dans la Tour du Louvre, à la diſcrétion du Roi de France.

Mais la cauſe de Montfort, déſeſpérée en apparence, reprend

le plus grand éclat entre les mains d'une Héroïne, l'honneur de son sexe par la hardiesse de sa bravoure, par l'activité de ses ressources & l'intrépidité de sa résolution. « Jeanne de « Flandres, épouse de l'infortuné Montfort, concentrée jusqu'à « ce moment dans des occupations domestiques, élève son « courage à la hauteur de ses destinées. Son génie reçoit de « la position de son époux une énergie puissante. Elle se « montre au milieu des habitans de Rennes, tenant son fils « dans ses bras. *Le brave Montfort*, leur dit-elle, *languit dans « les fers ; mais sa douleur ; mais sa bonté ; mais sa valeur « héroïque.... Ah ! croyez, généreux Bretons, que le germe « de ces grandes qualités est dans ce malheureux rejetton de « vos Princes, que je vous présente ; & que dans mes bras il « accuse la lenteur du tems. Il sera digne de vous. C'est assez « vous dire*. L'émotion se communique à l'instant de proche « en proche, l'acclamation est générale, le sentiment n'a « qu'un cri. Tous veulent vivre & mourir pour la défense « du brave Montfort, pour l'honneur de la Princesse & de « son fils. »

L'Histoire citeroit encore cette femme comme unique dans son héroïsme, si, quatre siècles après elle n'avoit pas eu à partager sa gloire avec une grande Impératrice, à qui la France doit aujourd'hui l'auguste objet de son amour.

ÉDOUARD III.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE & cinq Habitans de Calais se présentent à Édouard, pieds nuds & la corde au col, pour être conduits au supplice (en 1347).

NOUS avons admiré le courage de l'intrépide Comtesse de Montfort. Elle étoit digne d'Édouard, qui se montra dans toute la Bretagne, l'émule de sa bravoure, & soutint puis-



XIII.



EDOUARD III ACCORDE LA VIE
à Eustache de S.t Pierre, maire de Calais.

en 1347.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

famment fa querelle. Mais, au fortir des guerres de cette Province, fe forme une chaîne de cataftrophes, où l'Hiftoire d'Angleterre ne préfente que des fcènes d'éclat.

Un Roi infatiable de gloire, emporté par une ambition effrenée, dévoue à fon reffentiment les plus riches provinces de la France & des milliers d'hommes. Un Prince traître à fa Patrie, perd fon honneur dans Vannes; & vient mourir de dépit & de fes bleffures à Hennebon. Un autre traître le remplace auffi-tôt dans l'armée d'Angleterre; il y porte avec lui la victoire. Geoffroy de Harcourt cherchera & trouvera fa célébrité dans l'opprobre de fa Patrie; & fouillera fes lauriers du fang de fes concitoyens. Un jeune Prince, prodige de bravoure, *le Prince noir*, étonnera les plus grands Capitaines, jettera au loin un éclat qui offufquera même la gloire de fon père, frappera fur la France un coup mortel; & le Roi d'Angleterre pourra s'enyvrer à longs traits de fa fortune, en voyant à fa table deux Rois prifonniers.

Quand le Véfuve femble méditer les fcènes effrayantes qu'il va donner fous le Ciel de l'Italie, un long mugiffement les prépare; & de fréquentes convulfions dans cette partie du globe, avertiffent la Province de fes malheurs. Tels s'annoncèrent les exploits terribles d'Édouard, d'abord par les pillages, qu'en fon nom exerça Darby dans la Guyenne; & bientôt par la vengeance du Monarque lui-même, qui ne connut plus de repos après fa première explofion. Elle fe fit en Normandie, où Saint-Lo, Valogne, Caen & plufieurs autres Villes furent livrées aux flammes & au carnage. Philippe avoit provoqué le reffentiment d'Édouard, en faifant maffacrer Olivier de Cliffon & dix à douze Seigneurs Bretons, dont il fufpectoit la fidélité.

Qu'on joigne à cet aliment de la colère du Monarque Anglois le fouvenir de l'affront qu'il croyoit avoir reçu, en fe voyant enlever la Couronne de France, la haine de Geoffroy

de Harcourt contre ſon ancien Maître, le génie de ce Héros fécond en reſſources, pour punir ſa Patrie des brigues ou de l'injuſtice de la Cour ; enfin l'invention de ces machines foudroyantes, dont ce ſiècle connut les premiers eſſais, & dont l'Anglois employa alors plus habilement que nous les reſſources, rien n'étonnera dans l'impétuoſité d'Édouard, ni dans les déſaſtres de la France, qui, dans Philippe *le Fortuné*, Prince juſte, pieux & magnanime, ne trouva ni le bonheur, ni le génie qui puſſent balancer les deſtins d'Édouard.

Le Monarque s'avançoit vers Paris, d'où le citoyen tremblant pouvoit appercevoir tous les Villages embraſés qui marquoient la route du Vainqueur. Mais c'étoit dans les plaines de Crecy, que la fortune devoit faire éprouver aux François toute ſa perfidie. Philippe y concourut par ſon imprudence. Tacite diſoit que l'adverſité ôte le jugement; &, quand tout manque au malheureux, celui-ci double ſon infortune, en ſe manquant à lui-même. Quatre hommes en valent à peine un ſeul. Et c'eſt ainſi qu'une armée de cent vingt mille Guerriers, haraſſée par une longue marche, dépourvue de ſon canon, rangée tumultuairement par l'impétuoſité Françoiſe & l'impatience de Philippe, courut à ſa perte, & devint la proie d'une armée de trente mille hommes, commandée par un Chef prudent & expérimenté; & par un jeune Prince déja aſſez maître de lui-même, pour ne montrer qu'une valeur meſurée, aſſez modeſte pour ne recevoir qu'à genoux, au ſortir de la bataille, les félicitations de ſon père.

Édouard vainqueur, mais toujours prudent, n'aſpire plus qu'à ſe ſaiſir de la clef de la France; & ſur le champ il marche vers Calais, tandis qu'à Durham, Philippine ſa femme met en fuite le Roi d'Écoſſe; & qu'en Bretagne ſon nom & ſes Soldats arrêtent & enchaînent Charles de Blois. Il atteint, comme la foudre, aux endroits les plus oppoſés.

Calais,

Calais, un an entier, aux priſes avec la fortune d'Édouard, battu par une autre Ville élevée en face de ſes remparts, & qui ne ceſſe de vomir ſur l'ancienne des torrens de feu, voit échouer dans ſes murs toutes les reſſources du courage. D'invincibles Guerriers, déſarmés par la diſette & par une horrible contagion, n'ont que la mort pour aſyle de l'honneur. Et c'eſt un Prince, qui ſe dit *Roi de France*, que l'on voit s'annoncer par ces ſcènes d'horreur à la Nation la plus humaine! C'eſt un Conquérant, par-tout ailleurs juſte & réfléchi, qui prétend régner dans un déſert ſur des monceaux de cadavres & de cendres!

Mais le tableau le plus révoltant ſans doute eſt celui de cette tranquille férocité, de cette clémence feinte, qui ne pardonne à la ville de Calais, qu'en appellant ſous le glaive du bourreau ſix de ſes plus reſpectables citoyens. Moment à jamais glorieux pour l'honneur François, que celui qui doit ſauver la Patrie, par le dévouement volontaire de ces victimes!

« L'arrêt eſt prononcé. Un Vieillard vénérable, Euſtache
« de Saint-Pierre, s'avance vers Édouard, avec cinq de ſes
« concitoyens, tous pieds nuds & la corde au col. Les cris
« perçans, les ſanglots des familles éplorées déchirent en
« vain les cœurs, celui d'Édouard ſe roidit à ce ſpectacle.
« Un morne ſilence, un frémiſſement involontaire s'empa-
« rent des témoins de cette ſcène effrayante. Un regard
« foudroyant du Monarque a d'abord fermé toutes les bou-
« ches..... Mauny, le généreux Mauny oſe-t-il élever la
« voix en faveur de ces braves citoyens? Non, lui répond
« le furieux Édouard, *il n'en ſera rien; qu'on appelle le*
« *cope tête*. Il n'eſt plus qu'un chemin pour aller au cœur
« d'Édouard; & c'eſt ſa digne épouſe qui le tente. Philip-
« pine, aux genoux de ſon mari, Philippine enceinte amollira

» ce cœur de bronze. *Gentil Sire*, lui crie-t-elle; *j'ai repassé*
» *la Mer, où ne vis oncques, un tel orage. Par la Vierge*
» *Marie, par le fruit que je porte, par amour pour moi* »
» *faites merci à ces six braves hommes.* Aussi-tôt le bandeau
» tombe des yeux d'Édouard; son ame, un instant irrésolue,
» s'ouvre enfin à la pitié, les victimes entendent leur arrêt
» de grace. L'éloquence d'une femme & la tendresse d'une
» épouse ont rendu Édouard à l'humanité & à l'honneur. »

Pourquoi faut-il que la gloire de Philippine s'obscurcisse par la demande qu'elle fit, peu de jours après, des maisons confisquées sur un de ces généreux citoyens ? Pourquoi le nom même d'Eustache eut-il à souffrir une éclypse, en acceptant dans la suite les bienfaits d'Édouard ? Oublions ce trait étranger au noble enthousiasme de son héroïsme ; & disons avec la même véracité historique, que la fidélité inviolable de ses héritiers, constamment persécutés par Édouard, rétablit toute la gloire de leur nom.

ÉDOUARD III.

JEAN, PRISONNIER A LONDRES, servi à table par le Prince de Galles (en 1357).

LE Prince de Galles avoit *gagné ses éperons*, ainsi que l'avoit annoncé son père, à la fameuse bataille de Crécy. D'autres exploits & de plus grands honneurs devoient l'illustrer & le mettre au rang des plus heureux Capitaines de son siècle. La fortune fit plus pour lui que le génie, & sa bravoure le servit moins que l'imprudence de son rival. Ce rival fut le Roi Jean : Philippe de Valois n'étoit plus, la France le jugea sur ses malheurs; & son peuple, surchargé d'imposition, le vit disparoître comme un fléau. Il fallut les désastres du règne suivant, pour lui rendre en partie sa gloire.

XIV.



JEAN ROI DE FRANCE.

servi à table par le Prince de Galles.

en 1357.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.





JEAN ROI DE FRANCE.

ſervi à table par le Prince de Galles.

en 1357.

Deſſiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

Après tant de convulſions violentes, les deux Royaumes avoient beſoin de repos. Jean le mit à profit, pour ſe montrer en état de tenir tête à un adverſaire redoutable. Édouard s'en ſervit pour s'affranchir de toutes les allarmes que pouvoit lui donner l'Écoſſe; il ne fut tranquille que lorſqu'il eut fait diſparoître dans Baillol cette ombre de Roi, qui laiſſoit encore une ſorte de conſiſtance à ce Royaume. Maître de l'Écoſſois qu'il rélégua dans une priſon, de la Couronne dont il s'empara, des peuples qu'il contint par la terreur, Édouard fut tout entier à ſes projets ſur la France; il avoit juré de la conquérir, comme un patrimoine, dont il ſe croyoit toujours fruſtré; & la rapidité de ſes ſuccès étoit bien de nature à l'aveugler ſur la juſtice de ſa cauſe. Cependant il reſpecta aſſez l'opinion qui pouvoit s'élever contre cette guerre ruineuſe, étrangère en tout à ſon peuple, pour leurrer au moins ſes ſujets par des négociations artificieuſes. Mais, toujours hors de meſure dans ſes prétentions & ſes demandes, il ne laiſſa au Roi de France d'autre reſſource que de reprendre les armes.

En étudiant la conduite d'Édouard, on eſt révolté de voir ſe ternir ſa gloire par cette politique odieuſe, qui, preſque toujours aſſocia des traîtres à ſes exploits. On a vu Robert d'Artois à ſa ſuite. Geoffroi de Harcourt devient après lui ſon bras droit, Charles le Mauvais, Roi de Navarre, accuſé de trahiſon, trouve un protecteur dans le Roi d'Angleterre, qui s'appuie de la haine du Prince de Navarre contre la France. Plus d'une fois on aura pu ſe demander, dans le cours de ce règne, qu'eſt-ce qu'une politique, qui le plus ſouvent n'opère qu'en abjurant la bonne-foi?

Tout eſt en feu dans le midi de la France. Le Prince de Galles s'y montre preſque toujours en Conquérant, le Languedoc eſt ravagé; & tout, juſqu'au Berry, auroit plié ſous la fortune

du jeune Édouard, si la marche du Roi Jean, qui conduisoit avec lui soixante mille hommes, n'eut mis ce Prince sur la défensive. Mais, quelque puissant que paroisse un grand nombre de soldats, sa force est toujours dans la tête qui meut ce vaste corps. Jean croyoit mener une armée florissante à la victoire. Intrépide dans son courage, ardent dans sa résolution, emporté dans sa haine, il crut avoir donné un frein au Prince de Galles & le tenir en sa puissance. Le Prince en effet se trouva dans une crise violente; mais l'aveugle présomption du Roi Jean fit plus pour le sauver que n'eut fait une armée nombreuse.

Sans avoir combattu, ce Monarque crut pouvoir trancher en Vainqueur. En vain le Prince de Galles demande la paix, en vain il offre de réparer tous les dommages causés par son invasion, en vain deux Légats s'entremettent pour désarmer le Roi; Jean inflexible exige que le Prince de Galles & son armée se rendent à discrétion. L'yvresse de sa prospérité lui dérobe le danger de réduire au désespoir un jeune Prince plein d'honneur, de prudence & de courage. Jean peut mettre sa gloire à couvert par un accommodement honorable. Il peut même, sans trop changer sa manœuvre, envelopper & affamer l'Anglois. L'imprudent Monarque hasarde dans la plaine de Maupertuis, près de Poitiers, une bataille. Sa Cavalerie, à qui il fait mettre pied à terre, est enfoncée par le Prince de Galles & mise en déroute, trois de ses enfans l'abandonnent, l'exemple de cette retraite entraîne les lâches & le gros de l'armée à la débandade; &, combattant avec l'ardeur la plus inutile comme la plus opiniâtre, Jean & son quatrième fils tombent au pouvoir de l'Anglois. Nouvel éclat sans doute pour la gloire du Prince de Galles; mais la modestie plus touchante encore du Vainqueur permet à peine d'admirer ici sa bravoure.

Après l'hyver passé en Guyenne, le Prince victorieux fait

entrer son prisonnier dans Londres, monté sur un cheval blanc, superbement enharnaché. Le Vainqueur marche respectueusement à ses côtés, sur une petite hacquenée noire; & semble solliciter tous les hommages pour son auguste captif.

« Un nouveau trait couronne la modération du Prince de « Galles. Il fait servir dans sa tente un festin somptueux. « Tous les Princes & Seigneurs François y sont invités & « placés à différentes tables, celle du Roi Jean est pour lui « seul : en vain il sollicite le jeune Édouard de prendre place « auprès de lui. *A Dieu ne plaise*, répond le Prince de Galles, « *que je m'asseoie auprès d'un si grand & si vaillant Roi*; &, se « tenant debout, il ne veut être que le premier des Officiers « qui le servent. »

Quel dommage pour l'Angleterre qu'avec tant de titres à l'amour & à la vénération des peuples, ce jeune Prince n'ait pas assez vécu pour soutenir la gloire de ce beau règne, qui se ternît après sa mort; & qui, par la révolution qu'opéra en Europe le génie de Charles-le-Sage, ne donna jusqu'à la fin d'Édouard III que des signes de décadence. Il mourut en 1377.

LE COLLECTEUR WAT-TYLER est abattu aux pieds de Richard par le Maire de Londres (en 1381).

RICHARD II.

PLAÇONS-NOUS un instant au commencement du XVIIIe siècle. Un de nos plus grands Rois y voit la fortune déserter ses drapeaux, après quarante années de prospérités, &, par une suite de son infidélité, ne lui montrer la paix qu'au prix des plus humilians sacrifices. Père d'une nombreuse famille, il apperçoit la mort qui investit sa maison, & semble vouloir marquer tous les degrés de son trône par autant de victimes.

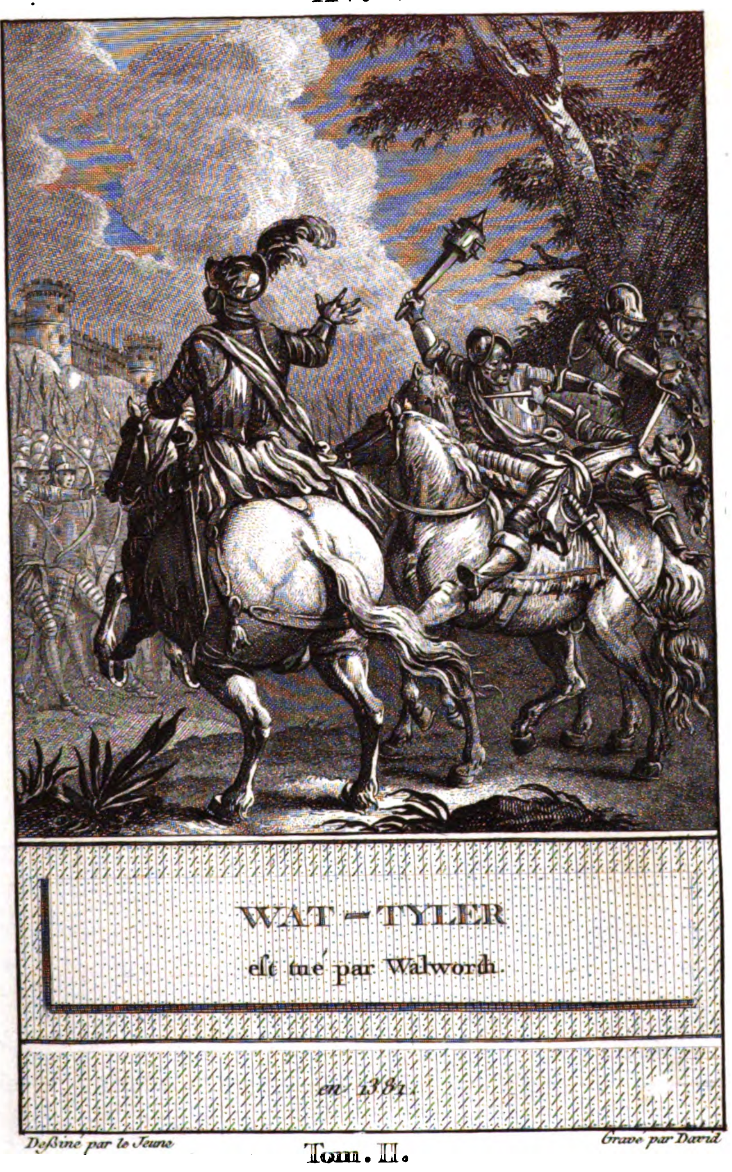
C'eſt le tableau de la dernière partie du règne d'Édouard III. Même éclat à l'entrée & au midi de ſa carrière, même dégradation de grandeur à ſon déclin, mêmes déſaſtres au ſein de ſa famille. Ainſi la fortune ſemble vouloir quelquefois conſoler, par ces viciſſitudes, la portion des humains qu'elle oublie dans ſes faveurs!

Le règne de Richard II parut deſtiné à faire ſentir encore plus vivement aux peuples la perte du Prince de Galles. Deux factions puiſſantes commençoient à jetter en Angleterre les premières étincelles qui devoient embrâſer la Nation: *la Roſe blanche* & *la Roſe rouge*: les deux maiſons de Clarence & de Lancaſter; & quel génie n'eut-il pas fallu pour gouverner dans ces tems difficiles! Édouard n'avoit penſé qu'à faire entrer dans ſa famille les grands biens de ces deux maiſons puiſſantes; & ſa politique fournît ainſi, ſans le prévoir, des armes à la cupidité & à l'ambition de ſes enfans pour détruire ſon ouvrage, en chaſſant du trône le malheureux Richard.

Quelle Nation que ce peuple farouche, qui, tel qu'étoit l'Anglois de ces ſiècles, ſembloit ne recevoir de mouvement que par des ſecouſſes; & ne vouloir dans ſes Princes que de grandes vertus ou que de grands vices! Sans talens, ſans qualités, ſans vertus, triſte jouet des favoris, des maitreſſes & des Miniſtres, avec un caractère biſarre & indolent, avec des actions déplacées preſque en tout genre, Richard, mépriſé de ſes oncles, ſe vît bientôt iſolé de tout crédit & de toute autorité ſur ſon trône. Auſſi les paſſions qui l'entouroient, ſe trouvant ſans frein, ſe déchaînèrent pour maitriſer à la fois le Monarque & les événemens.

Les premiers orages s'élevèrent dans ſa minorité; mais il les calma. Sans être grand Guerrier, il eut par ſes Capitaines quelques avantages contre l'Écoſſe & la France. Mais il eut preſque ſeul la gloire d'un beau moment, dans une

XV.



WAT-TYLER

est tué par Walworth.

en 1381.

Deßiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

» ſédition violente, qui, des campagnes, vint embrâſer la
» Capitale. De nouveaux beſoins avoient produit une ſur-
» charge d'impôts qu'on eut pardonnés à la réputation d'É-
» douard; mais dont on fit un crime au jeune Roi. Un Collec-
» teur inſolent, qui inſulta la fille d'un couvreur, pour s'aſſurer
» de ſon âge, avoit mis Londres en combuſtion dans un
» inſtant. Cent mille hommes s'y trouvèrent ſous les armes: les
» Palais, les Hôtels furent livrés aux flâmmes. La faction
» fougeuſe qui les brûla fit couper la tête à l'Archevêque
» de Cantorbéry & au Grand-Tréſorier. Un Chapelain ani-
» moit ſans ceſſe ce peuple phrénétique en lui prêchant
» l'enthouſiaſme de l'égalité des conditions ſur ce texte:

Alors qu'Adam bêchoit
Et qu'Eve filoit,
Où la Nobleſſe étoit?

» Enhardi par le ſuccès de cette férocité, Wat-Tyler, le
» Chef de la Troupe, vint demander au Roi raiſon de ſa
» conduite, le ſabre levé ſur ſa tête. Le ſcélérat fut auſſi-tôt puni
» par le Maire de Londres, qui l'étendit mort ſur la place,
» Richard ſaiſit avec intrépidité ce moment qui pouvoit lui
» être funeſte, harangua le peuple avec bonté, le ſoumit &
» le déſarma ſans effuſion de ſang. » Ce fut le dernier trait de lumière que jetta ſon génie, & le dernier élan de ſon ame. Une faction bien plus importante en dévoila toute la foibleſſe.

Les trois oncles du Roi, trois hommes d'un grand caractère, d'une bravoure reconnue & d'un génie fécond en reſſources; quoique diviſés d'intérêts, unirent leurs forces pour perdre Richard & mettre le Royaume en combuſtion: tels qu'on voit le feu, l'air & l'eau ſe rallier dans un orage, pour la déſolation de la terre. Avec la première jeuneſſe de Richard, s'étoient évanouies toutes les eſpérances qu'on avoit pu concevoir de

ſon courage & de ſon ſang-froid. Un mignon, vraie peſte pour une jeune Cour, Robert-de-Vere, dégradoit par ſes baſſeſſes le caractère du Monarque. D'autres favoris amolliſſoient ſon ame, & s'emparant de ſon eſprit, l'entraînoient loin des ſoins de ſon État. Cependant les cataſtrophes ſe multiplioient ſous ſes yeux, la ſédition fermentoit dans les Provinces, le ſchiſme détournoit à une Croiſade ſtérile une portion des forces de l'Angleterre néceſſaire à ſes beſoins; & le Roi de France, qui ne s'oublioit point, épioit les momens de retirer de l'Anglois les Villes maritimes que lui avoit enlevé le dernier règne. Mais le fort de l'orage ſe forma par les demandes inconſiderées des favoris, par le mécontentement des oncles & le ſoulèvement de la Nobleſſe.

A ce moment, la défiance commença à s'emparer de Richard. Devenu veuf, il crut devoir chercher un appui dans la Cour de France; & le trouva dans ſon alliance avec Iſabelle, fille de Charles VI, & dans une trève de vingt-huit ans, qu'il conclut avec ce Prince. Ce traité fut le fruit d'une entrevue, où, dans les inquiétudes d'une défiance réciproque, ces deux Rois déployèrent une pompe impoſante.

Richard partit de Calais, & Charles, de Saint-Omer, à la même heure. Après que le cérémonial eut été reglé par les oncles, les Rois s'avancèrent dans une plaine, entre Ardres & Guines. Quatre cens Gentilshommes François & autant de l'Angleterre, n'ayant pour arme que leur épée, formèrent une double haie autour de cet eſpace, dont l'accès étoit interdit ſous peine de mort. Charles ſe montra accompagné des Ducs de Lancaſter & de Gloceſter; Richard parut de ſon côté avec les Ducs de Bourgogne & de Berry, & vint, ainſi que Charle, juſqu'au pillier planté au milieu de l'eſpace. Au moment de la réunion, les Chevaliers des deux Nations tombèrent à genoux; les deux Rois ſe donnèrent la main & s'embraſſèrent. Un grand feſtin,

festin, dont Charles régala Richard dans sa tente, signala cet évènement. La jeune Princesse fut présentée & recue le lendemain. La trève signée, Richard quitta ce beau Ciel, où tout sembloit ne respirer qu'une joie pure, pour entendre bientôt gronder les orages, sous le Ciel nébuleux de l'Angleterre.

RICHARD EST ASSASSINÉ PAR EXTON & huit scélérats (en 1400).

RICHARD II.

DÉJA le Duc de Glocester étoit devenu l'ame de la Conjuration. Par-tout il dénonçoit Richard à la Nation, comme infecté de tous les vices, sans aucune qualité qui put en couvrir la honte; &, selon lui, le Parlement n'attendoit qu'un signal pour tout oser. Il ne se trompoit point, & déja l'Anglois avoit pris ce ton farouche & menaçant, qui si souvent montra depuis à son maître une autorité plus que rivale. Glocester découvert & aussi-tôt arrêté, le Roi le fit étrangler secrétement avec une serviette; supplice clandestin, indigne de la majesté royale; mais tel que le decerne un Prince foible, qui ne sait ni punir ni pardonner à propos. On devoit s'attendre que cette punition lâche & ténébreuse, exercée contre l'oncle du Roi, trouveroit sa vengeance dans la maison de Richard; un évènement imprévu ne fit que la suspendre.

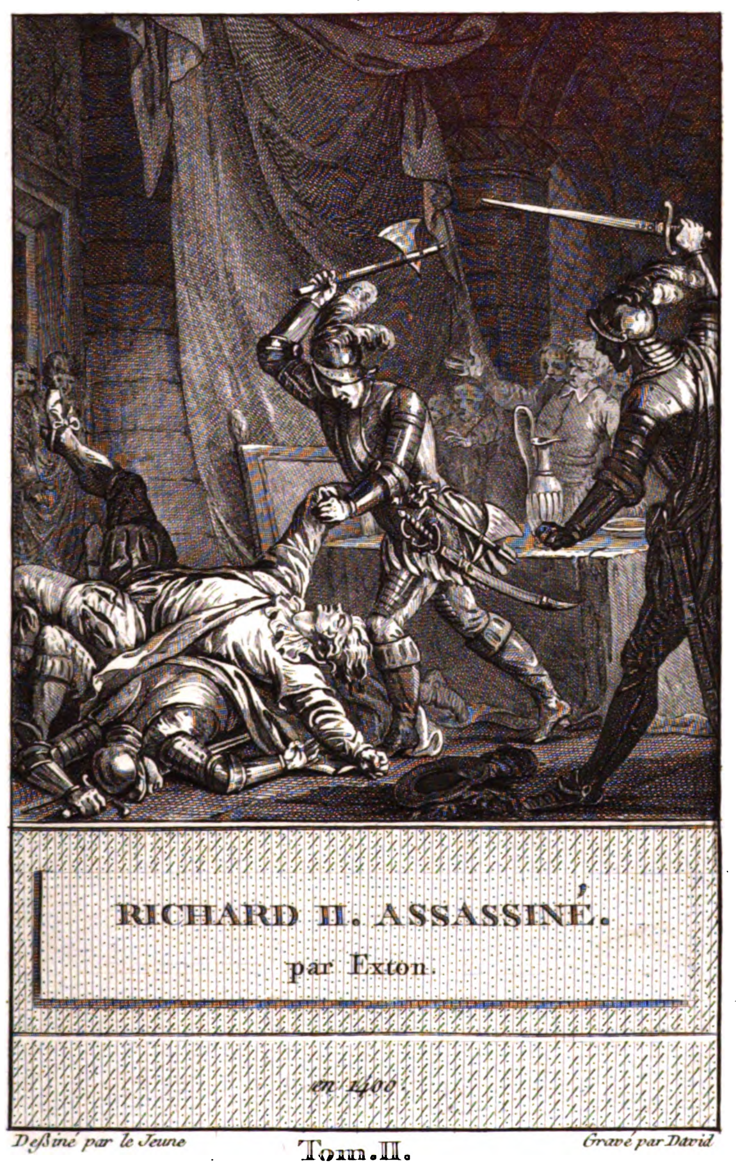
Deux personnages attirèrent l'attention de la Cour & du peuple; les Ducs d'Héréford & de Norfolk. Le premier, fils du Duc de Lancaster, connu également sous le nom de Derby, Prince habile dans la guerre & la politique, téméraire quelquefois dans sa bravoure, mesuré dans la conduite de ses intrigues, affable & populaire, chéri éperduement de la Nation, est le même que nous verrons, sous le nom de

Henri IV, s'affeoir de fang-froid fur le trône de fon oncle, après l'en avoir ignominieufement repouffé. Norfolk, traître envers le Duc de Glocefter, qui l'avoit fervi & animé dans fa révolte, rebelle tour à tour & délateur de fes complices, Norfolk accufé par Henri de propos & de projets outrageans contre la majefté royale, mais qu'Héréford ne pouvoit prouver qu'en trahiffant la confiance, lui donne un démenti. Ce démenti eft fuivi d'un cartel donné en préfence du Roi, qui le permit d'abord; mais rappellé par l'Archevêque d'York & d'autres Seigneurs aux fuites que pouvoit avoir dans la Nation un pareil combat, en perpétuant la vengeance dans deux maifons illuftres, il arrêta d'un figne & d'un mot les deux Guerriers & leur ordonna de fortir du Royaume.

Henri d'Héréford fe retire en France; il y demande à fignaler fa valeur dans l'armement que le Maréchal de Boucicault préparoit contre le Turc; mais la mort du Duc de Lancafter, fon père, fait naître un nouvel ordre d'évènement, où les fautes & les malheurs de Richard fe fuccèdent avec rapidité, où l'indépendance fe joue de la majefté royale, où le Roi devient, pour la feconde fois depuis la conquête, le jufticiable de fon peuple. Idole de l'Anglois, le nouveau Duc de Lancafter avoit emporté dans fon exil les regrets & les vœux de la Nation. Il demande au Roi les biens de fon père, que lui avoit affuré ce Monarque; & c'eft dans ce pas fi délicat que Richard fit une marche qui acheva de le perdre. Devenu injufte par foibleffe, il croit devoir dépouiller celui dont il craint la puiffance. Il falloit gagner Lancafter; le Roi & fon Confeil ne cherchèrent qu'à l'irriter, en le préfentant à la Cour de France comme un traître, & en s'oppofant à fon mariage avec la fille du Duc de Berry.

Qui croiroit que l'aveugle Richard, qui venoit d'abufer de l'abfence de Henri, pour l'outrager & le dépouiller, ne

XVI.



RICHARD II. ASSASSINÉ.

par Exton.

en 1400

Deßiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

ſentit point tout ce qu'il avoit à craindre en quittant lui-même ſon Royaume, & paſſant en Irlande pour venger la mort du Comte de la Marche, héritier préſomptif de la Couronne, tué par les Irlandois ? Mais il n'écouta qu'une valeur indiſcrète. Peut-être auſſi le dégoût de Londres hâta-t-il ſon voyage d'Irlande. De nouveaux ſuccès chez ces Inſulaires, où dans une précédente campagne il avoit ſoumis quatre Princes, prolongèrent ſa ſécurité ; mais elle dura peu.

Au tems de l'aſſaſſinat du Duc de Glocefter, d'Arondel, ſon complice, avoit perdu la tête ſur un échafaud ; le traître méritoit la mort. Mais ſi l'équité devoit épargner le frère, Archevêque de Cantorbéry, au moins la prudence devoit-elle le ſurveiller, ce que ne fit point Richard. Échauffé par le reſſentiment, ce coupable Prélat ne penſa qu'à venger ſur le Roi lui-même le ſang de ſon frère. Par la mort du Comte de la Marche, Lancaſter étoit devenu le plus proche héritier du trône. Prince ambitieux, il eſt vrai ; mais trop prudent pour ne pas concerter ſes démarches ; ſujet mécontent, mais encore aſſez fidèle pour reſpecter juſqu'au nom d'un maître dans un Roi foible & abuſé, Lancaſter reçut à Bicêtre, maiſon de campagne du Duc de Berry, l'ambaſſade du fougueux Arondel.

Tout ce que le bien public a de plus ſpécieux, tout ce que l'éclat d'une Couronne facile à conquérir a de plus ſéduiſant, arma l'éloquence de l'Archevêque, dont le génie ſéditieux & inſinuant verſa goute à goute, dans un cœur trop facile à corrompre, le poiſon de la révolte. Lancaſter devint rebelle en peu de jours ; il fut Vainqueur, & tous les degrés du trône s'abaiſſèrent ſous ſes premiers pas. Ce fut-là que la voix du peuple, qui cette fois ne fut point celle du Ciel, lui marqua ſa place.

L'ame de Richard éveillée par ce violent orage, pouvoit encore ſortir de ſa létargie. Pour le tromper & l'endormir

ſur le danger, le Prince rebelle préfère la diſſimulation à la force; & ne porte à ſon Roi que des paroles de paix. Mais, au moment où ce Prince ſemble vouloir le protéger contre ſon peuple, Richard eſt déja dans le Château de Flint, priſonnier de Lancaſter. L'excès de ſon malheur achève de lui ôter le jugement. Son cœur s'avilit dans l'abandon qu'il fait de ſes amis & de ſes ſerviteurs. Le Levrier de Richard ſembla vouloir les venger de cette ingratitude. *Math* (car l'Hiſtoire a conſervé le nom de ce chien) *Math*, juſqu'alors fidèle au Roi, quitte ſon maître pour ne plus careſſer que le Duc de Lancaſter. Richard ſentit vivement la leçon; mais ſans reprendre d'énergie.

Un appareil de juſtice a conſommé la perte de Richard, par la proclamation du Duc de Lancaſter, ſous le nom de Henri IV; & une atrocité délivrera à jamais le nouveau Roi de ſon rival. Le Parlement s'aſſemble & dépoſe Richard comme indigne de régner. Richard convient de ſon indignité, & ne la prouve que trop par ce triſte aveu. L'infortuné ne demandoit que la vie; & l'on doit croire que Henri ſe fut épargné un crime de plus, ſi la découverte d'une Conjuration ſubite ne l'eut rendu ſanguinaire. Au moins le ſilence de Henri ſur la mort du Roi ſemble accuſer ſa complicité. « Sir Piers Exton « & huit ſcélérats ſe rendent à Pontfraſt, nouvelle priſon « de Richard. Plus courageux pour ſauver ſa vie, qu'il ne « l'avoit été pour défendre ſon trône, il enlève la hache « d'un des aſſaſſins; & en abat quatre à ſes pieds. Mais il « expire enfin ſous les coups des quatre autres, à l'âge de « trente-trois ans. » Quel augure pour le nouveau règne!



BATAILLE D'AZINCOURT (en 1415).

HENRI IV. ET HENRI V.

ON sent que nos tableaux ne peuvent avoir la régularité de l'Hiſtoire, qui doit ſes crayons à tous les évènemens d'un règne, à tous les caractères des principaux perſonnages, ainſi qu'à toutes les nuances que prennent la légiſlation & les mœurs. Notre pinceau peut bien laiſſer appercevoir dans le lointain des révolutions d'une moindre importance, des hommes dont l'exiſtence n'excite pas un vif intérêt, quelques traits de lumière, qui, dans les viciſſitudes des grandes maiſons, des loix & des mœurs, ne font encore que préparer des ſcènes d'éclat; & cette attention, que nous devions à nos Lecteurs, ne nous a point échappé.

Mais cet ouvrage, qui tient en quelque ſorte du drame, veut un choix d'évènemens ou de Héros qu'il doit offrir ſur cette ſorte de théâtre. Et dès-lors que Henri IV ait été loué par le Clergé, dont il crut devoir ménager le crédit, pour ne pas l'éveiller ſur ſon uſurpation & ſur la malheureuſe fin du dernier Roi; qu'il ait pris pour un titre à la Couronne une prétendue réſignation de Richard, comme ſi ce Prince avoit pu, de ſon autorité, renverſer l'ordre de ſucceſſion; que, par cette injuſtice, il ait allumé une guerre longue & ſanglante entre les maiſons d'Yorck & de Lancaſter; qu'il ait ſéduit ſon Parlement, juſqu'à lui faire conſacrer cet attentat; que d'abord il ait exclus les femmes de la Couronne, & qu'enſuite il leur ait aſſuré le droit de s'y maintenir; qu'aſſis ſur ce trône chancelant, il n'ait preſque ceſſé d'avoir à le garantir des différentes ſecouſſes que lui donnèrent les Défenſeurs de la maiſon d'Yorck & les Gallois révoltés; qu'échappé à ces orages, il ait trouvé dans ſes remords ſon plus terrible ennemi; que, jadis infidèle au ſang de ſon maître,

tremblant sur la fin de ses jours de retrouver l'effet de ses exemples dans son fils, Henri IV ait terminé sa vie dans l'agitation continuelle de la crainte & dans l'horreur d'une lèpre infecte; ce Prince, poussé & repoussé sans cesse par le choc successif des évènemens, ne montrant ni de grandes vertus ni des vices d'éclat, ne fournit à nos tableaux aucune scène importante, tandis que le règne de son successeur appelle nos Lecteurs à de plus grands intérêts.

Il falloit encore plus d'une révolution avant que la Couronne, qui, selon les loix de l'Angleterre, appartenoit aux descendans de Lionnel, second fils d'Édouard III, entrât dans la maison d'Yorck. Henri IV avoit commis une imprudence, en négligeant l'alliance de son fils avec l'héritière de Mortimer, Princesse qui eut transporté à son mari tous les droits de la *Rose-Blanche* au trône. Des remords tardifs ne pouvoient ni réparer une pareille faute, ni justifier l'usurpation. L'exemple eut plus de force sur l'ame de Henri V que les leçons d'équité que lui donne son père en mourant. Cette Couronne, répondit-il à l'inquiet moribond, *vous ne la tenez que de votre épée; je sçaurai bien la conserver de même.*

Henri eut bientôt occasion de faire ses preuves en ce genre. Sa valeur & son intrépidité déja connues sous le règne du feu Roi, assoupirent à sa naissance une conspiration qui devoit placer sur le trône Edmont Mortimer, & rétablir la maison d'Yorck dans ses droits. Plus flétri par la terreur, que maîtrisé par l'ambition, Mortimer la révéla lui-même.

Il ne falloit pas moins que la réputation la plus imposante, pour que Henri put élever sa Nation & sur-tout son Parlement, dont le vœu lui étoit si nécessaire, à la hauteur des grands projets qu'il méditoit contre la France, projets où ce peuple indépendant avoit tout à risquer pour sa liberté, & si peu à espérer pour lui-même dans la ruine des François.



XVII.



Dessiné par Mortimer *Gravé par David*

Tom. II.



XVII.



Dessiné par Mortimer *Gravé par David*

Tom. II.

Ne falloit-il pas d'ailleurs que Henri eut une grande confiance dans l'opinion & la fidélité de ses peuples, pour abandonner ses États, en marchant à une conquête incertaine ? Mais, quand la fortune & la renommée travaillent ensemble au bonheur ou à la gloire d'un Prince, tout s'applanit dans les obstacles & tout double dans les moyens. Henri trouva au-dedans de son Royaume un Clergé intéressé à lui voir porter la guerre au loin, pour éluder les atteintes dont les Communes commençoient à menacer les biens Ecclésiastiques. Il vit dans son Parlement une ardeur incroyable à cumuler les secours, dans le peuple une facilité très-grande à s'enyvrer d'avance de la gloire de son maître ; & dans la prison où il retenoit le jeune Stuard, le gage du repos de l'Écosse.

Henri pouvoit-il être mieux secondé au-dehors qu'il ne le fut par l'état malheureux de la France ? Un Roi n'est pas parmi-nous ce qu'il est chez beaucoup d'autres peuples. Le Prince est à la France ce que le Soleil est à la Nature : son éclipse est une nuit pour la Nation.

Ainsi le triste état de Charles VI plonge ce Royaume dans l'obscurcissement de tous les principes ; un oncle, le Duc de Bourgogne, trahit les intérêts du Roi, son neveu, en s'alliant avec une puissance rivale ; des assassinats souillent les degrés du trône, l'apologie qu'on ose en faire corrompt la morale publique ; une mère dénaturée place sur la tête d'un étranger la Couronne de son fils, le sang combat contre le sang, & le corps politique qu'il devroit vivifier, s'appauvrit & se dissout.

Quelle proie pour l'ambition de Henri ! Les trèves multipliées ne sont qu'insidieuses, la demande qu'il fait de la fille de Charles, révolte par les conditions qu'il y met de trois belles Provinces en dot. Mais bientôt ce ne sont plus de simples Provinces, c'est le Royaume entier que ce Monarque veut

joindre à l'Angleterre. Déja 50,000 hommes portent le ravage & la consternation dans la Normandie, & l'Anglois après bien des périls, passe la Somme, pour se mesurer avec l'armée Françoise.

« Cependant effrayé de cette armée nombreuse qu'il se voyoit « en tête, Henri rebroussoit chemin. Mais qu'est-ce que 60,000 « hommes sans ordre & sans discipline, contre une troupe heu« reuse & aguerrie ? Égaré par une confiance aveugle, le « Connétable d'Albret dispute le passage au Monarque Anglois « & se choisit un terrein désavantageux; l'action s'engage: le « François ne vouloit qu'arrêter Henri; le premier ne s'atten« doit point au combat, & le second vouloit l'éviter; un « moment les met aux prises. Henri, qui apperçoit le tumulte « de l'ennemi, enfonce cette armée en désordre. La Noblesse « Françoise fait des prodiges inouis de valeur & d'imprudence, « sans attendre son artillerie, sans écouter la voix du Général, « se précipitant en aveugle dans les plus grands dangers; elle « ne se défia point de ce courage calme & sombre de l'Anglois, « qui combine sa marche & calcule les fautes de son ennemi. « Ce premier choc, où le François se montre presque toujours « au-dessus de l'homme, se dirige contre la personne de Henri. « Assailli par dix-huit Chevaliers François, ce Prince tombe « sur ses genoux; mais il est à l'instant sauvé par ses Gardes. « Ce péril met l'Anglois en fureur, le François est surpris en « flanc, & tous combattent jusqu'au dernier soupir. Le plus « beau sang de la Nation inonde la plaine d'Azincourt, où « le Roi d'Angleterre remporte la victoire la plus éclatante « comme la plus imprévue. »



LA PUCELLE D'ORLÉANS *fait lever aux Anglois le Siége de cette Ville* (en 1429).

HENRI V.
HENRI VI.

QUELLE marche imposante que celle du Vainqueur d'Azincourt, qui traîne en triomphe deux Princes du Sang, seize cens Chevaliers François, & qui laisse derrière lui une campagne jonchée de dix mille de ses ennemis. Prudence, bravoure, habiles manœuvres, succès d'éclat & inespérés : jusqu'alors, sa gloire est entière. Faut-il que la cruauté de son caractère perce au milieu de tant de grandeur, & que l'ordre féroce donné à ses soldats de massacrer les prisonniers contre la foi des sermens, ait à jamais dégradé l'homme dans le Héros d'Azincourt? Arrêt barbare, provoqué par un léger pillage, & qui ne peut être exécuté que par des bourreaux de son choix!

Mais le plus grand désastre de la France, le foyer de ses maux étoit au sein de ce Royaume, que tous les Princes s'acharnoient à détruire. Un Roi, qui n'avoit plus que peu d'intervalles lucides dans le dérangement de son esprit, étoit devenu le triste jouet & le pitoyable instrument de toutes les passions qui frémissoient autour de son trône; une mère dénaturée y conspiroit contre son fils, à qui la mort de ses deux frères venoit de porter le droit à la Couronne; un Prince, le Duc de Bourgogne, à qui sa proximité du trône faisoit un devoir sacré de le soutenir dans ces tems orageux, donnoit au Dauphin qu'il haïssoit les plus vives secousses, pour l'écarter du trône, & tramoit sourdement sa perte, en traitant de la Couronne avec l'Étranger; la Famille Royale souillée par les perfidies & les assassinats; tous les États tourmentés par la bourasque des factions, les François frappés de l'esprit de vertige.... O France! O peuple, si ami

de tes Rois, quelles mœurs méconnoiſſables! Quelle révolution s'étoit faite dans ton caractère!

La Normandie a déja ſubi le joug de Henri. Un mariage avec la fille de Charles VI donne à ſes prétentions un nouvel appui. La vengeance de Philippe de Bourgogne, qui ne voit dans le Dauphin que le meurtrier de ſon père, la haine d'Iſabelle, l'égarement de Charles VI, conſomment à Troyes cet affreux traité, qui, au mépris des Loix & de la Nature, donne à Henri la Régence du Royaume de France & lui en aſſure la Couronne après ſon beau-père.

Henri connoiſſoit le caractère de ce peuple qui ſe donnoit à lui, ſans autre impulſion que celle qu'il recevoit des mouvemens convulſifs de tous les États. Il dut moins craindre encore l'inconſéquence, qui pouvoit ramener cette Nation à ſon maître légitime, que cette force d'attraction qu'aura toujours pour le François un rejetton de la race de ſes maîtres. Cependant juſques-là tout proſpère à Henri; ſon épouſe lui donne un héritier, ſes exploits ſubjuguent la Nation; & déja il a conquis la moitié du Royaume, quand la mort l'arrête dans ſa courſe, la main ſur cette Couronne, qu'il avoit ſçu ravir ſans pouvoir la porter.

Un enfant de neuf mois, Henri VI, receloit dans ſa deſtinée celle de deux grands Royaumes. Ce moment devoit être le plus beau de ſa vie, deux Couronnes ombrageoient ſon berceau; mais on verra qu'une ſeule étoit de trop pour un Prince de cette trempe.

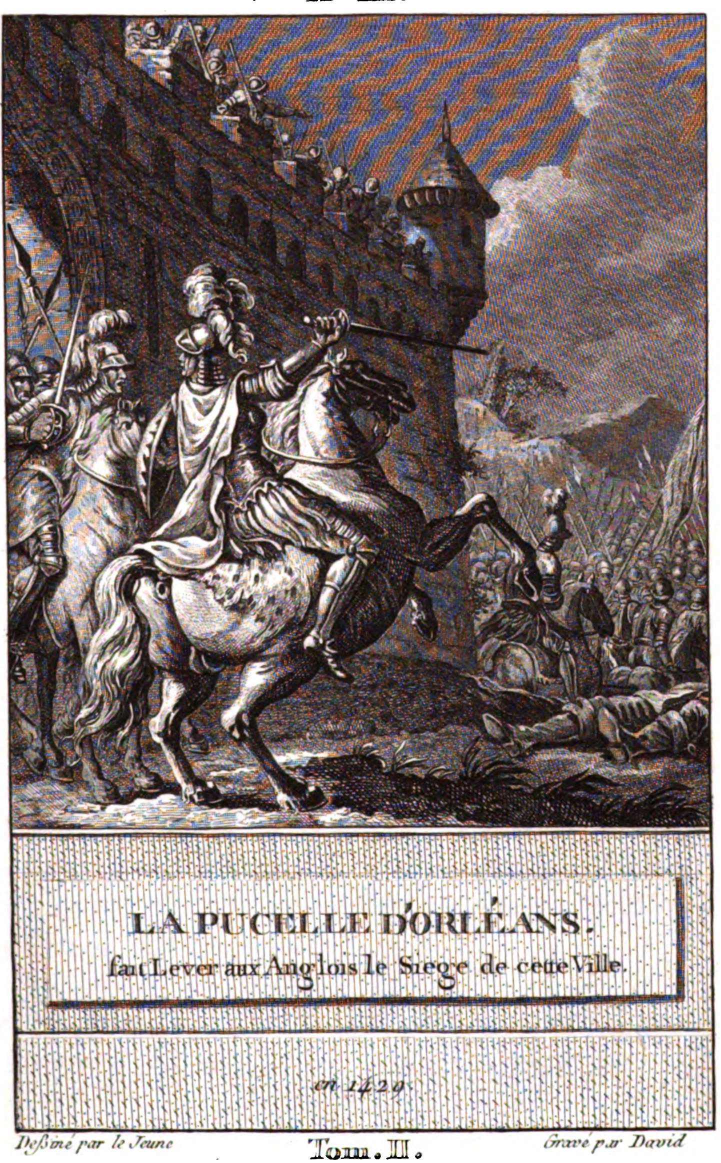
Quel génie formera d'auſſi foibles mains à porter ce ſceptre de fer, qui doit humilier la France & la culbuter preſque juſque dans ſes fondemens? Les oncles du Roi, deux hommes ſages, tous deux grands dans la guerre; mais plus grands encore dans l'art ſublime de maîtriſer les eſprits, le Duc de Gloceſter & le Duc de Bedfort ſe partagèrent la Régence des deux Royaumes.

XVIII.



Deßiné par le Jeune Tom. II. *Gravé par David*

XVIII.



Dessiné par le Jeune Tom. II. *Gravé par David*

Union de principes & de moyens, pour conduire deux peuples rivaux, & les amener au même but; prudence dans ses conseils, concert dans l'exécution, attentions prévoyantes pour lier à la fortune de leur pupille tous les ordres de l'État, pour décréditer son rival dans l'esprit des peuples, pour harceler le Prince fugitif & ruiner toutes ses ressources : rien ne manqua à la gloire de leur Régence, qu'une meilleure cause.

Qu'on imagine ce que devoit produire une pareille union dirigée contre une Nation malheureuse, dont le Chef avoit contre lui sa jeunesse, son inexpérience, une valeur sans tenue, une douceur efféminée, l'éloignement des affaires, l'amour excessif du plaisir, & qui voyoit la moitié de son peuple aux prises avec l'autre? Rien assurément ne prognostiquoit alors le règne de Charles *le Victorieux*. La France voyoit à la fois dans son sein deux Rois, deux Reines, deux Régens & deux Parlemens; & personne ne se présentoit pour réunir les factions & rendre à leur droit respectif le sang des Capets & celui des Plantagenetes. L'ardeur guerrière frémissoit encore sans doute dans les veines du François; elle y palpitoit plutôt qu'elle n'agissoit avec activité. Heureux un instant au combat de la Gravelle, ils ne montrèrent à Cravant, à Verneuil, que le François imprudent & indiscipliné de Crécy & d'Azincourt.

Fière de ses succès, l'armée Angloise se déborde comme un torrent qui menace d'engloutir le cœur du Royaume. Orléans, centre de la France, en est devenu comme le boulevard; &, s'il faut que l'Anglois force cette barrière, ce coup fatal consommera la perte des François & ne laissera pas même au Monarque errant l'ombre de la royauté.

Un évènement sans exemple; mais que le progrès de nos lumières a dépouillé des fables & des prestiges, dont se repaissoit encore le XVe. siècle, opère contre toute espérance le salut de l'État.

Une fille, une jeune bergère, ſans connoiſſance, ſans éducation, ſans appui; mais dont la tête s'exalte & dont le cœur s'enflamme au récit des malheurs de la France, arrive à la Cour de Charles, & propoſe un bras novice dans l'art des combats, pour ſoutenir une grande monarchie ſur ſon penchant. Rebutée d'abord, éprouvée enſuite, elle embrâſe du noble feu qui l'inſpire le Monarque, ſa Cour & ſes Généraux. Elle eſt d'un ſexe, dont l'empire étoit encore celui d'une ſeconde Divinité ſur les François; elle s'annonce comme envoyée de Dieu, & l'on ſçait tout ce que peut l'excès du malheur ſur un peuple ſenſible, pour en faire un peuple religieux! La Pucelle s'exprime avec modeſtie; mais avec intrépidité; des réponſes naïves, ſimples, mais d'une ſimplicité ſublime, décèlent une ame franche & élevée; un regard plein de feu donne à ſes prédictions un caractère de prophétie; ſa noble audace, ſon zèle ardent & ſa religieuſe confiance remuent toutes les ames; la progreſſion de l'enthouſiaſme ſuit celle de l'admiration & du reſpect qu'elle inſpire.

« C'eſt le plus beau moment qu'ait eu l'empire de l'opinion ſur les François. Les Généraux, qui ſentent tout ce que peut cette dernière reſſource, n'ont garde de la laiſſer échapper. La Pucelle demande des Troupes; elle ſe compoſe dans Blois un bataillon ſacré du Clergé de cette Province, qu'elle fait marcher avec nos Soldats; les Généraux cependant ſont à leur poſte, & rien n'eſt donné au hazard; mais c'eſt de la Pucelle qu'ils ſemblent recevoir l'ordre. Emportés par l'enthouſiaſme de l'inſpiration & celui de la valeur, ſix mille hommes conduits par cette Héroïne pénètrent au milieu du camp de l'Anglois, enlèvent ſes poſtes nombreux, & conduiſent comme en triomphe le convoi dans Orléans. L'Anglois n'eſt déja plus le même, la terreur l'enchaîne; ces François qu'il a ſi fort mépriſés ſont des dieux ou des démons,

» qui glacent son courage & le frappent de vertige. Jeanne » blessée à la gorge, disparoît un instant, revient ensuite » au combat, emporte les Tourelles, dernier asyle de l'Anglois, & plante son étendard au pied du Fort. Humaine, » au milieu du carnage inévitable, Jeanne laisse à l'épouvante & au découragement à completer sa victoire. »

Orléans est libre; l'Anglois qui a laissé six mille hommes sur le champ de bataille, pour y réparer la perte de cent de nos Soldats, abandonne le théâtre de sa déroute & rend le François à sa gloire & à son maître légitime. Jeanne vole en Touraine, pour annoncer ce grand évènement à Charles, dont alors presque tout le mérite étoit de laisser vaincre pour lui. On peut ajouter aux prodiges de cette Héroïne d'avoir triomphé dans ce moment des divisions d'une petite Cour intriguante, de la bassesse des favoris & de la foiblesse du Monarque lui-même, pour le conduire à travers de quatre-vingt lieues de terres ennemies, au temple où l'onction royale devoit consacrer tant d'exploits.

HENRI VI, RECONNU DANS SA RETRAITE, pendant qu'il est à table (en 1463).

HENRI VI.

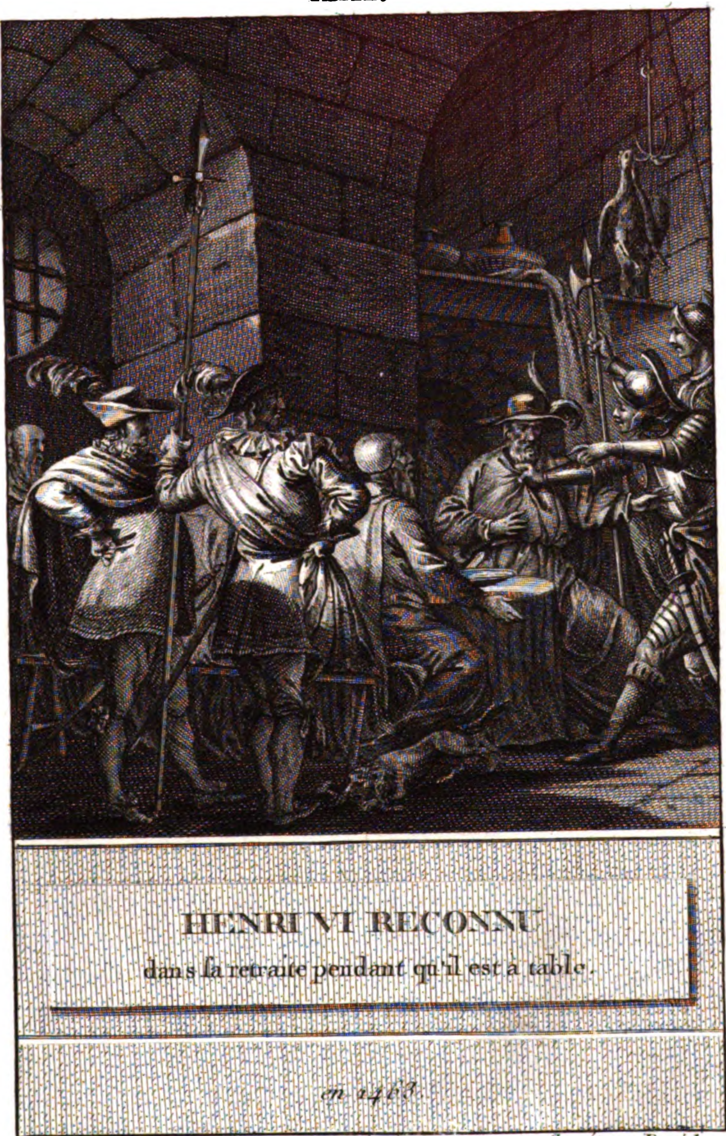
IL ne fallut autrefois, pour ramener la fortune au camp du Dictateur Posthumius, que cette apparition magique, qui fit voir aux Romains Castor & Pollux, arrivant à toute bride à leur secours. La France & son Roi durent bien davantages à ces deux génies tutélaires, à ces deux Guerriers célèbres dans nos fastes, la Hire & Xaintrailles, qui avec plus de réalité rétablirent l'espérance du François & la confiance du Soldat, éveillèrent le Monarque dans les bras de la mollesse, & lui rendirent son activité, sa valeur & sa gloire, qui se perdoient au sein des plaisirs.

Victime de la haine, d'un orgueil humilié, de l'hypocrisie & du fanatisme, l'Héroïne d'Orléans avoit expié sur un bûcher le bonheur inespéré de sa Patrie ; mais que cette vengeance, dont l'Anglois aura éternellement à rougir, devint pour lui une malheureuse époque !

La France, qui s'étoit perdue par les fureurs d'une femme, sembla vouloir s'en venger dans le présent funeste qu'elle fit à l'Angleterre, de Marguerite d'Anjou, fille de l'oncle du Roi de France. La plus belle Princesse, la mieux faite de son siècle, plus spirituelle que belle, plus fière encore, plus hardie, plus courageuse que spirituelle, Marguerite changea toute la face de l'Angleterre, & s'y montra l'ame des grandes révolutions. Le Duc de Bedford n'avoit pu survivre à la décadence des affaires de l'Angleterre en France ; le Duc de Glocester, oncle du Roi, régnoit véritablement sous le nom de son pupille, quand Marguerite sentit qu'un caractère aussi altier, aussi fait à voir tout plier à ses volontés, ne pouvoit s'allier avec le projet qu'elle avoit conçu, en montant sur le trône, de n'y souffrir aucun rival de son pouvoir & de sa gloire. Elle suspecta, ou elle feignit de suspecter, son ambition ; on revint sur son despotisme envers le Monarque & la Nation ; tout fut crime en lui, sitôt qu'on le vit malheureux ; & chassé de la Cour, arrêté ensuite, un cordon Asiatique délivra la Reine de ce trop puissant rival.

Nous avons observé que Henri V avoit manqué à sa politique, en laissant subsister dans Richard un rejetton de la *Rose-Blanche*. Ce Richard est le Duc d'Yorck, qui va jouer le plus grand rôle, jusqu'à ce qu'il ait préparé & affermi les degrés qui ramenèrent sa maison sur le trône. Cet Adversaire étoit bien le plus redoutable pour la Reine ; mais longtems une dissimulation réciproque les tint sur leurs gardes. Richard retarda par des exploits glorieux la prospérité des





HENRI VI RECONNU
dans sa retraite pendant qu'il est à table.

en 1463.

Dessiné par le Jeune Tom. II. *Gravé par David*

François, & ne parut servir le Roi & l'État, que pour contre-balancer par ses succès le crédit de la Reine. Plus d'une fois il crut le moment favorable pour éclater; des conspirations, tantôt sourdes, tantôt ouvertes, laissèrent entrevoir ou découvrir ses desseins. La Reine lui opposa le Duc de Sommerset; Prince de la maison de Lancaster. Sommerset, honnête homme, clairvoyant & sincère, vit tout le danger de l'ascendant que prenoit le Duc d'Yorck, il le dénonça au Roi & à la Nation; mais aussi peu écouté que Calchas, il ne put déchirer le bandeau fatal qui aveugloit le Monarque sur ses prochaines destinées.

Richard absous, ne pensa plus qu'à consommer & sa vengeance & les projets de son ambition. Sommerset en fut la première victime dans une bataille; Richard ne connut plus alors de rival pour le trône. La Reine avoit abâtardi l'esprit de son époux, soulevé le peuple contre elle & contre le Gouvernement. Richard échoue dans ses deux premières batailles; mais une troisième lui livre le Roi, tandis que la Reine & son fils se réfugient en Northumbre. La *Rose-Blanche* reprend donc un instant ses droits, que le Parlement lui confirme; mais la Reine, dont nous avons annoncé la bravoure, reparoît bientôt avec avantage; elle se montre digne de la Couronne, en la reprenant à main armée, dans la bataille de Vakefield, où Richard trouva une mort glorieuse à travers des piquets des Écossois. Avec la Couronne, Marguerite ramène son mari dans Londres.

Mais le repos, que la mort de Richard rendit à ce Monarque, ne fut que momentané. Le rival heureux, qui devoit le lui ravir pour toujours, étoit ce Prince que nous allons voir sur le trône, sous le nom d'Édouard, & que la Nation y porta avec enthousiasme, parce qu'elle ne connut d'abord en lui que la moitié de l'homme, qui, jusqu'à la mort de Richard, son père, ne s'étoit montré aux peuples que par les graces de l'esprit, de

l'éloquence & de la figure; que par cette libéralité, cette bonté populaire, magie efficace ſur un peuple dégoûté de ſon maître, & avide de révolutions. Les révolutions furent promptes. La bataille de Toulon décide du trône. Édouard vainqueur eſt couronné; Henri, rejetté du trône, croit n'avoir d'aſyle qu'en Écoſſe; mais la frayeur l'y ſaiſit, au ſeul bruit des traités de l'Angleterre avec l'Écoſſe & la France; il penſe que les montagnes de Galles le déroberont à Édouard, & que les Gallois, ſenſibles à ſes malheurs, lui accorderont au moins de la pitié.

« Édouard le veilloit de trop près, pour qu'il lui échappât. » Des gens gagnés lui indiquent la retraite de Henri. Ce Prince » étoit à table; &, à la faveur d'un déguiſement qui le rendoit » méconnoiſſable, il eſpéroit au moins quelque repos, loin » d'un Ciel orageux. Mais, ſous prétexte d'une révolte en » Mercie, dont il peut tirer quelque avantage, on l'arrache » de cet aſyle. Des Soldats apoſtés l'arrêtent; & lui ayant lié » les jambes ſous un mauvais cheval, il le conduiſent à » Londres, au milieu des huées de la populace, & le renferment » dans la tour. Henri nous ſemble-t-il avoir aſſez expié » l'uſurpation d'une Couronne? »

ÉDOUARD IV & ÉDOUARD V.

RICHARD III MONTRE AU PARLEMENT ſon bras deſſéché (en 1483).

DONNONS au moins un coup-d'œil aux malheurs & à l'héroïſme de l'épouſe de Henri, de cette femme, qui par ſon intrépidité ſe montra ſupérieure au trône dont on l'exiloit, & à la célébrité que lui avoit donné dans les révolutions l'eſſor de ſon génie. Sept batailles perdues n'avoient fait qu'exalter ſon ame au lieu de la flétrir. A la veille de perdre ſon mari, toute l'énergie de ſon caractère la porte à ſauver

XX.



Dessiné par le Jeune Tom. II. *Gravé par David*

XX.



RICHARD III.

montre au Parlement son bras desseché.

en 1483.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

sauver son fils, le Prince de Galles, & à le remettre entre les mains des Gallois, dont elle se fait suivre. La frayeur qui saisit ces Soldats, lui ôte bientôt cette ressource; forcée de fuir avec son fils dans ses bras, elle n'a d'asyle qu'une épaisse forêt. Des brigands l'y surprennent & la dépouillent, elle ne les vit que pour se voir bientôt la proie d'un autre voleur qu'elle rencontre; mais, au moment où tout lui échappe, il lui reste la majesté de son rang & celle d'un grand caractère. *Vois*, dit-elle à cet homme qu'un instant alloit rendre parricide, *vois le fils de ton Roi, c'est à toi que je confie ses jours !* A ces mots le cœur du barbare est changé; ému de respect & de zèle, il se déclare le Défenseur de la mère & du fils, & les dérobe à l'armée d'Édouard.

Nous avons vu que ce Prince s'étoit affranchi des inquiétudes que Henri pouvoit lui donner, en le confinant dans la tour de Londres. Peu inquiet des démarches de la Reine, qui, dans toutes les Cours de l'Europe, alloit crier vengeance & solliciter des secours contre l'Usurpateur, Édouard laissoit à Warwich le soin de sa gloire, tandis qu'il alloit s'oublier dans les fêtes & aux pieds des plus belles femmes de la Cour, qui se disputoient la conquête du Prince le plus beau, le plus spirituel & le plus aimable de son siècle, jalouses d'ailleurs d'enchaîner un grand Roi, le plus brave des Princes. L'amour égara sa politique, en lui fermant les yeux sur une fausse démarche, qui faillit à le précipiter du trône.

Édouard devoit tout à Warwich; & de pareilles dettes sont un terrible prognostic contre la stabilité d'un favori. Tôt ou tard l'orgueil du Monarque cherche à s'affranchir de sa dette. Édouard veut épouser la belle-sœur de Louis XI, Warwich est chargé de négocier ce mariage, & il y réussit; mais dans les bras de la belle Comtesse de Grey, cette négociation est oubliée; & cette jeune veuve est déja sur le trône, quand le

contre-ordre arrive à Warwich. Édouard commettoit une grande imprudence, en irritant un allié aussi puissant que le Roi de France; mais le favori, qui dans ce manque de parole ne vît qu'un affront personnel, ne put jamais en perdre l'amertume. Ne trouvant dans son maître qu'un ingrat, il ne connut plus que la maxime de Médée, pour arracher au Prince ce qu'il avoit sçu lui donner.

Warwich dans sa vengeance recueille les restes de la *Rose rouge*, corrompt le frère d'Édouard; & bientôt, se montrant à la tête d'une armée formidable, il ose se mesurer avec son maître, que cette vive secousse avoit éveillé au sein des plaisirs. Le père de la Reine est tué dans le combat; Édouard négocie, & se laisse tromper par Warwich, qui marche à sa tente & le fait prisonnier. Maître absolu de l'Angleterre, cet heureux Capitaine lui rend son ancien maître. Cependant, au plus haut période de son crédit, Warwich délibère, s'attendrit sur Édouard, & incline vers le retour à la fidélité. Édouard, qui s'apperçoit qu'il est moins surveillé, lui en ôte le mérite, en corrompant ses Gardes & se sauvant à Yorck. Henri VI est déja déchu deux fois du trône; & nous allons voir que jamais la roue de la fortune ne fit plus rapidement ses révolutions. Une bataille a changé à Stafford le destin d'Édouard; Warwich fugitif & proscrit n'attend plus rien que de la France. La politique de Louis XI vient à son secours, & les circonstances devenues très-impérieuses pour la Reine & Warwich, rapprochent deux ennemis qui sembloient irréconciliables: Marguerite, qui avoit fait décapiter le père de Warwich, & ce Général qui avoit détrôné l'époux de la Reine. Ainsi les droits les plus sacrés se turent devant l'intérêt personnel.

Cette réunion fortifiée des Troupes & de l'argent du Roi de France, alloit changer encore la face des affaires. La nouvelle

en retentit au ſein de la Cour voluptueuſe d'Édouard, où l'honneur & la bravoure ſembloient enchaînés par les femmes. L'approche du péril put ſeule tirer ces Guerriers de leur honteux aſſoupiſſement. Fort des reſſources de la Reine, des ſecours de Louis XI & de tous les partiſans de la *Roſe rouge*, qui ne demandoient qu'à combattre Édouard, Warwich avoit triomphé devant Dieppe, à la faveur d'une tempête, d'une flotte redoutable du Duc de Bourgogne; l'imprudence d'Édouard acheva ſur terre ſon triomphe. Édouard, plus réfléchi dans ſa conduite, eut dû ſentir tout le riſque de confier à Montagu, frère de Warwich, le corps le plus conſidérable de ſes Troupes. Il ne tarda pas à s'en repentir. Séparé du reſte de l'armée par un pont, Montagu s'avançant vers ſon frère, cria *vive le Roi Henri !* Ce fut pour Warwich le cri de la victoire & pour Édouard le ſignal d'une déroute complete. Le Monarque, l'Officier, le Soldat, tous tremblans d'effroi, ſont trop heureux de trouver des vaiſſeaux qui les dérobent à Warwich. Celui-ci ſe rend à Londres, & Henri, après dix années de priſon, ſe retrouve ſur ſon trône; la valeur de Warwich lui a ſoumis en onze jours toute l'Angleterre.

Six mois ſeront le terme de la nouvelle fortune de Henri, & Warwich y trouvera celui de ſon bonheur & de ſa vie. Il avoit dû en partie ſes ſuccès à une trahiſon, une trahiſon cauſa également ſa défaite. Édouard, qui de la Flandre où il s'étoit formé une puiſſante armée, étoit rentré dans Londres, avoit déja reconduit dans la Tour Henri VI, ce pitoyable jouet des haſards, & de-là étoit deſcendu dans la plaine de Barnet. Warwich voit ſon gendre, le Duc de Clarence, paſſer tout-à-coup dans le camp d'Édouard. A ce moment tout ſe rallie à la *Roſe blanche*. Le deſtin de la maiſon d'Yorck n'eſt plus que dans le combat ſingulier d'Édouard & de Warwich, qui ſe rencontrent dans la mêlée & ſe battent en Soldats déſeſpérés.

jusqu'à ce que Warwich ne voyant plus qu'une ressource pour l'honneur, la saisit en se jettant impétueusement au milieu des bataillons Anglois, & met en mourant le dernier sceau à la gloire du plus vaillant Capitaine de l'Angleterre.

Fier d'avoir vu couler le sang du brave Warwich, Édouard sentit que son repos lui demandoit d'autres victimes. La première fut le Prince de Galles & la seconde fut Henri lui-même, qu'il alla égorger dans la Tour de Londres. Richemond, seul reste de la maison de Lancaster, eut subi le même sort, si la politique de la Bretagne n'eut servi ses intérêts & les destins qui l'appelloient au trône.

Tant d'ombres royales gémissantes autour d'Édouard furent en quelque sorte vengées par les serpens de la jalousie, qui déchirèrent le cœur de ce Prince, & par l'arrêt de mort que lui dicta cette passion contre le Duc de Clarence, son frère, qui, ayant le choix de son supplice, voulut finir dans un tonneau de Malvoisie. Triste désormais, languissant, en horreur à lui-même, Édouard mourut plus paisiblement que ne pouvoit l'espérer un rebelle, un tyran, un parricide.

Édouard V, âgé de douze ans, n'essaya que deux mois de ce trône mouvant, souillé du plus beau sang de la Nation. Son aurore n'eut pas même un midi. L'orage qu'il entendit gronder autour de lui, ne lança que des clartés funestes. Richard, Duc de Glocester, l'environna de tempêtes, qui ne durent lui donner que d'affreux prognostics ; & l'image de la mort, qui par-tout s'offrit à ses yeux, lui annonça qu'il n'avoit d'autre terme à sa carrière, que celui qu'il plairoit à son oncle de lui prescrire. Il fut court. Un enchaînement de crimes avoit fait taire les principes, mille traces de sang avoient effacé les Loix. Ces traces marquoient la route ordinaire de ce trône, Richard n'en choisit point d'autre.

Fidélité hypocrite, barbarie artificieusement combinée,

rapidité d'opérations, tout réussit à Glocester. Pontfract, lieu déja si célèbre par tant d'exécutions, le délivre des créatures de la Reine & des amis du feu Roi. La Tour de Londres resserre le jeune Édouard & son frère, désormais à la discrétion de l'Usurpateur; le fidèle Hastings, trompé jusqu'alors, paie de sa tête son dévouement à ces deux Princes. Richard voit donc s'abaisser toutes les barrières qu'il avoit trouvées entre le trône & lui : il lui reste à maîtriser l'opinion; mais que ne persuadera-t-il pas à un peuple avili, comme l'Anglois l'étoit alors, par tant de parjures, & abruti par tant de scènes d'horreurs ? Déja les deux Princes prisonniers ne sont plus que des bâtards que doit repousser le trône, Élisabeth n'est pas seulement adultère; elle est magicienne.

« Pour le prouver, Richard s'avance au milieu de son « Conseil, d'un air morne; mais qui, dans son agitation, « laissoit voir toute la fureur de son ame. *Connoissez*, leur « dit-il, *braves Seigneurs, l'horrible danger, dont m'a sauvé la* « *Providence. Élisabeth, cette femme déja si coupable envers son* « *époux, a voulu par ses sortilèges assouvir sur moi sa vengeance.* « *Voyez*, leur ajouta-t-il, en montrant son bras gauche desséché, *à quels forfaits se seroit porté cette femme!* La lâcheté « de ses Auditeurs suppléa à cette illusion, qui cependant ne « fut pas complète : l'impudence de Richard acheva de les « terrasser. Il voulut être Roi, il le fut. » Le trône changea de maître; le crime ne fit que changer de scène.



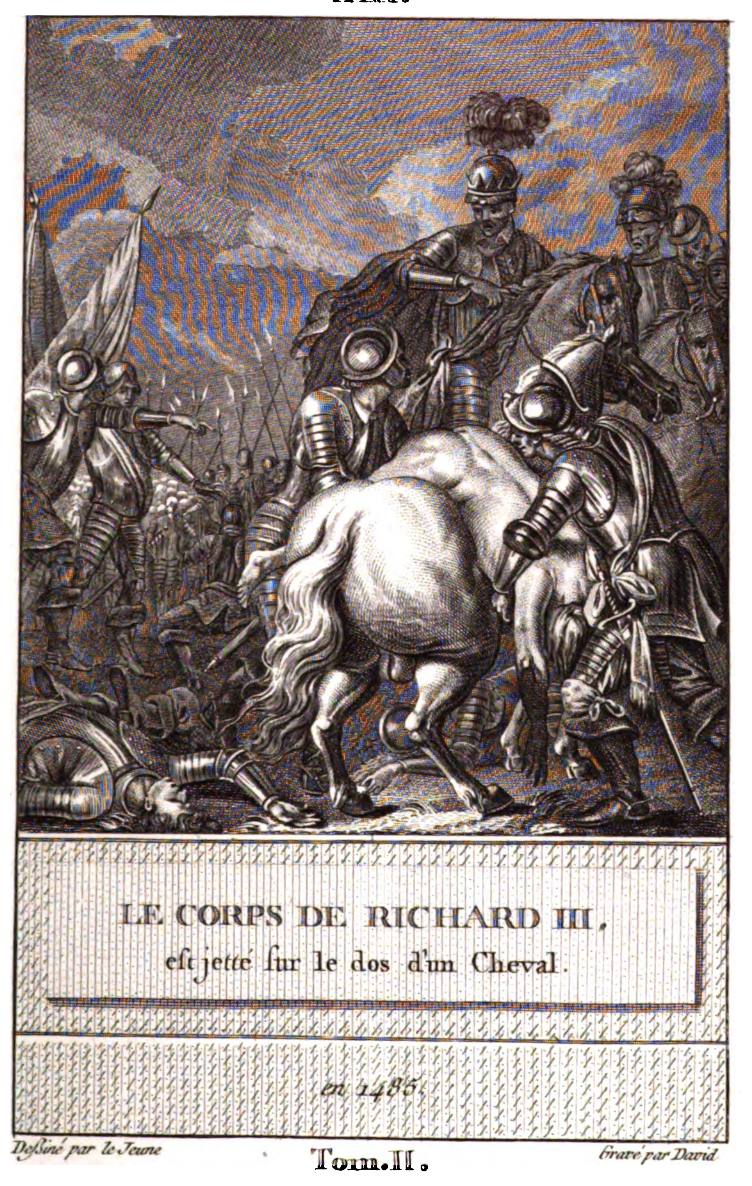
RICHARD III. **LE CORPS DE RICHARD III, *après la bataille de Bosworth, est jetté sur le dos d'un cheval* (en 1485)**

L'ANGLETERRE voit dans Richard son dix-huitième Roi depuis la conquête. Déja deux de ces Princes ont péri d'une mort violente. Deux, à qui l'on semble avoir fait grace, ont perdu leur Couronne, en conservant la vie. Richard ajoutera sa catastrophe à cet affreux tableau; & cette catastrophe, qui ne se fera point attendre, paroîtra toujours trop tardive. Après tant de scènes sanglantes, le cri de l'humanité & de la religion sollicitent le châtiment de ce Prince. *Le bonheur de Sylla*, fut aux yeux des Romains *le crime des Dieux;* certainement ils eussent pensé qu'un monstre tel que Richard ne pouvoit périr trop tôt pour absoudre le Ciel.

Il est heureux, pour la société, que les méchans ne soient point à l'abri des grandes imprudences, & que la présomption qui les aveugle, prépare le dernier écueil de leur tyrannie.

Richard avoit fait assassiner ses deux neveux, dont Charles II fit dans la suite déterrer les corps sous un escalier; & dans leur sang il s'imagina qu'il avoit éteint la dernière étincelle des factions. Mais Henri de Richemond, unique rejetton de la maison de Lancaster, vivoit à la Cour de Bretagne, & s'y fortifioit ainsi qu'auprès des autres puissances, par la haine & l'exécration attachées au nom de Richard dans toute l'Europe. Mais dans le Duc de Buchingham, Richard se donnoit un ennemi d'autant plus redoutable, que ce Seigneur qui avoit eu le crédit de lui mettre la Couronne sur la tête, ne douta point qu'il n'eut celui de l'en priver, & de détruire son ouvrage, au premier moment où Richard perdroit de vue ses importans

XXI.



LE CORPS DE RICHARD III, est jetté sur le dos d'un Cheval.

en 1485.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

services. Buchingham, aussi ambitieux que son maître, ne s'étoit point oublié dans la dernière révolution ; il s'étoit fait promettre la succession de Héréford, sur laquelle il se croyoit des droits ; ces droits disparurent aux yeux de Richard, sitôt qu'un calme apparent lui fit croire que Buchingham cessoit d'être utile. Il refusa fièrement le Duc ; & ce refus devint le signal d'une fermentation d'abord sourde ; mais dont ensuite les éclats retentirent au loin.

La Couronne fut bientôt proposé à Henri de Richemond. Le peuple avoit besoin d'être gagné, il le fut par le projet d'une alliance de Henri avec Élisabeth, fille d'Édouard IV; alliance qui réunissant les deux maisons d'Yorck & de Lancaster, annonçoit à la Nation un repos depuis long-tems desiré, après que le choc de ces deux maisons puissantes avoit si souvent & si vivement ébranlé la monarchie. Il falloit opposer à un tyran ambitieux & vindicatif les apprêts d'une vengeance formidable ; il falloit réveiller la faction de Lancaster qui sembloit assoupie, pour donner au peuple & aux Soldats une énergie nouvelle. La haine de Buchingham contre le Roi, le courage, l'ambition & l'intrépidité de Richemond, opèrent cette révolution importante, dont Buchingham ne vit point l'effet. Trahi par une de ses créatures & livré à Richard, il paya de sa tête les premiers efforts de sa faction.

Le furieux Richard ne connut plus de bornes ; plus que jamais avide de meurtres, il empoisonna sa femme, pour être en état de ravir à Henri l'alliance de la Princesse Élisabeth ; six mois s'écoulèrent dans les proscriptions & le carnage, où sa cruauté étoit secondée par la basse & lâche complaisance du Chevalier Ashton. Au milieu de ces scènes tragiques, Richard, plus troublé que jamais, eut lieu de sentir que si la vengeance est, comme on le dit, le plaisir des Dieux, elle n'est pas toujours le repos des méchans Princes.

Une bataille, celle de Bosworth, abrégea ses allarmes avec sa vie. Cinq mille hommes du côté de Henri en battirent douze à treize mille de l'armée royale. Stanley, courtisan jusques sous la cuirasse, s'étoit placé entre les deux armées; n'attendant pour se déclarer qu'à voir incliner la victoire, il vola bientôt vers le Comte de Richemond. Richard fut tué sur ce champ de bataille; & sur ce théâtre même, Richemond, sous le nom de Henri VII, reçut de Stanley la Couronne.

» Le corps d'Édouard avoit disparu. Le Soldat qui se crut » affranchi de tous égards envers un homme qui n'avoit res» pecté ni les Loix, ni son propre sang, chercha à s'emparer » de ses dépouilles. Le corps du Monarque fut trouvé nud » dans un monceau de cadavres; on se hâta de le jetter en » travers sur le dos d'un cheval; & la populace, qui le reçut » ainsi à Leycester, se vengea par des huées & des impré» cations de ce silence de la terreur que lui avoit imposé le » règne du tyran. »

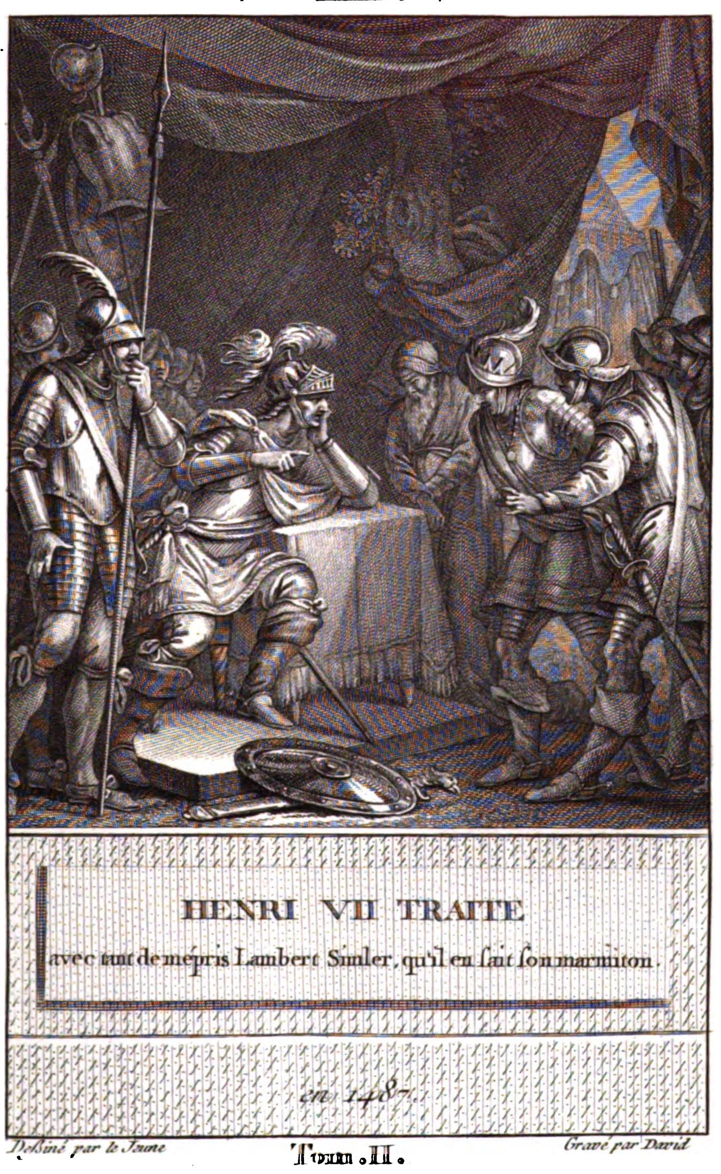
Il ne resta de ce monstre qu'un fils naturel, qui, effrayé du sort de son père, fut trop heureux d'aller ensevelir à Eastwell, dans l'humble état de briquetier, sa naissance & toute ambition.

HENRI VII.

HENRI VII TRAITE AVEC TANT DE MÉPRIS LAMBERT SIMLER, qu'il en fait son marmiton (en 1487).

L'ANGLETERRE semble enfin toucher au moment de son repos; mais que de secousses il a fallu pour le préparer, & par combien de catastrophes Henri de Richemond s'est-il vu conduire sur le trône? Soixante années qu'avoit duré la querelle des *deux Roses*, avoient vu le sang s'élever contre le sang & couler

XXII.



HENRI VII TRAITE
avec tant de mépris Lambert Simler, qu'il en fait son marmiton.

en 1487.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

couler enſuite dans les champs de bataille, ſans utilité comme ſans honneur pour la Nation. Quatre-vingt cinq mille hommes y périrent, deux Rois, un Prince, dix Ducs, trente autres Seigneurs qualifiés, cent trente-deux Chevaliers & quatre cent quarante Écuyers y perdirent la vie. Cette guerre ſanglante finit au moment où Henri s'annonça ſur le trône pour réunir tous les droits des maiſons de Lancaſter & d'Yorck. Henri VI, quand Pembrock le lui préſenta jeune encore, le jugea bien, en déclarant qu'il voyoit dans ce Prince le futur vengeur du ſang de Lancaſter. La priſon avoit mûri le germe de ſes grandes qualités ; il ſe développa avec avantage ſur le trône.

Dans ſon nouveau maître, le peuple trouva une phyſionomie heureuſe, un air grand & martial, une ame haute & bien placée, de la valeur, de l'adreſſe, de la généroſité, de la droiture, une majeſté naturelle & impoſante à la fois, ſouvent auſtère; un adminiſtrateur pénétrant & laborieux, qui, dans ſes momens de retraite, combinoit le talent & le caractère des hommes qu'il devoit employer, avec une méthode auſſi réfléchie que celle de l'aſtronome qui établit le ſyſtême du monde ſur les calculs des corps céleſtes, homme que Bacon nous peint d'un ſeul trait, en le montrant tout à ſon état & tout par lui-même (*).

Avec d'auſſi grandes qualités un homme eſt déja Roi par le génie, il eſt aſſuré de l'empire de l'opinion. Cependant Henri ſe vit deux fois au moment de le perdre, parce que ſa haine contre le ſang d'Yorck penſa égarer ſa politique. Il devoit épouſer Éliſabeth pour réunir ſes droits à ceux de la *Roſe rouge*, il fit attendre ce mariage. Il devoit la montrer au peuple la Couronne en tête ; & ce couronnement ſe fit

(*) *Totus in illis & totus ex ſe* Baco Verul.

long-tems attendre. Le peuple murmura, parce qu'il chérissoit la maison d'Yorck; & sembla dans son murmure appeller encore une révolution. Henri, qui, dans la secrette perplexité que lui laissoit la légitimité de son droit, s'étoit étayé de la faveur de son Parlement, des Bulles de Rome, & qui, dans la Tour de Londres resserroit le Comte de Warwich, dernier rejetton de la maison d'Yorck, le seul Prince qui put inquiéter sa jouissance, étoit bien éloigné de soupçonner le foyer obscur d'une conspiration, qui s'annonça tout à coup avec un grand éclat.

Sirmond, Prêtre & jadis Précepteur du Comte de Warwich, crut que Henri ne s'étoit point épargné cette victime nécessaire à son ambition, & que le jeune Warwich avoit été sacrifié aux allarmes du nouveau Roi. Il trouva dans le fils d'un Boulanger, Lambert Simler, un instrument dont il se proposa de tirer le plus grand parti. Simler étoit de l'âge de Warwich, & présentoit dans sa taille & ses traits une ressemblance frappante avec ce Prince. Son caractère simple, son esprit borné, son inexpérience devenoient utiles aux vues de Sirmond. Celui-ci s'en servit avec avantage; adroit & vain dans sa petite politique, il crut que si d'un Boulanger il pouvoit faire un Roi, il lui seroit facile ensuite de faire du Prêtre Sirmond au moins un Évêque, & peut-être un premier Ministre.

Mais ce qui semble incroyable, c'est que ce faux Warwich ait fait sur un peuple aussi las de révolutions l'impression la plus prompte. L'Irlande reçoit avec enthousiasme ce Roi de théâtre. L'illusion gagne de proche en proche, on l'aborde avec curiosité, on le reconnoît, ou l'on croit le reconnoître, on se jette avec empressement sur son passage, Dublin le proclame, le Chancelier Gérardin donne à cette approbation le sceau de son caractère public, la Noblesse est gagnée, la faction grossit & cherche à s'accroître de tous les rebelles.

qu'on peut tirer d'Angleterre. Sirmond, que déja ſa fortune enyvre, voit ſon pupille protégé & défendu par une armée puiſſante.

Henri, qui d'abord ayant cru que ce premier feu ſe conſumeroit faute d'alimens, ne l'avoit regardé qu'avec mépris, voit le péril s'accroître, propoſe une amniſtie aux rebelles; juſqu'à ce qu'enfin, pour rompre le preſtige, il tire de ſa priſon le véritable Warwich, le montre au peuple & à la Nobleſſe. Londres ſe déſabuſe; mais, ſoit amour de la nouveauté, ſoit mécontentement du nouveau règne, la faction conſerve au loin toute ſa force. Bientôt elle s'accroît du Comte de Lincoln, qui, neveu d'Édouard IV, auroit voulu travailler pour lui-même; mais qui trouva plus ſûr de venger la mort de ſon père Jean de Poll, qu'avoit fait mourir Henri à ſon avènement, en groſſiſſant le parti du faux Warwich. Par ſes ſoins, Simler eſt couronné à Dublin, ſous le nom d'Édouard VI. Vingt mille hommes ſont aux ordres de Lincoln, & s'avancent dans la plaine de Stoke, à la rencontre de Henri, qui de ſon côté menoit au combat l'élite de la Nobleſſe.

Henri ſe battoit ſans doute pour de grands intérêts; mais il étoit dûr, il étoit humiliant d'avoir à défendre ſa Couronne contre un rival auſſi ignoble. Cependant la bataille fut longue; elle fut ſanglante, Lincoln s'y ſurpaſſa en prodiges de valeur; mais enfin la fortune ſe rangea ſous les drapeaux du Roi légitime. Lincoln & les Chefs de ſon armée périrent, quatre mille rebelles furent maſſacrés, & la fuite ne put dérober Sirmond & ſon pupille à la vengeance du Roi.

« La vengeance de Henri fut celle d'un grand homme, il ne « vit dans Sirmond que l'agent obſcur d'une faction, dont il « connut les vrais Chefs; & ſe borna à le confiner dans une « priſon. Il mépriſa Simler comme un automate indigne de « ſa colère, & ne crut pouvoir mieux humilier la Ligue,

« qu'en donnant à ce phantôme de Roi un poste de marmiton « dans ses cuisines. On conviendra qu'il étoit difficile d'ima- « giner un réveil plus digne d'un pareil songe. »

Le reste du règne de Henri VII se passa dans ces oscillations qu'on doit attendre d'un État en proie depuis si longtems à tant de mouvemens convulsifs. Deux ans après la Conjuration de Simler, un homme de Tournay, Pierre Varbec, personnage qui n'étoit accrédité que par la Duchesse de Bourgogne, s'annonça pour le frère d'Édouard V. Rien ne lui manquoit pour ourdir une pareille trame : candeur apparente, esprit agréable & délié, manières insinuantes, éloquence pleine de feu, connoissances étendues des évènemens passés dont la trace pouvoit diriger sa route. La séduction, bien au-dessus de celle qu'avoit produite Simler, gagna les Cours de France, d'Espagne & d'Écosse, alla jusqu'à lui donner en mariage une Princesse Écossoise. Le génie Anglois, encore avide de nouveautés & de révolutions, ne vit point ou ne voulut point voir la grossièreté du piége ; mais la contenance & l'activité de Henri déconcertèrent le rebelle, qui fut trop heureux de racheter sa vie par sa soumission, & qui bientôt rentré dans une faction nouvelle, termina par le gibet toutes ses aventures. La proscription & la mort du vrai Warwich parurent alors nécessaires à Henri, & la raison d'État, qui décida du sort de cet infortuné Prince, éteignit, après une querelle de cent ans, la dernière étincelle du sang de Lancaster. La *Rose rouge* n'eut plus de rivaux de la Couronne.

Il étoit dans les destinées de Henri de ne sortir d'une crise que pour rentrer dans une autre. Délivré de Warwich & de Varbec, il se vit aux prises avec Suffolck, dont le titre le plus réel étoit dans ses richesses & dans le génie inquiet de la Nation ; mais l'Archiduc Philippe lui livra ce rebelle. Privé d'Arthur, son fils aîné, qu'il venoit de perdre, après l'avoir

marié à Catherine d'Arragon, le Roi donna cette Princeſſe à ſon ſecond fils, Henri. Cet acte, dont nous verrons les ſuites les plus étranges, fut le dernier d'un règne de près de vingt-quatre ans.

Ami de la paix par caractère, Henri VII vécut ſans ceſſe au milieu des troubles & des orages; mais il ne négligea ni la politique des alliances, ni la balance des prérogatives du trône & des droits de la Nation, qu'il fit pancher quelquefois vers le deſpotiſme. Il fut religieux, il aima les lettres. Une lézine honteuſe & des rapines fiſcales furent les ſeules taches qui ternirent le règne de ce *Salomon de l'Angleterre.*

HENRI VIII FAIT COMPAROITRE LA REINE CATHERINE devant ſon Conſeil & le Légat, pour rompre ſon mariage (en 1529).

HENRI VIII.

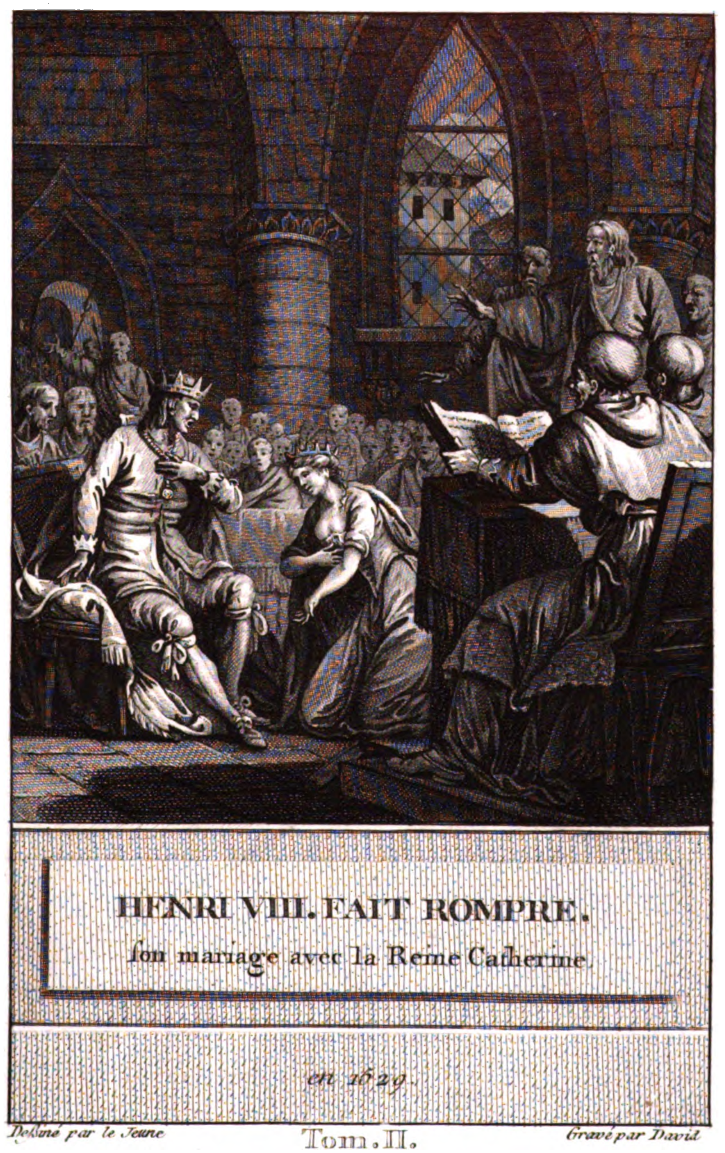
LAISSONS Henri ſe peindre lui-même d'un ſeul trait, lorſqu'il avoua hautement, à ſa mort, qu'*il n'avoit jamais refuſé la vie d'un homme à ſa haine, ni l'honneur d'une femme à ſes deſirs.* Sous un Prince de cette trempe, que deviendront l'honneur, la Religion & les Loix? Une foule d'horribles cataſtrophes va nous l'apprendre. La férocité qui naîtra de l'emportement des paſſions & des obſtacles qu'elles auront à vaincre, dégradera la candeur & tous les traits aimables de la jeuneſſe; un mélange de foibleſſe & de dureté aſſociera au pouvoir du tyran des Miniſtres ſans foi, qui ne feront que des fléaux de plus pour le peuple; la *majeſté* royale, devenue pour la première fois le titre de cette Couronne, va s'avilir par la lubricité, le deſpotiſme & la barbarie; le lit nuptial va frémir ſous l'adultère & l'inceſte, l'yvreſſe de l'amour & celle de la colère ſe diſputeront l'ame farouche

de ce monſtre. La Religion, en le rejettant de ſon ſein, ne pourra pleurer ſa perte; mais regrettera éternellement celle d'une belle contrée, celle d'un peuple ſçavant, que lui enlèvera ce Prince, d'un peuple long-tems illuſtré par ſes martyrs, par la régularité de ſa diſcipline, & par ſes lumières; toujours précieux par cette énergie de caractère que cette Religion ſublime auroit élevé à la hauteur de ſes principes. Un ſeul homme va produire la plus étrange métamorphoſe dans la morale & la croyance de tout un peuple; & ce peuple, ſi peu ſouple par lui-même dans la main de ſes Rois, ce peuple, qui de la *franchiſe de ſon corps* a ſçu former une barrière à l'autorité royale, ſe laiſſera, par une ſorte de fatalité, maîtriſer comme un enfant dans ſon eſprit & dans les intérêts les plus ſacrés pour ſon ame.

Hâtons-nous d'eſquiſſer ces différentes ſcènes d'horreur, faiſons connoître ce règne, époque d'un ſchiſme qui perſévère encore & celle de la violation de tous les principes. Néron avoit trompé les Romains dans le premier eſſor de ſon caractère. Un Prince qui pâliſſoit & trembloit en ſignant un arrêt de mort, n'annonçoit point au peuple le meurtrier de Senèque & d'Agrippine. L'Anglois, qui, dans la jeuneſſe de Henri, ne voyoit qu'une bravoure ſans oſtentation, un caractère de franchiſe, une libéralité noble, qui contraſtoit avec l'avarice de ſon père, un grand amour du peuple, dont il châtia deux oppreſſeurs dans le ſupplice d'Empton & de Dudley, méchans Miniſtres de ſon père, un eſprit cultivé & adouci par le commerce des lettres, étoit bien loin de preſſentir tout ce que la contagion du pouvoir ſuprême corromproit dans un caractère de cette trempe.

Une des plus belles perſonnes de ſon ſiècle, élevée à la Cour de France dans le manège de la coquetterie, tempérant cette liberté par un reſte de pudeur Angloiſe, enflamma le

XXIII.



HENRI VIII. FAIT ROMPRE.
son mariage avec la Reine Catherine.

en 1529.

Dessiné par le Jeune — Tom. II. — *Gravé par David*

jeune Prince, & porta plus de désordre encore dans son esprit que dans ses sens. Anne de Boulen, cet objet dont la séduction devoit causer de si grands ravages, vît après ses premières entrevues avec le Roi, s'accumuler sur elle & sur les siens toutes les faveurs qui pouvoient la rapprocher du rang suprême. La Reine Catherine ne tarda pas à devenir odieuse; &, pour la précipiter du trône, le masque de la Religion prêta à la passion forcenée du Monarque, tout ce que la sévérité de la morale a de plus imposant.

Ce fut après avoir eu trois enfans de Catherine, que ce Prince osa déclarer sa couche incestueuse & demander à Rome son divorce. Le Cardinal de Volsey l'y portoit, pour le marier avec la sœur de François I. Henri à l'inçu de Volsey étoit animé dans ses poursuites par l'ambition active mais adroite de sa maitresse, qui eut l'art incroyable d'irriter pendant douze années les desirs du Roi le plus impétueux, sans les satisfaire; & voulut une Couronne pour prix de ses faveurs.

Rome, allarmée par divers intérêts politiques autant que révoltée de la nouveauté de la demande, temporisa sans fruit. L'impatient Monarque trouva dans Thomas Cranmer, Théologien sans mœurs, & que l'Angleterre verra sur le premier siége du Royaume, l'Agent le plus expéditif & le plus intrépide de cette grande affaire. Les Universités de l'Europe furent consultées; & huit d'entre elles opinèrent pour le divorce. Un Conseil extraordinaire assemblé par Henri & manégé par l'intriguant Cranmer, trancha la difficulté.

« Cette assemblée se tint dans le Réfectoire des FF. Prê-
« cheurs, à Londres. La Reine y vint en personne; mais le
« Roi n'y comparut d'abord que par Procureur. La résistance
« de Catherine, qui ne cessa de récuser ses Juges, força le
« Roi de paroître à la troisième séance. L'infortunée Cathe-
« rine se jetta aussi-tôt à ses pieds, consentant à tout perdre

« pour conserver la qualité d'épouse, dont sa conscience lui « faisoit un devoir. Henri fut inflexible, & l'assemblée trop « docile au vœu du Monarque, prononça le divorce. » Anne de Boulen, n'ayant plus de rivale, monta sur le trône. La rumeur publique, qui la donnoit à Henri pour fille naturelle, portoit cette horreur à son comble.

A ce flambeau d'un Hymen incestueux s'alluma bientôt celui d'un schisme déplorable. Rome lança ses foudres sur les deux époux. François I en avoit rallenti l'activité dans les mains de Clément VII. Elles se ranimèrent par le zèle de Charles-Quint, qui vouloit venger l'honneur de Catherine, sa tante, & l'année suivante 1534, en vît la terrible explosion, qui déchira l'Église, pour en arracher Henri & ses peuples. Ce *Défenseur de la Foi*, qui, peu d'années auparavant, s'étoit glorifié de ce nouveau titre, qui lui-même dans un Livre intitulé, *des sept Sacremens*, avoit dénoncé Luther & ses erreurs au Saint-Siége, ne voulut plus être connu que comme le *Chef suprême de l'Église Anglicane*, après s'être séparé, ainsi que son Royaume, de la Communion Romaine.

Sans doute, la Religion & les bonnes mœurs durent souscrire à l'anathême lancé par le Pontife; mais si le zèle trop humain de l'Empereur n'en eut point précipité l'effet, la violence de la passion de Henri en eut fait prévoir l'instabilité, & d'heureux délais eussent peut-être épargné à l'Église une plaie funeste & profonde.

En effet, tel qu'un vaisseau qui n'a plus ni pilote ni boussole, Henri n'eut plus de mesure ni de direction. La nouvelle Reine qu'avoit couronnée sa passion, victime de la fureur de la jalousie du Monarque, porta sa tête sur un échafaud. Quatre épouse se succédèrent, une d'entre elles eut le sort d'Anne de Boulen, deux furent répudiées. Toute

contradiction

contradiction devint un crime d'État, qui ne put être expié que par le sang, tant la soif de le répandre étoit devenue comme un besoin pour cette ame féroce.

Volsey n'échappa au glaive du bourreau que par la mort qui le surprit en revenant à Londres pour y être jugé; Prélat que son orgueil & son faste avoient rendu odieux à l'Angleterre; mais qui sut intéresser dans sa retraite par ses malheurs & ses vertus. L'Évêque de Rochester, Jean Fischer, paya de sa tête son opposition à la suprématie du Roi. Le Chancelier Morus, ce Platon de l'Angleterre, aussi célèbre par sa science que par sa sagesse, finit en Héros de la Religion, en Philosophe supérieur à la fortune, à la vie même, après avoir rejetté le serment impie. Il sembla que le tombeau de la Religion Catholique en Angleterre devoit être arrosé du sang d'autant de victimes que l'avoit été sous les Empereurs Payens le berceau de l'Évangile. Les Loix de Henri les plus sages, celles même qui, après son schisme consommé, maintenoient le respect pour la discipline de d'Église, n'eurent d'autre nom que celui de *statuts de sang*.

Henri meurt après un règne de trente-huit années. Nous laisserons à l'Anglois & au Parlement de cette Nation à juger d'un Prince le plus arbitraire dans son Gouvernement, le plus dangereux dans ses inconséquences, le plus bizarre dans ses passions, & à décider par quel prestige ou plutôt par quelle dégradation ce Sénat & ce peuple, qu'un siècle après l'on verra plus que rival de son maître, ne parut sous la verge de Henri, qu'un esclave sans résistance.

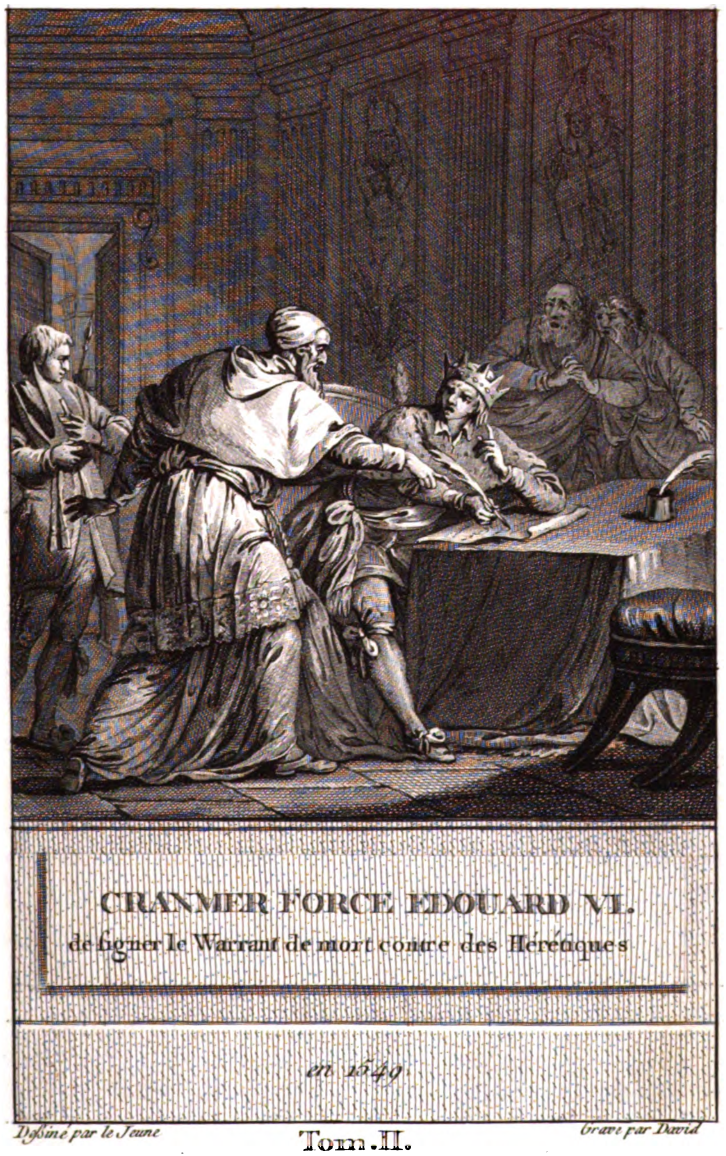


ÉDOUARD VI. **CRANMER, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY,** *force Édouard VI de ſigner le Warrant de mort contre des Hérétiques* (en 1549).

LE règne d'Édouard, qui monta ſur le trône à l'âge de dix ans, & dont la carrière ne s'étendit point au-delà de ſept années, fut bien moins l'ouvrage de ſon adminiſtration que de celle des ſeize Régens que lui avoit déſigné le teſtament de ſon père. Cependant un Miniſtre principal, Sommerſet en tenoit les rênes; & ſous le nom impoſant de *protecteur*, gouvernoit ſon pupille & la Nation. Une ſi haute faveur, qui rangeoit l'Amiral Seymour, ſon frère, à une trop grande diſtance, enflamma la jalouſie de ce Prince; & cette paſſion forcenée, qui ſouilla le monde à ſon berceau, du premier fratricide, provoqua l'arrêt de mort contre Seymour, que le Protecteur fit décapiter ſur la place de la Tour, après l'avoir fait condamner ſur trente-trois chefs d'accuſation, ſans qu'il lui fut permit de connoître ſes accuſateurs.

Tandis que le Duc de Sommerſet environnoit ainſi le trône de la terreur & de l'effroi, pour en écarter tout ce qui pouvoit balancer le pouvoir ſuprême, dont il ne laiſſoit que l'ombre à ſon pupille, un Archevêque, l'homme le plus factieux & le plus corrompu, ſembloit s'être réſervé l'horrible tâche de dénaturer la douceur & l'amabilité du jeune Édouard, en formant ſes foibles mains au carnage. Par une de ces contradictions, que la réforme a eu ſouvent à ſe reprocher, lorſqu'au mépris de la foi de ſes pères, l'Anglois conſommoit le ſchiſme de Henri VIII, en aboliſſant la Meſſe, en réformant le culte des images & la Liturgie de l'Égliſe Catholique, en violant, en détruiſant les aſyles ſacrés de la vertu, on s'effraya

XXIV.



CRANMER FORCE EDOUARD VI.
de signer le Warrant de mort contre des Hérétiques

en 1549.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

dans Londres de quelques Anabaptiſtes, réfugiés d'Allemagne. On craignit la contagion de leurs erreurs ; &, comme dans cette contrée, qui ſi ſouvent a crié à l'intolérance contre l'Égliſe Romaine, on ne connoiſſoit alors que le miniſtère du bourreau pour maintenir toute eſpèce d'autorité, le Primat Cranmer crut devoir contenir les peuples par un *Autodafé*, qui leur fit ſentir la néceſſité de reſpecter ſes projets & ſon plan de réforme, dans lequel il n'avoit pas jugé à propos d'admettre l'Anabaptiſte.

« Un bûcher fut donc élevé au milieu de Londres. Une inquiſition ſévère découvrit quelques négocians accuſés d'opinions erronnées, qu'ils furent contrains de déſavouer à la vue des flâmmes. Une femme qui oſa perſévérer dans ſa ſecte, fut la première victime de Cranmer. Jeanne Bochet, ou Jeanne de Kent, ne voulut écouter ni les Commiſſaires ni l'Archevêque, & profeſſa l'anabaptiſme au pied du bûcher. Préſent à cette ſcène, Édouard plus humain & plus compatiſſant que les Juges, voulut l'abſoudre. Cranmer en fureur l'allarma ſur l'impunité d'une pareille héreſie. Le jeune Prince ne put retenir ſes larmes ; mais il fallut ſigner. *Primat*, dit-il au barbare Cranmer, *je ſigne ſous votre dictée ; mais votre conſcience repondra à l'Être-Suprême du ſupplice de cette malheureuſe.* Jeanne fut jettée au feu. Un Hollandois, accuſé d'arianiſme, ſubit le même ſort. »

Édouard fut bientôt agguéri à ces ſcènes de ſang. Il avoit vu périr un de ſes oncles. Une nouvelle faction lui demanda le ſupplice du Protecteur, ce fut celle de Warwich, fils de Dudley. Le Roi négocia pour le Protecteur ſon oncle ; mais effrayé des projets ambitieux qu'on prêtoit à Sommerſet, il ſigna ſon arrêt de mort : juſte repréſaille du ſupplice de ſon frère Seymour.

On croit bien que la France ne s'oublia pas au milieu

des troubles de l'Angleterre. Le génie de Coligny donna des allarmes aux Anglois ; leurs divisions inteſtines les rendirent traitables, & Henri II vint à bout de s'affranchir du tribut de deux millions d'écus & de ſe faire reſtituer Boulogne.

Édouard ſe mouroit à l'âge de dix-ſept ans, & après qu'on eut dégradé ſon caractère par plus d'un attentat contre la Religion & les Loix, il n'en coûta pas beaucoup pour lui faire conſommer ſa carrière par une injuſtice : Édouard avoit deux ſœurs, Ma rie& Éliſabeth ; Warwich, devenu Duc de Suffolek, les fit exclurre du trône, pour y placer Jeanne Gray, ſa fille ; & l'yvreſſe du crédit que ſe préparoient les Dudley, les aveugla ſur l'horreur que ce nom, qui ſembloit voué à la tyrannie, avoit inſpiré pour toujours à la Nation, ſous Henri VII.

JEANNE GRAY. MARIE.

UNE MÈRE, SES DEUX FILLES & leur enfant nouveau-né jettés au feu par ordre du Magiſtrat (en 1556).

C'EST ſur un lac de ſang que la malheureuſe Jeanne Gray, victime de l'ambition & de l'injuſtice de ſon beau-père, eſt portée pour arriver à un trône dégoûtant de carnage. Hélas ! il ne lui eſt permis de s'y aſſeoir que huit jours : & ce funeſte eſſai d'une couronne qu'avoient repouſſée ſes larmes & ſes ſanglots, lui coûta la vie dans la Tour de Londres, où Marie la fit décapiter. La politique put faire croire à Marie que la royauté momentanée de Jeanne étoit un attentat puniſſable contre ſa ſouveraine légitime ; mais ce premier trait du caractère ſombre & cruel de cette Reine, ne fut que le prélude des ſcènes ſanglantes, qui marquèrent toutes les époques de ſon règne.

En vain un des plus célèbres Hiſtoriens de l'An gleterre (*)

(*) Smollet.

XXV.



UNE MERE SES DEUX FILLES
et leur enfant nouveau né jetté au feu.

en 1556

Dessiné par le Jeune — Gravé par David

Tom. II.

nous assure que Marie rentra dans tous ses droits sans effusion de sang, des annales trop véridiques laissent encore subsister la trace des autels de sa vengeance, où tant d'illustres victimes expièrent leur complaisance pour l'ambition du beau-père de Jeanne, où les Northumberland, les Wawich, les Guilfort, les Wiat & deux cens autres complices furent immolés au repos de la nouvelle Reine. On verra, dans le reste de son règne, que chez elle tous les sentimens, même celui de la Religion, prirent la teinte de son caractère mélancolique, violent & sanguinaire.

Elle aima le Comte de Dévonshire, & cet amour ulceré par la jalousie, sitôt qu'il trouva de la résistance dans l'amant d'Élisabeth, devint fureur & cruauté, à laquelle sa sœur ne se déroba que par le pouvoir de ses charmes sur trois assassins envoyés par la Reine. Marie prend un époux, & décèle encore son ame dans le choix qu'elle fait de Philippe II, de ce Prince, que l'Histoire de son tems a dénoncé au tribunal incorruptible de la postérité, comme le *démon du midi*, par sa cruauté & ses artifices. Mais nous allons voir que c'étoit assez de Marie pour le malheur de l'Angleterre, pour celui même de la Religion Catholique, qu'elle rendit odieuse, en voulant l'établir par les moyens les plus opposés à la douceur & à la sagesse évangéliques.

Pour qui connoît le peuple & son penchant à parcourir les extrêmes, n'est-il pas sensible que les cruautés de Marie aigrirent la Nation, l'indisposèrent contre la Religion Romaine, & préparèrent la prompte & funeste révolution qui se fit sous Élisabeth.

Il eut été glorieux pour Marie de réparer les pertes de l'Église, & de lui rendre en Angleterre sa première splendeur. Ce rétablissement n'eut point été au-dessus d'une ame, dont la piété, la bonté & la prudence eussent dirigé &

temperé le zèle & les démarches. Le preſtige de la nouveauté, qui avoit ſéduit & entraîné le peuple, s'étoit évanouit & il laiſſoit approfondir les horreurs dont il avoit été l'inſtrument. L'ombre de Henri, menant à ſa ſuite des bûchers, des glaives, des bourreaux, épouvantoit encore dans le lointain. Le règne d'Édouard avoit été trop court pour affermir une révolution, dont preſque toutes les circonſtances avoient outragé les mœurs & la nature.

Dans cette poſition, où le peuple auroit tendu les mains à un maître ſage, qui l'eut éclairé ſur un ſchiſme, dont les cauſes & les premiers effets n'offroient que l'arbitraire & la corruption, ſur l'incertitude à laquelle ſe verroit livrée une Nation qui perdroit la baſe de ſa croyance, ſur ce foyer d'agitations & de troubles, qui ne ceſſeroient de menacer également le trône & la Patrie ; que devoit faire Marie Catholique dévouée au culte de ſes pères, & voulant ramener ſes peuples à l'ancienne Foi ?

Il lui convenoit de leur faire voir au flambeau d'une raiſon épurée la lâcheté d'une ſoumiſſion baſſe au deſpotiſme d'un maître aveuglé par la corruption & la vengeance, & de les faire rougir d'une complaiſance ſi oppoſée à la fierté du caractère Anglois. Elle devoit leur peindre la dernière révolution, comme dèshonorée par des monſtres farouches, les outrages faits à l'humanité comme l'apologie de l'ancienne foi ; & le plan de ſon gouvernement comme celui de leur bonheur, par le règne de la paix & de la vérité.

Marie ne trouva point dans ſon caractère ces principes de l'autorité paternelle ; ou, ſi quelquefois elle y fut ramenée par la douceur de ſon ſexe, les conſeils ſanguinaires que lui ſouffla l'Évêque de Winchester, eurent bien plus de force ſur ſon eſprit. N'affligeons pas les femmes diſgraciées de la Nature, (Marie étoit de ce nombre) ; mais, ſoit reſſentiment de ce

qu'elle leur a refufé, foit amour-propre qui fe dédommage par l'afcendant de la crainte de celui qu'elles ne peuvent efpérer de leurs charmes, il eft rare que les paffions & les moyens qui tiennent à la haine & à la vengeance n'ayent pas plus de prife fur leur ame.

Gardiner, cet Évêque de Winchefter, perfécuté fous le dernier règne, étoit fçavant, pur dans fes mœurs, habile dans les affaires, homme d'État, qui fe fut rendu précieux à la tête d'une adminiftration auffi critique, fi l'amertume & la férocité même de fon zèle n'euffent flétri tant de belles qualités. Bonner, autre Évêque de fa trempe, appellé au Confeil, n'étoit pas propre à tempérer les emportemens de fon confrère. Le Cardinal Polus, que la Reine avoit fait venir d'Italie, Prélat doux & d'un zèle plus digne de la Religion, ne put obtenir l'influence que lui méritoient fes vertus, Marie & fon Confeil femblèrent ne refpirer que le fang. Il coula dans toutes les parties du Royaume, fitôt qu'à l'inftigation de Marie le Parlement eut rétabli le culte de l'Églife Romaine & fait fa paix avec le Saint-Siége.

Voilà donc cette malheureufe Ifle en proie dans le cours de vingt-cinq années à deux violentes tempêtes, qui, déchaînées en fens contraire, ne parurent que changer de rives, pour y porter leurs ravages ! On s'étoit égorgé pour accréditer la réforme, on verfa le fang pour la détruire.

Dans ces victimes, on ne regrettera point le barbare Cranmer, l'auteur du fchifme, l'arc-boutant de la rebellion contre l'Églife & le bourreau des Catholiques, Prélat inconftant & forcené, Apoftat fous Henri, pour fe marier en liberté, abjurant fous Marie, à la vue du fupplice, rétractant fon abjuration lorfqu'il la voit inutile ; & qui, s'il eut trouvé de la clémence dans cette Reine, eut completé, fous Élifabeth, par un nouveau parjure, la honte de la réforme. Quatre Évêques,

treize Prêtres & soixante-sept personnes expirèrent en 1556, sur les bûchers allumés par le zèle sanguinaire de Marie & de Bonner.

« Mais à Guernesey il se passa une scène affreuse, qui « n'a d'exemple ni chez les tyrans du Paganisme, ni chez « les sauvages les plus alterés de sang humain; & dont, « après plus de deux siècles, le seul souvenir glace d'effroi & « saisit l'ame d'une morne terreur. Une mère & ses deux filles « séduites par les Novateurs, & condamnées sur leurs réponses « contraires à la Foi Catholique, sont traînées au bûcher. « L'approche des flâmmes, la force de la douleur font accou- « cher au poteau une de ces femmes, qui se trouvoit dans « le dernier mois de sa grossesse. Émû de pitié, un des « spectateurs veut retirer aussi-tôt l'enfant. Le Magistrat l'arrête, « délibère deux minutes; & c'est ensuite avec une fureur « réfléchie qu'il fait rejetter l'enfant dans les flammes, où il « est consumé avec sa mère. »

Croyons, par respect pour le trône & pour l'honneur de Marie, qu'elle eut épargné l'innocente victime. Mais quel avertissement pour les Princes, qui doivent toujours craindre que loin de leurs yeux, les passions de leurs Ministres n'ajoutent à la sévérité de leurs ordres! Les Protestans se multiplièrent sous le glaive; & ce siècle de fer sembla ne servir que les intérêts de la réforme. Ceux de l'État ne prospérèrent point au milieu de ces troubles. Philippe eut quelques avantages contre la France; mais la prise de Calais, qui vengea cette Nation, décrédita en Angleterre la politique de Philippe & de Marie. La Reine ne put survivre à ce malheur, dont le ressentiment fut si vif, qu'elle assuroit à sa mort que si l'on vouloit disséquer son cœur, on y trouveroit le nom de *Calais*, dont l'image étoit son poison. Ce dernier trait achève de prouver combien les passions de cette femme étoient extrêmes.

MORT DE MARIE STUART, Reine d'Écosse, décapitée par l'ordre d'Élisabeth (en 1587). ÉLISABETH.

ON a dit qu'*Élisabeth ne devoit être jugée que par des hommes d'État.* Nous n'aurons donc pas la présomption d'approfondir ces vues supérieures, ces desseins vastes, ce choix habile de moyens, cette prévoyance imperturbable, qui la rendirent presque toujours maitresse des Cabinets de l'Europe, portèrent l'Angleterre au plus haut degré de puissance sur les deux hémisphères, disposèrent à son gré de la guerre & de la paix, firent mouvoir tous les Souverains comme autant d'instrumens nés de sa grandeur, & concoururent à marquer sa place au rang des grands hommes.

Mais nous regretterons qu'une femme si supérieure à son sexe & à la plûpart des maîtres du monde, ait abusé des ressources de son génie pour séduire son peuple & le tromper dans sa religion, de la politique pour bouleverser au gré de ses intérêts le culte de la Divinité, les dogmes & la morale de l'ancienne foi; qu'elle ait outré la mesure de son pouvoir, en opposant, dans les premières années de son règne, à la cruauté de la feue Reine une intolérance aussi barbare; qu'une si grande Princesse ait dégradé son caractère par la vanité d'une femmelette; qu'elle ait avili son administration & son rang par une sordide avarice, qui épuisa sa Cour & la plûpart des Nobles en contributions odieuses, par des emportemens & une fureur grossière qu'on ne trouve que chez la populace; & qu'enfin une administration admirable à tant d'égards, se soit flétrie aux yeux de la postérité par la haine qu'elle voua à Marie Stuart, & par la basse & féroce jalousie

qui lui fit immoler cette infortunée Reine, dont le ſeul crime réel étoit de la ſurpaſſer en graces & en beauté.

L'Hiſtoire ne ſeroit pas plus utile aux hommes que les froides tapiſſeries qui décorent les Palais, ſi, quand les Princes ont diſparu du trône, elle n'exerçoit ſur celles de leurs actions qui intéreſſent le bonheur des peuples ou la morale publique, une cenſure équitable, qu'arrêtent le reſpect & le bon ordre, pendant leur exercice du pouvoir ſuprême.

Le Proteſtantiſme ne fut pour Éliſabeth qu'une affaire de politique. Elle avoit refuſé la main de Philippe II, ſon beau-frère, elle crut devoir l'éloigner encore plus en protégeant les Proteſtans & la République naiſſante des Provinces-Unies, foyer de la réforme. Éliſabeth étoit inſtruite, elle avoit orné ſon eſprit dans la retraite ; & la nouveauté dans les opinions pouvoit amorcer l'amour-propre d'une femme & d'une Reine ſçavante. Enfin, la moitié au moins de l'Angleterre étoit encore Proteſtante ; dans la partie Catholique, beaucoup d'hommes ſages avoient blâmé les perſécutions du dernier règne ; elle-même n'y avoit échappé qu'avec peine.... Que de fauſſes lueurs pour égarer Éliſabeth, & que de piéges pour l'entraîner dans la réforme.

Le ſage & prévoyant Polus en avoit connu certainement tout le danger, quand à la nouvelle de la mort de Marie, qui ne précéda la ſienne que de ſeize heures, il s'écria, en regardant ſon Crucifix : *ſauvez-nous, Seigneur ; car nous périſſons.*

En effet, la révolution trouva peu d'obſtacles. Le Parlement s'aſſembla à Londres. Son ouvrage fut un code monſtrueux, qui aſſocia la Hiérarchie & l'indépendance, les dogmes de Calvin & une partie de la Liturgie Catholique, déclara, tant au ſpirituel qu'au temporel, la ſuprématie de la Reine & la néceſſité pour tout Anglois d'en prêter le ſerment.

XXVI.



MORT DE MARIE STUART.

Reine d'Ecoße.

en 1587

Deßiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

Ainſi un Bacon, un Chef de la Magiſtrature, l'un des plus beaux génies de ſon ſiècle, les premiers hommes de l'État, les plus grands politiques, les Miniſtres des Loix procédèrent gravement à créer pour une femme le pouvoir nouveau d'inſtituer des Évêques, de régler le culte, de fixer des dogmes & de ſtatuer arbitrairement ſur la Religion!

Éliſabeth, qui d'abord avoit diſſimulé juſqu'à ſe faire couronner par un Évêque Catholique, arbora le drapeau de la réforme; elle y tint avec plus d'opiniâtreté, quand Rome ſe fut déclarée contre elle, & l'eut frappé d'anathêmes. Alors elle s'annonça comme le centre de ralliement pour les Réformés, & les protégea ouvertement dans les Provinces-Unies, dans la France & dans l'Écoſſe. Tandis qu'elle allumoit la perſécution dans l'intérieur de ſon Royaume, elle travailloit à inquiéter dans leurs États les Puiſſances qui pouvoient traverſer le plan de ſon adminiſtration, elle amuſoit la France par des projets de mariage, par des traités ébauchés; elle déſoloit Philippe, en ſoutenant l'eſſor de la Hollande vers ſa liberté; elle ruinoit en Écoſſe le parti d'une malheureuſe Reine, qu'un zèle peut-être trop peu meſuré & quelques indiſcrétions ſans aucun crime véritable, conduiſirent à l'échafaud.

Marie, Reine d'Écoſſe huit jours après ſa naiſſance, joignit enſuite à cette Couronne celle de la France, en épouſant François II. Sa naiſſance & les Loix lui en donnoient en Angleterre une troiſième, que la fille d'Anne de Boulen n'avoit pu lui ravir, parce que Catherine n'avoit jamais ceſſé d'être la légitime épouſe de Henri VIII. Mais le grand crédit d'Éliſabeth, ainſi que les progrès de la réforme, éclypſèrent les titres de Marie; & ſes efforts pour les faire valoir préparèrent ſes diſgraces. Éliſabeth étoit trop impérieuſe pour les lui pardonner,

& Marie trop foible pour se soutenir. Tous les pas de la Reine d'Écosse la conduisirent à sa perte.

Deux tableaux qu'offrit cette Isle orageuse & ensanglantée de tant de victimes, durent, par leur rapprochement, glacer d'effroi toute ame sensible & vertueuse. Ici sur le trône des Tudors, une femme vaine, mais ambitieuse; violente, mais dissimulée, se jouant de la Religion comme du sang des hommes, se choisit une tendre & illustre victime, qu'elle trompe par mille artifices, qu'elle entraîne de piége en piége, qu'elle brouille avec ses sujets, qu'elle amorce par une protection apparente, qu'elle met dans les fers sitôt qu'elle la tient en sa puissance, & dont avec une froide barbarie & une politique artificieuse elle prolonge pendant dix-huit années la captivité, signant ensuite avec une joie atroce son arrêt de mort, & donnant à l'exécution de l'arrêt les larmes & le deuil d'une pitié hypocrite : là sous la couronne des Stuarts s'offre à nous une Reine de vingt ans, qui, maitresse légitime de trois Royaumes, se voit sans asyle & sans appui, livrée à une bonne-foi, à une inexpérience qui égarent son zèle, & sa politique; en proie à la jalousie d'un second mari, accusée injustement de la mort du troisième, trahie dans sa confiance par des voies ténébreuses, emprisonnée contre le droit des gens & celui de tous les Souverains, captive de son irréconciliable ennemie, & par elle enfin conduite sur un échafaud.

C'est à des Adresses réitérées de son Parlement, c'est à l'intérêt pressant de la religion nouvelle, c'est à une conspiration dont Marie a toujours ignoré la trame, qu'Élisabeth semble sacrifier cette infortunée Princesse. Mais la jalousie & la haine ont déja prononcé l'Arrêt; & quatre Seigneurs ont ordre d'aller le notifier à cette illustre victime, dans sa prison de Fothéringhai.

Jusqu'alors timide & craintive, Marie, par une de ces révolutions que les situations de force ne produisent point dans une ame ordinaire, n'a plus à ce moment que du sang-froid, du courage & de la dignité. Fière de son innocence, elle appelle de ce jugement inique, au tribunal du Souverain Juge; fidèle à la foi de ses pères, elle la professe avec intrépidité; présente à tout, elle relit son testament, elle écrit au Roi de France & au Duc de Guise, & passe dans un sommeil paisible la nuit qui précède son dernier jour.

« Marie voit avec la même sérénité le moment de son
« supplice. Parée comme dans un jour de représentation,
« couverte d'un long voile, un Crucifix à la main, suivie
« du Grand-Maître de sa Maison & de deux de ses femmes,
« elle s'avance dans une salle du Palais tendue en noir; elle
« y trouve un fauteuil, un coussin, un bloc, & deux bour-
« reaux qui doivent achever cette scène tragique; une prière
« tranquille la précède, & sa tête tombe sous la hache de
« de la haine & du despotisme. »

A cette nouvelle, Élisabeth ne montre qu'une douleur hypocrite. Les remords qu'elle devoit à cet horrible abus de son pouvoir, elle les réservoit au supplice du Comte d'Essex, son favori. Un soufflet que la Reine lui avoit donné dans la colère, l'avoit rendu rebelle. L'arrêt de sa mort ouvrit pour Élisabeth un abîme de mélancolie & de chagrin, dont rien ne put la faire sortir. Elle y succomba dans la sombre inquiétude des horreurs de son règne & dans les inutiles regrets de la puissance & des plaisirs qui lui échappoient. Son dernier jour fut le premier du trop fameux Cromwell.



JACQUES Ier. *JACQUES CRÉE CENT BARONNETS, & exige d'eux une énorme finance* (en 1614).

IL étoit donc dans les décrets éternels que la première tête des Stuarts, destinée à réunir les trois Couronnes de l'empire Britannique, commenceroit la chaîne des malheurs qui devoient accabler cette illustre Maison, si intéressante par la bravoure, la loyauté & la douceur de ses Princes, par le sacrifice de plusieurs d'entre eux à la foi de leurs ancêtres, & dont encore aujourd'hui l'on ne peut voir les augustes restes, sans vénération & sans attendrissement. Au souvenir de l'échafaud de Marie, ses descendans durent frémir du poids de cette triple Couronne, qui rendoit la majesté justiciable d'un peuple altier, violent dans ses haines & familiarisé avec des révolutions sanguinaires.

Où l'homme sage respecte les secrets de la Providence, le fataliste retrouveroit ces jeux étonnans du sort, qui ramenèrent au repos & au bonheur de Jacques presque toutes les fautes de ce Monarque; cette étoile funeste qui ne cessa d'égarer le malheureux Charles I par les voies de la douceur, de la bonté & de la complaisance, qui devoient lui gagner son peuple.

Quel étoit donc ce Roi d'Écosse, qui le premier régna sur l'Angleterre? Henri IV, contemporain d'Élisabeth, l'avoit déja pénétré. Connoissez dans le Roi Jacques, écrivoit-il, à M. de Beaumont, son Ambassadeur en Angleterre, un Prince artificieux & souvent pris dans ses piéges, un homme qui va au gré du tems & non des principes, un homme léger & dont le peu de droiture repousse toute confiance; un galant, plein de morgue avec les femmes & pusillanime avec ses



XXVII.

JACQUES I.

Creé Cent Baronnets.

en 1614.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

mignons; un pédant bouffi de fon fçavoir & qui ne peut au plus régenter qu'une école. C'eft l'efprit de l'inftruction donnée par notre judicieux Henri, que Jacques avoit fouvent amufé, comme il l'avoit fait de l'Italie & de l'Efpagne.

La foibleffe de Jacques ne produifit pas fous fon règne tous les maux qu'on en pouvoit craindre; mais elle apprit à fon Parlement que les rênes de l'État, dans les mains du Prince, n'avoient déja qu'une direction fubordonnée à l'impulfion puiffante des deux Chambres; & les fruits amers de cette corruption du Gouvernement furent réfervés à fon infortuné fucceffeur. Cependant cette timide circonfpection, qui tenoit Jacques fur la défiance, louvoyant fans ceffe, s'avançant lorfqu'il ne trouvoit point d'entraves, fe repliant à chaque obftacle, ménageant les efprits & toujours craignant de les cabrer, ne le mit point à l'abri des Conjurations.

Tous nos Lecteurs connoiffent l'horrible complot de remplir de matières combuftibles les fouterreins de la falle du Palais, pour exterminer, par une feule explofion, le Roi, fa Famille, le Parlement & fes Miniftres. L'efprit de parti, le guide le plus infidèle que puiffe avoir l'Hiftoire, ne voulut voir que des Catholiques, des Prêtres & fur-tout des Jéfuites à la tête de cette Confpiration. Jacques, échappé heureufement à ce ténébreux attentat, étoit intéreffé à accréditer ces imputations, qui, paroiffant le charger de la haine des Catholiques, le rendoient le Héros de la réforme. Il a fallu, pour fixer les idées de notre fiècle, que le flambeau de la critique & de l'équité montrât des Seigneurs Proteftans à la tête de ce complot; & que, fupérieur à tout préjugé, le célèbre Arnaud fit lui-même à cet égard l'apologie des Jéfuites.

Au milieu de ces troubles, dans cette adminiftration embarraffée par la foibleffe & par l'entêtement du Monarque, fe formèrent les deux Partis des *Torys* & des *Wighs*,

dévoués l'un à la prérogative royale, l'autre aux privilèges du peuple, cette balance des deux pouvoirs, qui tempère encore aujourd'hui une monarchie si absolue dans son origine, que le Docteur Blackwood osa, dans ces tems critiques, faire paroître sous les auspices de Jacques un ouvrage où il établit, que tout Anglois étoit devenu serf à l'égard du Roi depuis la conquête.

Ainsi biaisant avec son Parlement, disputant avec ses Théologiens, s'avilissant avec ses favoris, rarement il arrivoit à Jacques de faire le personnage de Roi. Son règne fut sur-tout celui des mignons ; & nous avons appris, nous François, ce qu'on peut espérer d'une pareille administration, à moins que l'ascendant d'un grand homme ne lui communique de son énergie ; mais sous le Roi Jacques, Bacon, tout grand génie qu'il étoit, n'étoit point Richelieu.

Robert Carr, Gentilhomme qui avoit été Page du Roi Jacques, en Écosse, captiva sa faveur par sa taille & par les graces de la beauté & de la jeunesse. Le Roi s'étoit établi son maître de Latin, bientôt il lui donna un rang distingué dans sa Cour. Mais la foiblesse, qui chez les Princes amène toujours la prodigalité, comme celle-ci l'oppression, alloit ruiner les ressources de Jacques, sans un stratagême qui lui réussit un instant. « De nouveaux Subsides l'eussent compro-
« mis avec son Parlement, il imagina, pour les remplacer,
» de créer cent *Chevaliers Baronnets*, nouvelle classe qui tien-
» droit le milieu entre les Barons & les Chevaliers. Chacun
» d'eux, outre la finance de 2000 livres sterlings, devoit
» entretenir pendant trois ans, trente Soldats en Irlande,
« ou racheter entre les mains du Roi cette contribution par
» une somme d'argent. Ainsi, pour achever d'avilir la dignité
» de la Couronne, le trône devint un comptoir. »

Carr perdit, & mérita de perdre sa faveur. Il fut condamné à mort,

mort, & ſon ſupplice commué dans une priſon perpétuelle. Georges Villiers, ſi connu depuis ſous le nom de Duc de Buckingham, ſe ſaiſit auprès du Roi d'un poſte qui ne pouvoit long-tems vacquer.

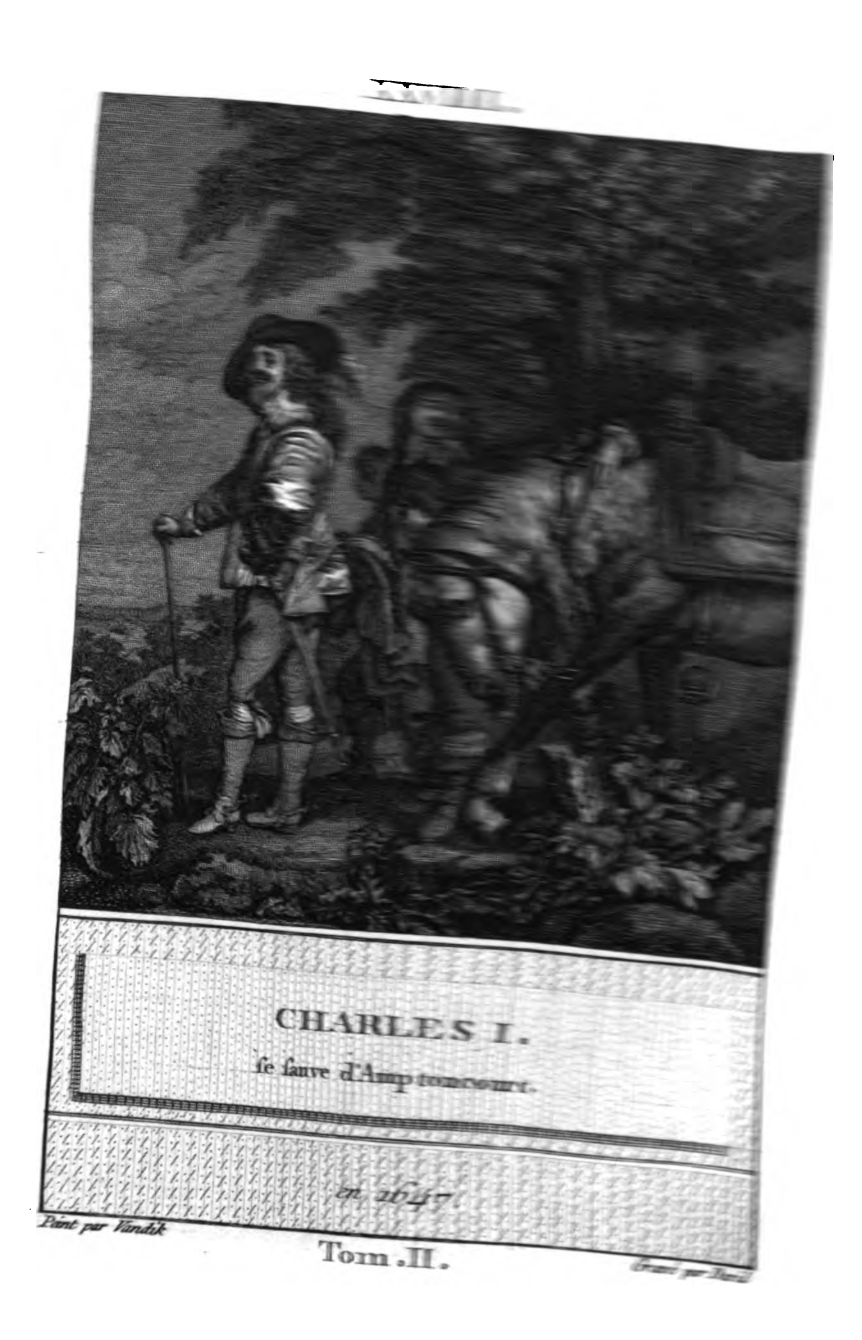
Ainſi s'écoula un règne de vingt-deux années dans les alternatives d'une fermeté de boutade & d'une molleſſe de caractère, de quelques momens d'une vraie grandeur & de longs intervalles de foibleſſe. Un dyſtique Latin, qui rapproche Éliſabeth de ce Prince, les a caractériſés l'un & l'autre :

Rex fuit Éliſabeth, at nunc Regina Jacobus,
Error Naturæ ſic inutroque fuit.

Ainſi, dérogeant à ſa loi,
Nature, ſans beaucoup de peine,
Ne fit de Jacques qu'une Reine,
Et fit d'Éliſabeth un Roi.

CHARLES SE SAUVE D'AMPTONCOURT (en 1647). CHARLES Ier.

CE ſera toujours pour la deſtinée d'un homme un terrible prognoſtic, ſi, dans le poſte que lui aſſigne la Providence, il ne trouve en lui-même ni les qualités ni le génie de ſa place. Il pourra, comme Charles Stuart, ſe montrer bon père, bon maître, bon ami, bon époux; mais l'aſſemblage de ces vertus domeſtiques laiſſera toujours deſirer en lui l'homme d'État, l'homme du trône & l'homme de ſon peuple. Les rênes, que ne pourront tenir ſes mains impuiſſantes, ſeront ſaiſies par l'intrigue & l'ambition, qui, dans leur direction ſouvent oppoſée, entraîneront la volonté du Monarque dans une Mer orageuſe de contradictions ; & s'il faut, pour ſon



CHARLES I.

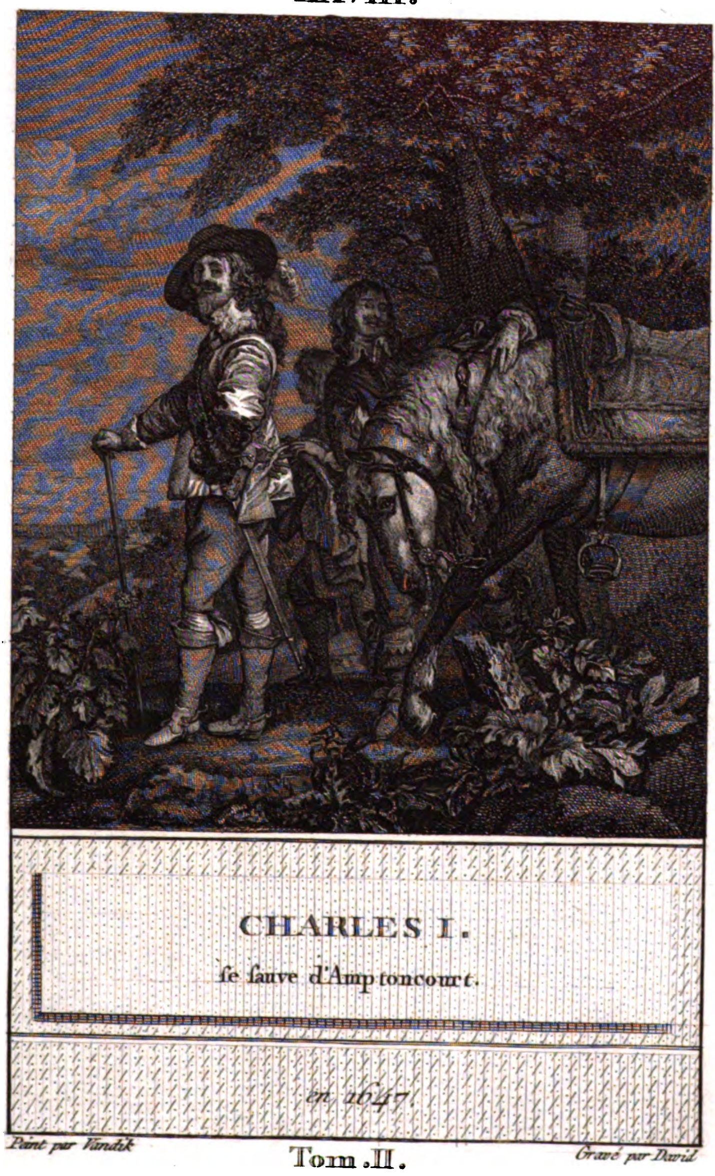
se sauve d'Amptoncourt.

en 1647.

Peint par Vandik

Tom. II.

XXVIII.



CHARLES I.
se sauve d'Amptoncourt.
en 1647.

Peint par Vandik — *Gravé par David*

Tom. II.

par une tolérance artificieuſe, portées par l'enthouſiaſme au plus affreux atrentat; qu'à côté des crimes d'un Uſurpateur, on trouvera dans le même homme les hautes qualités d'un Adminiſtrateur habile & d'un grand-Général. A ce tableau, l'on reconnoît Olivier Cromwel, qui, dans les reſſorts de ſa politique, ſe joua également de la Religion, des Loix, de la Monarchie, du Monarque & du peuple.

L'amour ne ſe montre qu'une fois dans les paſſions de ce fougeux & raffiné politique; mais il n'y dure pas aſſez pour aſſouplir ſon caractère. Ce n'eſt qu'un éclair qui l'enflamme un moment pour la belle Acatha. Il s'apperçoit qu'elle ſe partage entre lui & le Comte de Holland, ſon cœur altier ſe révolte & rompt pour toujours avec les femmes.

Un génie de cette trempe avoit en ſoi trop de reſſorts pour avoir beſoin de chercher dans les femmes un appui à ſa faction. Il eut aſſez du caractère de Charles, pour tout oſer impunément auprès de la Nobleſſe, du Clergé & du peuple. Charles avoit dans Henriette de France une épouſe Catholique, & la tendreſſe qu'il lui porta ne fut pas une des moindres allarmes pour les partiſans de la réforme. Bien d'autres cauſes concoururent à produire & fortifier le ſoulèvement du peuple.

Une des premières fut la haine violente que la Nation avoit conçue contre Buckingham, l'idole du peuple ſous le dernier règne. Le Roi eut beſoin de ſubſides pour la guerre d'Eſpagne, dans laquelle l'avoit engagé la Nation; à cette époque, le Parlement, qui déja combinoit ſon ſyſtème d'indépendance, commença de ſe meſurer avec ſon maître.

Charles venoit d'être couronné à Witehall; mais, après l'éclat paſſager de ſon ſacre, il entra, pour ainſi dire, dans une nuit affreuſe, où tous les objets vinrent ſe confondre & tous les pouvoirs ſe combattre; où tous les hommes lui

parurent des ſpectres & où tous les éclairs ne lui donnèrent que de fauſſes lueurs. La guerre devint néceſſaire contre Henri III, qui attaqua Charles, pour avoir raiſon de l'injure faite aux François, qu'on avoit chaſſés de la Cour de la Reine d'Angleterre; mais la guerre ne pouvoit être ſans ſubſides, & Charles n'en obtenoit que par d'importans ſacrifices.

La Nation en vouloit ſur-tout à ſa prérogative; & Cromwel, encore dans l'ombre, en minoit ſourdement la baſe. Chef de ſecte, avant que d'être Général, il s'étoit mis à la tête des Puritains. Ils les ameutoit en Écoſſe contre le ſynode de Perth, dont les ſtatuts reconnoiſſoient la miſſion divine de l'Épiſcopat. A Londres, il les indiſpoſoit contre le vertueux Lawd, Primat de Cantorbéry, Prélat chéri & reſpecté du peuple, comme un ſçavant aimable, d'une éloquence douce, inſinuante & comme un Évêque d'une conduite ferme & exemplaire. Le zèle de Charles, ſi déclaré pour l'Épiſcopat, qu'on l'appelloit le *Chevalier de l'Archevêque de Cantorbéry*, prêta des armes à Cromwel, pour perdre le Monarque, & le nom odieux de *Papiſme*, fut le tocſin qui raſſembla toutes les factions. Elles fermentent au Nord & au Sud de l'Anglegleterre; &, en peu de tems les trois Royaumes s'embrâſent.

La Nation ne voit point encore le précipice vers lequel toutes les factions l'entraînent, mais les opérations ſont rapides; elles ſont combinées par le génie de la rébellion & de l'hypocriſie. Les Parlemens ſe renouvellent fréquemment; à quelques déférences artificieuſes ſuccèdent de leur part envers le Roi les plus arrogantes injonctions. Tous ſes droits lui ſont enlevés; déja il n'a plus même, ni les milices, ni la Tour de Londres, ni les places fortes. L'Hiſtoire, dans cette première criſe & dans cette affreuſe dégradation de la royauté, ne nous

montre plus qu'un Prince fugitif devant ſon Parlement & ſes ſujets armés, ſoutenu quelques inſtans par la Nobleſſe; allant perdre à Glocefter dans l'inaction le fruit de ſa victoire; harcelé enſuite, dans toutes ſes démarches, défendu long-tems par le brave Montroſs; mais toujours pourſuivi par les drapeaux de Fairfax, juſqu'au moment où il tombe en ſa puiſſance.

Qu'attendre d'un Roi bon, généreux & ſenſible; mais qui, après avoir tergiverſé quand la faction lui demande la tête de ſon ami & du plus ferme appui de ſon trône, le Comte de Strafford, ſon beau-frère, finit par ſigner l'arrêt de mort qui le conduit à l'échafaud? Diſons qu'au moment où Charles étoit à la diſcrétion de l'armée, ce Prince n'étoit plus à lui-même. Quelques élans paſſagers de vigueur étoient auſſi-tôt révoqués par foibleſſe. Celle-ci l'entraînoit dans une confiance indiſcrète. Pour l'en tirer, il fallut lui faire voir dans les hommages & le langage captieux d'Ireton & de Cromwel, la perfidie qui déja menaçoit ſes jours. Charles ne penſe plus qu'à les mettre à couvert; mais ſes meſures, qui n'ont plus de baſe, ne ſont que hâter ſa cruelle deſtinée.

« Preſſé de tous côtés dans Hamptoncourt, par une armée « de factieux, dont le ſuccès fortifioit chaque jour l'orgueil « inſolent, Charles ne voit plus de ſalut que dans la fuite. « Suivi de deux Gentilshommes de ſa Chambre, il s'évade « à minuit par une porte du jardin. On lui promet un « vaiſſeau, pour ſortir de l'Angleterre; cette reſſource lui « manque, il n'a plus que celle de ſe confier aveuglément « à toutes les apparences de la cordialité & de la bonne-foi; & « ce malheureux Prince, plus fait qu'un autre pour trouver « dans de vrais amis les ſentimens qui honoroient ſon ame, « ne fut plus que le jouet de la plus barbare trahiſon. »

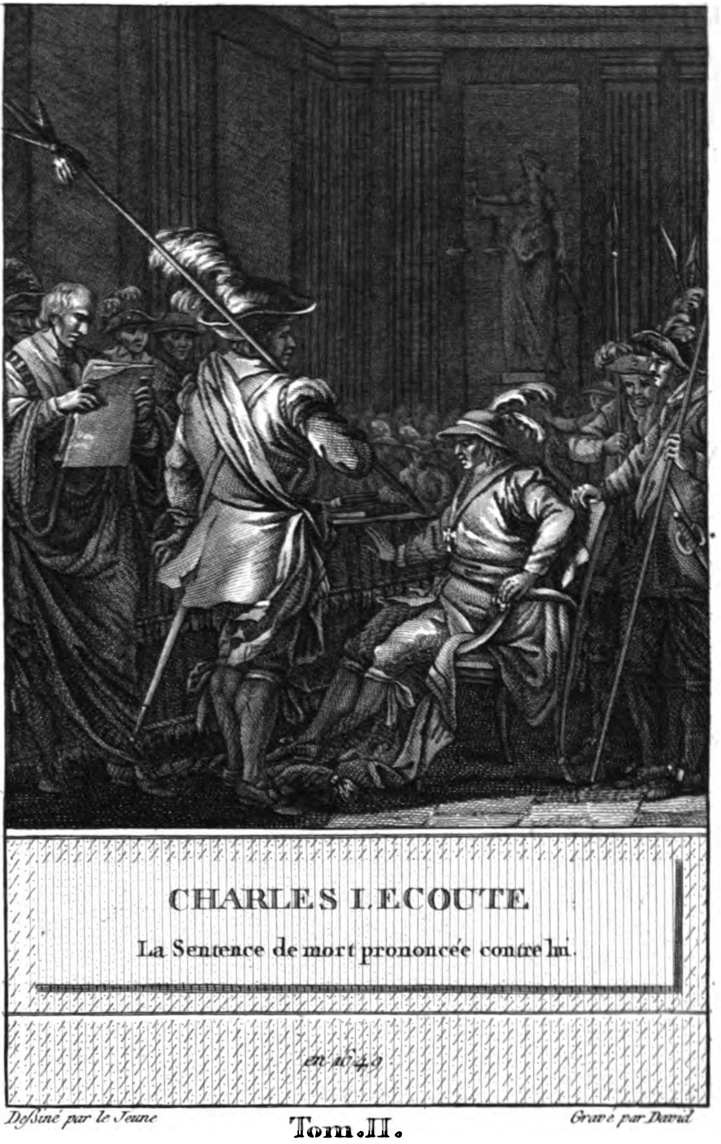
CHARLES Ier. *CHARLES ÉCOUTE LA SENTENCE DE MORT prononcée contre lui* (en 1649).

Nous touchons à la plus étonnante & la plus horrible cataſtrophe, qu'ayent jamais conçu & conſommé l'eſprit de révolte & de faction. Rome étoit une monarchie renaiſſante, quand les Brutus & les Caſſius jurèrent de renverſer cette nouvelle Puiſſance & de briſer ce ſceptre du même coup qui trancheroit les jours de Céſar. Mais la Conjuration des Romains ne frappa que ſur lui, & ſa mort ne ſembla qu'un crime iſolé. L'Empereur tomba, le ſceptre courbé par ſa chûte, ſe redreſſa bientôt, & n'en devint que plus floriſſant dans les mains d'Auguſte.... Chez l'Anglois, la Conjuration eut ſon effet entier, le régicide ſcella l'indépendance, une faction le preſcrivit & le conſomma, comme ſi c'eut été le vœu de la Nation; & le Monarque, en tombant, entraîna le trône dans ſa chûte. Avec lui diſparut la monarchie.

Une ſuite de vingt-quatre Rois, depuis la conquête, donnoit à Charles I un droit impreſcriptible à la Couronne d'Angleterre. Ce n'étoit point, comme à Rome, un heureux républicain, ſur lequel le peuple eut à reprendre un pouvoir uſurpé. Charles avoit, à la fidélité des Anglois, un droit bien ſupérieur à celui-même des deſcendans de Guillaume. Son ſang étoit celui de Malcom ô Connor, Roi d'Écoſſe, neveu par ſa mère d'Edgar Étheling, dernier Roi des Anglo-Saxons. Et c'eſt de ce ſang auguſte, du ſang de ſes premiers maîtres, que va s'abreuver un peuple fanatique.

Fairfax s'étoit démis du Commandement des Troupes, & Cromwel, devenu Généraliſſime par l'acclamation de l'armée, ſans attendre le vœu du Parlement, marchoit à grands

XXIX.



CHARLES I. ECOUTE

La Sentence de mort prononcée contre lui.

en 1649

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

pas vers son but. La Ligue, commencée par les Presbytériens, se fortifia par les Puritains d'Écosse & d'Irlande. On vit ensuite des *Applanisseurs*, des *Agitateurs*. C'est à qui, de ces cabales insensées, donnera au Gouvernement son génie & son délire. Toutes veulent avoir le mérite de régénérer l'État à leur manière; & chacune, sans s'en douter, présente une hache à Cromwel pour frapper le trône.

Au milieu de ces convulsions, la Noblesse conservoit sa loyauté, sa franchise; mais ses vertus & ses réclamations furent perdues pour ce moment. Le Parlement s'apperçut trop tard qu'il ne faisoit que changer de maître; l'armée, dans la main de Cromwel, n'étoit plus que la faction des *Indépendans*, qui commençoit à planer sur tous les pouvoirs. Les Communes elles-même eurent à trembler qu'il n'entrât dans la politique de Cromwel de se passer de leur appui.

Dans ce conflict de tous les ordres, que gagnoit la défiance, un moment de crise suffisoit pour perdre le tyran & sauver l'infortuné Monarque. L'orage, qui pouvoit opérer cette heureuse révolution, se forma tout-à-coup dans la Chambre des Communes. Cromwel présent y fut dénoncé comme traître à la Patrie; des témoins intrépides y dévoilèrent sans ménagement ses manœuvres secrètes contre la Chambre. L'émotion, qui se communiquoit de proche en proche, ébranloit déja son parti. Mais jamais une politique artificieuse ne déploya plus habilement ses ressorts. Timide en apparence & consterné, l'hypocrite Général tombe à genoux, bénit la Providence dans cette nouvelle épreuve qu'elle lui suscite, &, du ton ensuite le plus hardi comme le plus véhément, force l'assemblée d'adorer l'œuvre de Dieu dans l'horrible attentat qu'il prépare. Éloquent autant que fanatique, il a, leur dit-il, comme les Jéhu, les Jahel, les Samson, les David, sa mission spéciale, qui le met au-dessus des règles.

Échappé de ce danger, Cromwel sent qu'il n'a plus d'autre parti que de se faire craindre & de précipiter la révolution, s'il veut la consommer. Il étoit vraiment Roi à la tête de son armée; les loix, les principes les plus sacrés se taisoient en sa présence. Tous les autres pouvoirs avoient perdu l'équilibre: le Parlement sans consistance, les Communes réduites à un petit nombre de factieux déterminés, les places de Londres hérissées de gibets & d'échafauds, tout annonçoit à la Nation la plus terrible scène.

Elle fut l'ouvrage d'une *Haute Cour de Justice*, nouveau tribunal de sang composé de soixantes parricides, qui reçut ses pouvoirs de l'armée de Cromwel & de la faction des *Indépendans*. Jean Bradshaw la présida, Olivier Cromwel en fut l'ame. Le traître, aussi raffiné politique qu'enthousiaste, sentit bien qu'un instant de réflexion pouvoit faire reculer d'horreur les complices de ses forfaits, que le moindre délai pouvoit lui attirer sur les bras les Puissances de l'Europe, qu'intéresseroient le sort de Charles & l'honneur du trône. Mais le fanatisme lui prêta de nouvelles armes, exalta les têtes & fortifia l'yvresse de la Ligue. Tandis que quelques sujets fidèles portoient au Ciel leurs gémissemens & leurs vœux secrets pour le salut de l'infortuné Prince, un jeûne & des prières publiques ordonnés par Cromwel, des aumônes distribuées avec éclat semblèrent imprimer à cette œuvre de ténèbres le caractère d'un héroïsme religieux. On voyoit des enthousiastes à ses ordres, qui effrayoient & subjuguoient l'imagination des assistans par un langage mystérieux, par des visions bizarres & d'horribles convulsions. Ainsi, par une méchanceté profonde & par le mépris le plus insultant pour des hommes, Cromwel forgeoit au feu du fanatisme les instrumens de son attentat.

Quatre

Quatre féances le confommèrent. Charles, au pied d'un tribunal, qui ne lui montroit que des jufticiables de fa Couronne, en reclama les prérogatives & l'indépendance ; & n'oppofa qu'un filence majeftueux à l'audace de fes Juges. Cependant quelques cris s'élevèrent dans l'affemblée contre l'horreur du parricide. L'époufe de Fairfax & celle de Bradshaw accufèrent hautement Cromwel & demandèrent la liberté du Monarque. On craignit que cette pitié ne germât dans l'ame des affiftans, on rompit brufquement l'affemblée. La dernière féance, où les Commiffaires parurent en robes rouges, annonça au malheureux Prince que fes ennemis alloient confommer leur forfait. Supérieur à fes opprobres, il leur rappella avec force & dignité l'origine de fon pouvoir, confirmé par une fucceffion de dix fiècles, les loix fondamentales, qui veilloient fur la liberté & la vie du moindre citoyen, & réclama la préfence des Lords & des Communes. La paffion avoit déja dicté aux Juges toutes leurs réponfes, & l'arrêt de mort fe lifoit dans les yeux de Cromwel, où cette troupe fanatique prenoit fa criminelle affurance.

« Placé fur une chaife & couvert, au milieu du parquet, » le Roi ne montroit qu'un vifage ferein, un maintien noble & » ne donnoit qu'un regard de bonté à cette populace qui » l'outrageoit par fes cris, & à la fureur de fes Juges, qui » dévoroient des yeux leur victime. On dut craindre l'effet » de ce fpectacle attendriffant, qui pouvoit ramener les plus » fanatiques à la pitié & à la vénération. On fe hâta de » conclurre, & le Greffier eut ordre de lire à Charles la » fentence de ce tribunal de fang : *Charles Stuart, ayant été* » *accufé par le peuple de tyrannie, de malverfation, &, ayant* » *toujours refufé de répondre aux crimes dont il étoit accufé,* » *eft condamné à avoir la tête tranchée.* Envain le Roi voulut » parler encore & retenir fes Juges, on fe leva ; & Charles

« fut livré aux Soldats & à la populace, qui ne mirent plus « de bornes à leurs outrages. »

La méchanceté alla jusqu'à empoisonner les derniers momens que Charles donnoit au soin de sa conscience, & à la tendresse paternelle, en dressant sous les fenêtres de sa chambre l'échafaud, où devoient se terminer tant d'horreurs. C'étoit-là que l'attendoit un bourreau masqué, dont la hache, enveloppée d'un crêpe, se voyoit sur le billot. Charles y est amené par le Régiment de Cromwel. Ses derniers vœux sont pour la Nation qui le condamne & pour ce peuple qui l'outrage. La bonté, le courage & la majesté rendent cette tête auguste, mille fois plus vénérable, au moment où elle tombe sous le glaive.

PASSANT, ARRÊTE ICI LES YEUX:
LIS, PLEURE, DOUTE, ADMIRE, TREMBLE, IMPLORE
LA VENGEANCE DES CIEUX (*).

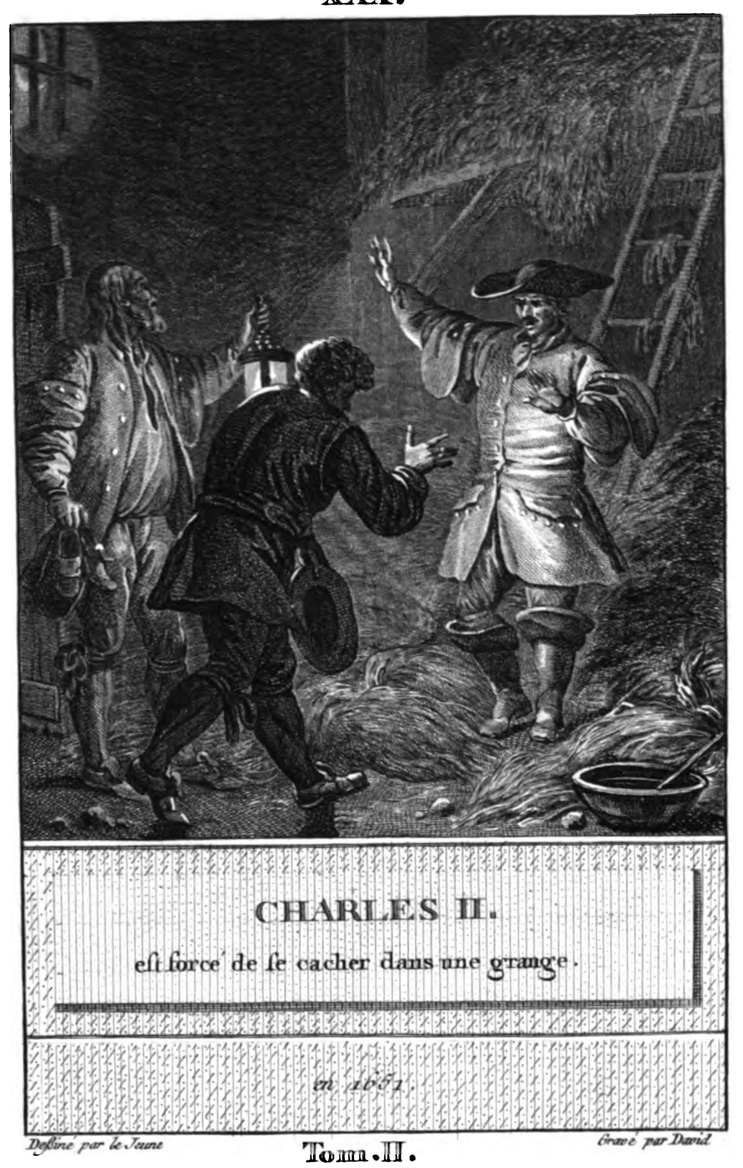
INTERREGNE.
CHARLES II.

CHARLES II EST FORCÉ DE SE CACHER dans une Grange (en 1651).

QUI oseroit aujourd'hui juger le François sur cette affreuse journée, dont le souvenir nous glace encore d'horreur, & dont nous voudrions arracher le récit des fastes de notre Nation ! Le François fut-il donc semblable à lui-même, dans ce jour où le fanatisme dénatura sur le trône le caractère humain de ses Rois, & où l'on fit couler dans le Royaume des flots de sang, au nom sacré de la Religion ? C'est dans le calme, c'est dans le refroidissement qui suivent les convulsions d'État, qu'un peuple reprend la trempe qu'avoit altéré le feu des factions.

(*) Inscription envoyée alors pour être mise sur son tombeau.

XXX.



CHARLES II.

est forcé de se cacher dans une grange.

en 1651.

Dessiné par le Jeune — Gravé par David

Tom. II.

En ſe rappellant nos précédens diſcours, on ne peut ſe diſſimuler l'antipathie du caractère Anglois pour la monarchie, & l'on voit par combien de formes diverſes il a été tenté d'en altérer la conſtitution. Mais cet état d'anxiété & d'inquiétude d'un peuple qui ſe tourmente pour donner une aſſiette à ſon Gouvernement, & que nous retrouvons encore chez ces Inſulaires, eſt bien loin d'un régicide.

L'équité veut donc que l'on diſtingue ici entre un peuple ſéduit juſqu'à l'yvreſſe, par la popularité la plus inſidieuſe de Cromwel, par l'écorce impoſante de la Religion, par le caractère audacieux & deſpotique de ce Général ; & cette Nation rendue à elle-même, à ſon ſang-froid, à ſes réflexions, après le dénouement tragique, qui venoit de faire pâlir d'effroi tous les citoyens. Ce n'eſt qu'ainſi que l'on connoîtra les vrais complices du crime de Cromwel, l'impreſſion qui ſuivit cette ſcène d'horreur & les reſſources de l'infortunée maiſon de Stuart, dans le caractère même du peuple, & dans la fidélité glorieuſe & perſévérante de la Nobleſſe. Charles I obtint après ſa mort, des regrets de cette Nation dont il reçoit aujourd'hui une eſpèce de culte. Les larmes coulèrent dans le ſecret, parce que, ſous les yeux du farouche Cromwel, tout s'obſervoit, comme Tacite le dit de Domitien, *tout s'écrivoit juſqu'aux ſoupirs.*

En voyant les hautes qualités de ce fameux Chef de parti, tour-à-tour politique profond, Général expérimenté, Adminiſtrateur habile, on éprouve une admiration triſte & pénible, par le regret que donne l'abus criminel de tant d'avantages. Cromwel jugeoit ſa Nation, il ſentoit qu'après les coups qu'il venoit de frapper, la plus grande partie du peuple ſecoueroit ſes chaînes, & proteſteroit en faveur de l'autorité légitime.

Déja en effet Charles II proclamé ſolemnellement en Écoſſe,

voyoit un peuple fidèle se ranger sous ses drapeaux. Les Généraux Anglois étoient forcés de lui céder le terrein, les corps se rapprochoient de lui ; &, quoiqu'ils l'humiliassent étrangement par le prix qu'ils mettoient à leur soumission, quoique ce Prince eût plus d'une fois à rougir de ses sacrifices, sa route, quelque escarpée qu'elle fût, le ramenoit au trône : une ou deux victoires eussent suffi pour l'y rétablir, & tout le prestige de Cromwel fut tombé avec la fortune de ce Héros du fanatisme. Mais Cromwel sçait se défier à propos d'une autorité qu'il ne doit qu'à la violence, il sent tout le besoin qu'il a de l'opinion. Ici on le voit en Chaire, Apôtre illuminé, déployer toute la sollicitude de l'Épiscopat, régler les fêtes, ordonner de la Liturgie, prescrire avec tout le feu de l'enthousiasme la sanctification des Dimanches. Là, dans le secret du cabinet, il pèse l'influence des différentes Couronnes de l'Europe, il évalue les alliances, *il se fait des amis*, comme on le disoit alors de lui, *pour se préparer des victimes à sacrifier au besoin ;* c'est ainsi que, pour gagner la France, dont il vouloit recevoir un Ambassadeur, il ne craignit point, lorsqu'il se sentit assez fort, de mortifier l'Espagnol, qu'il força de céder le pas au Président de Bordeaux. Tantôt Chef de la Justice, & de fait, Dictateur suprême, il ordonne la proscription des Stuarts, il abbat la Noblesse, il n'épargne pas plus le Parlement dont il soupçonne la fidélité.

En effet, mille chevaux, dans un clin-d'œil, investissent le Palais, il y entre au bruit d'une Musique Guerrière, harangue avec fierté les Juges, leur enjoint, au nom de l'armée, de se séparer. Au premier signe de résistance, les Soldats s'emparent des Sénateurs, les chassent deux à deux ; au milieu des railleries les plus insultantes, Cromwel prend les clefs de la salle, & fait écrire sur la porte *Maison à louer*. La nouvelle République n'a plus d'autres pères de la Patrie

qu'une troupe lâche de traîtres & d'ames viles, sous le nom de *Chambre basse* : ombre infortunée de Charles, vous recevrez dans ce jour une première expiation ! l'ame du tyran va vous fournir la sienne. Il se trouble en effet, son buste renversé & mutilé par le peuple, des placards injurieux, des billets menaçans lui annoncent ce qu'il doit craindre du morne silence qu'imposent ses regards. Plus agité que les tyrans de Syracuse, tandis qu'il livre la Ville à l'espionage & aux délations, victime lui-même de la terreur, il s'isole de tous les humains; son Palais est une citadelle hérissée d'armes & de Soldats, chaque nuit il découche, & toujours son asyle est un secret. Mais son ame, révoltée de cette servitude, l'avertit que ce n'est qu'à la tête de sa milice qu'il peut se montrer avec avantage.

Charles II avoit fui devant lui à Dunbar, & des amis fidèles de ce Prince avoient péri par la main du bourreau. L'Irlande, qui d'abord avoit tenu pour son Roi, venoit de céder à la fortune de Cromwel. Elle sembla d'abord s'éclipser à Worchester. Charles y attendoit le rebelle avec trente-deux mille hommes de troupes, celui-ci marchoit avec une armée inférieure en nombre; mais, de part & d'autre, l'ardeur fut égale. Jamais Charles ne se montra plus digne de la Couronne. On a dit, & l'on a toujours vu que la position la plus glorieuse pour les Stuarts étoit dans les situations de force, & leur plus beau moment, de se trouver aux prises avec l'infortune. Charles fut vraiment grand dans cette journée, qui sembla devoir décider de son sort. Les deux Chefs se cherchèrent avec acharnement, & Cromwel qui put de ses yeux mesurer le Prince, eut à craindre le dernier écueil de sa gloire. Mais la jalousie des Anglois & des Écossois, qui ne permettoit point au Monarque de commander à son gré l'une ou l'autre troupe, produisit dans son armée le plus

funeſte déſordre. L'Écoſſois abandonna lâchement ſon maître. Charles veut les rallier, & voit de l'autre côte déſerter les Anglois. En peu d'heure, l'armée royale eſt taillée en pièces; & l'infortuné Charles, Souverain de trois Royaumes, ſe voit ſans armée, ſans ſujets, ſans aſyle.

Worcheſter eſt au pouvoir de Cromwel. Charles, qui s'en eſt échappé au galop, prend ſa retraite au Château de Boſcobel; mais bientôt inveſti, il eſt forcé de ſe déguiſer en Valet, & de grimper ſur un chêne, d'où il peut voir l'agitation & la fureur des Soldats de Cromwel. Les Seigneurs de ſa ſuite, qui craignoient de le trahir par leur cortége, ſe ſont éloignés.

Cinq Laboureurs, les frères Penderell, le reçoivent dans leur Ferme de Wite-Ladies. Habillé en Bucheron, il y travaille dans le bois. Cet aſyle n'eſt pas encore ſûr, il lui en faut chercher un autre à travers les ronces, marchant pieds nuds ſur des pierres coupantes. Son premier moment de repos, il le prend dans une Grange, où il eſt trop heureux de s'enſevelir ſous la paille, & de trouver pour ſa nourriture un peu de laitage & du pain noir.

Ce n'eſt qu'après ces rudes épreuves que les frères Penderell le conduiſent à Bentley. Là, & dans quelques Châteaux où il ſe cacha, Charles eut lieu d'éprouver la généroſité de la Nobleſſe Angloiſe, que la terreur du nom de Cromwel avoit diſperſée au loin dans les campagnes. Ce fut à ces ſentimens qu'il dut le bonheur d'échapper aux tyrans & à ſes émiſſaires, & de trouver dans un port d'Eſſex un vaiſſeau qui le rendit en France à celui de Fécamp.

OLIVIER CROMWEL REFUSE LE TITRE DE ROI, & accepte celui de Protecteur (en 1657).

PROTECTORAT. OLIVIER CROMWEL.

EN violant toutes les Loix, la Nation Angloise avoit perdu sa base; &, dans l'essai de toutes les formes de Gouvernement, elle se voyoit en proie à tous les désordres de l'anarchie. Cromwel, qui s'étoit joué de tous les partis, les combattoit, les humilioit & les détruisoit l'un par l'autre. Quel maître en politique, que le puissant génie, qui, voulant se créer & organiser en quelque sorte un nouveau monde, soumis en tout à ses impressions, sçut choisir ainsi les élémens de son ouvrage, leur donner un mouvement combiné d'après ses vues, balancer leur action, établir & rompre à son gré leur équilibre, les réduire à n'avoir plus de force & d'activité que par son souffle ?

Par les Presbytériens, il avoit humilié la Cour, le Clergé & la Noblesse; il combattit ceux-là par les Indépendans. Le Parlement avoit tout fait pour son autorité, bientôt il écrasa par sa milice cette Puissance, qni ne pouvoit que lui être odieuse. Les Communes elles-mêmes, si fières de planer un moment sur tous les pouvoirs & sur tous les partis, ne furent plus qu'une poignée d'esclaves, qui fléchît à son tour sous le nouveau joug. C'est par cette force motrice & cette puissance inouie jusqu'alors, qu'il résulta du conflict de tous les partis un tempérament, un état de calme, qui permit à ce hardi Réformateur de tout ôser.

Cependant, comme il falloit présenter au peuple le simulacre au moins d'une République, Cromwel, tantôt en Chaire & tantôt en prière, toujours prêt à se montrer sous la cuirasse, crut qu'au degré d'avilissement où il avoit réduit la Nation, une inspiration annoncée lui suffisoit pour maîtriser les esprits.

Appuié des Millénaires, eſpèce d'Illumines qui fondoient toute domination ſur la Grace, & n'accordoient la Grace qu'à l'extérieur de la piété, tout-à-coup il fait paroître au milieu de Londres, cent trente-neuf hommes, comme autant d'envoyés de la Providence, qui ne les a choiſi la plûpart dans la lie du peuple, que pour ſe réſerver la gloire de leur établiſſement. C'eſt au nom du Ciel qu'il les inveſtit de l'autorité ſuprême, & qu'en langage prophétique, & par l'abus le plus impudent des Saintes-Écritures, il aſſigne à cette *Commiſſion des Saints*, (car c'eſt ainſi qu'il la préſente) ſa miſſion, ſes devoirs & ſa puiſſance. Et c'eſt devant ce fantôme de République que ſe proſterne l'amant fanatique de la liberté!

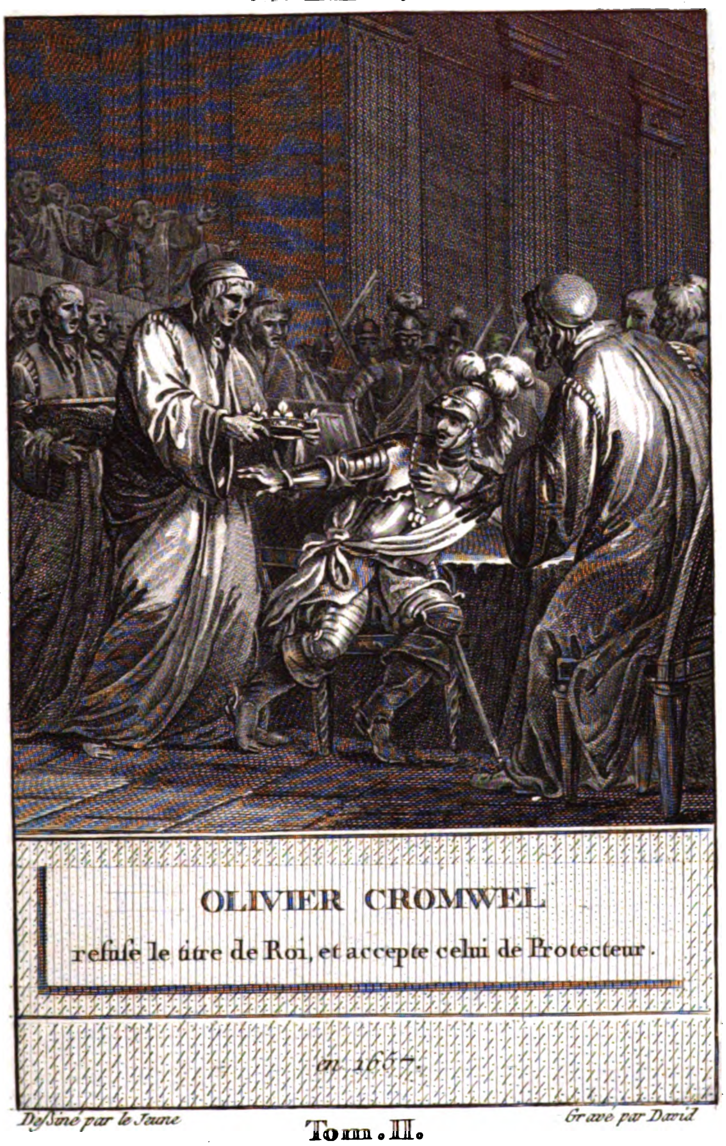
Mais tout ce qu'un tel Gouvernement avoit de mépriſable, entroit dans les vues de Cromwel, & conſommoit ſon projet. Il n'en avoit pas d'autre que de régner. Sa politique en médita les moyens; & ſes manœuvres, toujours impoſantes, toujours efficaces, lui érigèrent au milieu de l'Europe un trône diſtingué de celui des autres Souverains, où, concentrant en lui ſeul tous les pouvoirs d'un deſpote, il n'effaroucha point le peuple par l'idée d'une monarchie, & s'affranchit de toute influence & des Grands & du peuple. Cromwel, *Protecteur*, fut, ſous ce ſimple titre, le maître le plus abſolu qu'euſſent reconnu les trois Royaumes.

Cet heureux Chef, qui comptoit ſi fort ſur l'enthouſiaſme, donnoit peu à la fortune, qui ne l'aveugla jamais. La maiſon Stuart, quoique errante dans les différentes Cours de l'Europe, n'avoit pu perdre ſes droits, & trouvoit encore des appuis que lui donnoient ſes vertus & la juſtice de ſa cauſe. La Nobleſſe, indignée de voir à ſa place de vils fanatiques, n'attendoit qu'un cri de ralliement pour ſe montrer; le peuple Anglois, dans un état d'oppreſſion, tendoit, par le génie même des révolutions, à briſer des fers, qu'il n'avoit reçus que dans

une



XXXI.



OLIVIER CROMWEL

refuse le titre de Roi, et accepte celui de Protecteur.

en 1657.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

une forte d'yvresse. Si, dans cette position, Cromwel eut licentié ses troupes, ainsi que le Parlement le demandoit, sous le spécieux prétexte de l'économie, & dans le fait pour désarmer son despotisme, bientôt il eut vu l'Anglois, ou reclamer fièrement une indépendance à laquelle la Nation avoit sacrifié son repos & ses devoirs les plus sacrés, ou rappeller son maître légitime, pour écraser une autorité sacrilége.

La guerre devenoit donc nécessaire à Cromwel; il la déclare à la Hollande, Puissance inférieure, qu'il pense pouvoir attaquer impunément, & qu'il prétend punir de l'azile qu'elle a donné aux enfans du malheureux Charles. Dès ce moment, l'Amiral Anglois prit avec les Vaisseaux de cette République un ton insultant. Tromp rendoit alors son nom fameux sur les Mers, il fit payer chèrement à Cromwel ses mépris; &, s'il ne put l'abattre dans deux batailles, presque également meurtrières pour les deux flottes, au moins sut-il balancer la fortune du Protecteur.

Rien de plus inoui que l'ascendant que prenoit sur toute l'Europe ce Chef audacieux. C'étoit peu d'écraser l'Irlande par les armes d'Ireton, & ensuite par son fils Richard, qu'il mit à la tête de cette expédition sanguinaire. Il ose menacer, & il réussit à intimider presque toutes les Puissances; il arbore son pavillon dans la rivière de Lisbonne; à Londres, il fait trancher la tête au frère de l'Ambassadeur de Portugal, pour avoir tué en duel un Anglois; en Suède, le bruit de son nom détermine le Roi à s'allier avec lui; il se joue de l'Espagnol & de son phlegme; à la Porte, il enlève le Résident de Charles II, & réduit au silence le Divan. Dans les Pays-Bas, il déconcerte, par une suite de trahisons, les mesures de ce Roi fugitif; en France, il se mesure longtems avec Mazarin, dont il trompe la politique, & force ce

Cardinal d'accorder sa protection aux Calvinistes des Vallées, & à se déclarer contre les Princes Stuarts.

Si tant de faits éblouissans rendent probables la défiance qui gagnoit de plus en plus la Nation, & les conspirations qui se renouvelloient chaque jour contre un Chef si terrible au-dedans & si puissant au-dehors, sera-t-on étonné de la basse complaisance & de l'inconséquence absurde que montra le Parlement de Cromwel, quand, du même trait dont il abrogea les droits sacrés de la maison Stuart, il signa l'acte qui déféroit au Protecteur le titre de *Roi?*

« La motion fut formée par l'Alderman Pack; un cri de « Républicain, qui s'éleva d'une troupe de factieux, quoique « dévouée à Cromwel, la repoussa avec indignation; mais « à cela près, le vœu général des partis divisés fut pour « rétablir le trône. Ainsi, lorsque dans un malade, une fièvre « brûlante a porté les humeurs & tous les élémens du corps « humain à un certain degré de fermentation, la Nature, qui « s'est épurée par ce travail, ramène l'homme à la consti« tution, qui doit lui rendre son ancienne force. La monarchie « reprit donc son ancien crédit, & le Bill passa pour offrir « le sceptre à Cromwel. Ce moment fut pour lui celui d'une « crise violente. Instruit de la résistance d'une grande partie « de son armée, vivement agité par la soif de régner, & « par le danger de fronder sans pudeur, aux yeux de tant « de braves gens, des principes émanés, selon lui, d'une « inspiration divine, effrayé de l'opprobre dont il couvroit « leur conduite passée, en abjurant tout-à-coup des maximes « qui leur avoient mis le glaive à la main contre leur Roi; « Cromwel, nous le disons d'après ses Historiens, perd la « tête, balbutie un discours obscur, inintelligible, & d'un « absurdité, qu'on n'auroit pu pardonner qu'à un homme

„ de la lie du peuple. Ce qu'il y eut de plus clair, articula le „ refus abſolu de la Couronne.

A ce refus, le Parlement, qui ſemble reprendre ſon autorité, croit devoir, par l'acte le plus ſolemnel, former la République, & créer de nouveau ſon Protecteur. Le Gouvernement le plus informe devient l'ouvrage de trois grandes Nations. On tempère l'autorité du Protectorat; mais on accorde à Cromwel le droit de ſe choiſir un Succeſſeur. Une médaille annonce cette prérogative à la poſtérité. Cromwel s'y trouve repréſenté dans ſon coſtume & décoré de ſes titres. Le revers de la médaille offre deux petits *Oliviers*, qu'un plus grand couvre de ſon ombre, avec cette inſcription. *Non deficient Olivarii.*

Quel progrès n'a pas dû faire une Nation, qui, de cet état d'aveuglement, & en quelque ſorte de ſtupidité, a paſſé dans l'eſpace d'un ſiècle, ſelon l'opinion de quelques François, au plus haut période de la Philoſophie & de la politique.

RICHARD CROMWEL SIGNE SON ABDICATION du Protectorat (en 1659).

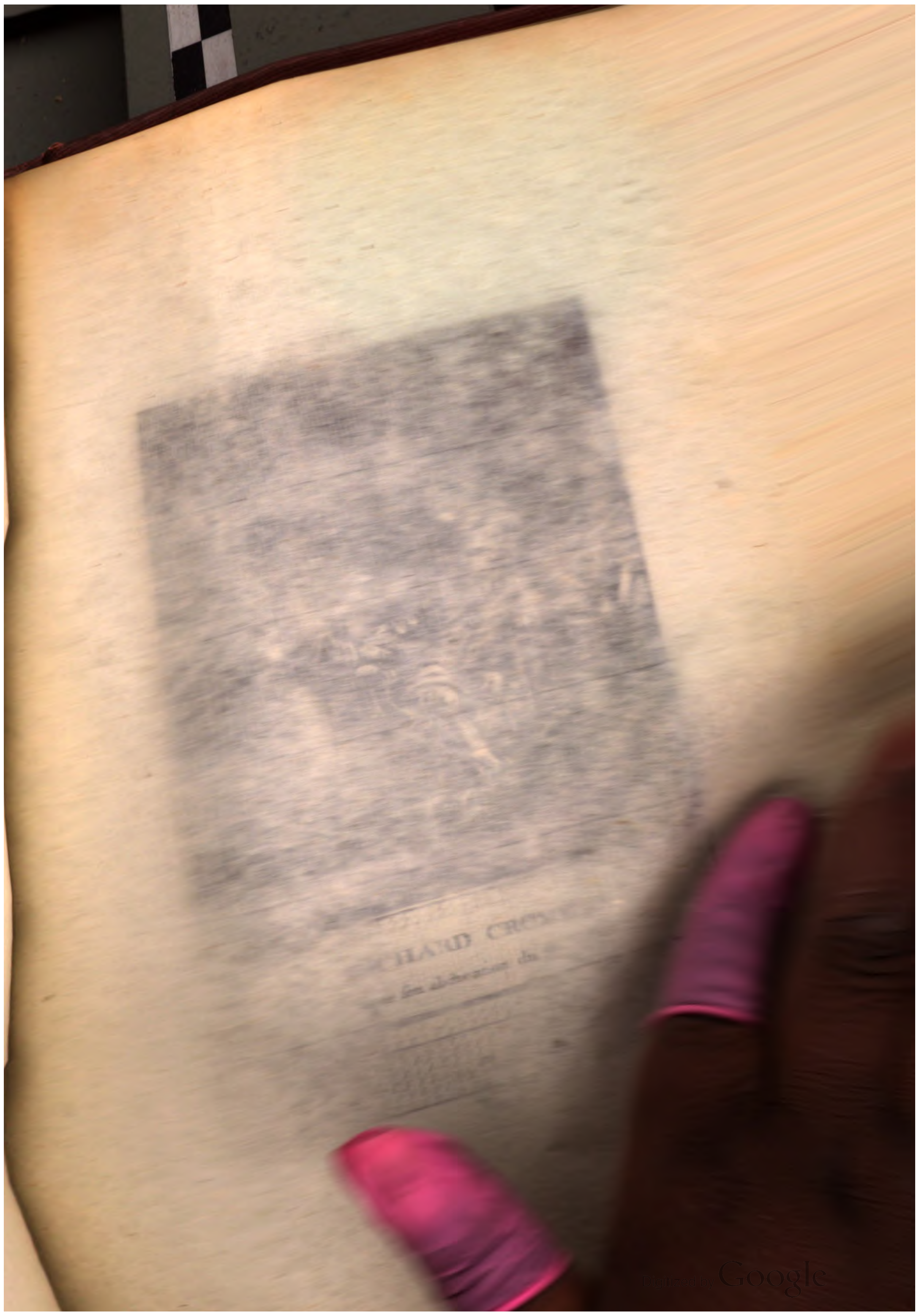
PROTECTORAT. RICHARD CROMWEL.

LA proſpérité de Cromwel n'étoit point ſans allarmes. Ce Coloſſe, auſſi foible dans ſa baſe, que celui du Roi d'Aſſyrie, puiſqu'il ne s'étoit élevé que ſur l'alliage des principes & des factions les plus inſociables, pouvoit être briſé d'une ſeule petite pierre. La main d'une fille Lucrèce de Greinwil, dont il avoit tué l'amant, exercée depuis trois ans à décharger chaque jour un piſtolet ſur l'image de Cromwel, avoit oſé tirer ſur le Protecteur, à ſon entrée ſolemnelle dans Londres; & n'avoit manqué ſon coup, que par l'effet du haſard. Un fanatique, ou l'un de ces mécontens, tels

qu'ils fourmilloient alors dans la Nation, pouvoit avoir une audace plus heureuſe. Les gens ſages commençoient à croire qu'il étoit tems pour Cromwel, de quitter un perſonnage trop violent, pour être d'une longue durée, & de terminer une carrière où il avoit épuiſé à la fois l'admiration des fanatiques & la ſervile ſoumiſſion des peuples.

Cromwel avoit rendu ſucceſſivement tous les ordres des trois Royaumes victimes de ſon ambition, il avoit fait & défait les Parlemens, avec autant de facilité que le même feu forme & diſſipe l'écume, révolté le peuple par des fardeaux dix fois plus lourds que ceux des différens règnes, & dégradé par le ridicule toutes les religions & toutes les ſectes. Grand Guerrier, on l'avoit vu ſubjuguer l'Écoſſe & l'Irlande, couvrir l'Océan de ſes voiles, aſſurer par les célèbres Penn & Vénable, la Jamaïque à l'Angleterre. Politique audacieux & fécond en moyens, du Nord au midi de l'Europe il avoit tenu en reſpect toutes les Puiſſances, & chaſſé au loin les enfans de ſon ancien maître.

Mais, dans ce monde, tout a ſa révolution; & les reſſources de Cromwel ſembloient uſées. Odieux à ſa famille, qui, par lui, ſe voyoit chargée de l'indignation de ſon ſiècle & de celle de la poſtérité; à l'armée & à la République qu'il avoit humiliées l'une par l'autre; mépriſant les hommes, après les avoir ſi ſouvent trompés; tremblant de rencontrer la probité & l'honneur, comme le criminel pâlit devant ſon Juge; cherchant la ſolitude, & craignant de ſe retrouver avec lui-même; tourmenté ſans ceſſe du ſouvenir de ſes forfaits & de la crainte d'en perdre tout le prix au premier inſtant.... Le Ciel, laiſſa mourir dans ſon lit ce trop fameux tyran; mais il livra ſes derniers jours aux allarmes & aux remords. Le Ciel ſembloit devoir à la terre cette eſpèce de vengeance. Cromwel meurt le 23 Août 1658, dans la 68e. année de ſon âge.



HARD CRO

XXXII.



RICHARD CROMWEL

Signe son abdication du Protectorat.

en 1659.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

Cet homme, que dans d'autres conjonctures, ou chez tout autre peuple, on eut enfermé, comme insensé, ou flétri comme fanatique, ou puni de mort comme séditieux, prouve assez combien les circonstances ont d'empire sur la destinée des hommes.

Il s'en falloit bien que la Nature eut préparé Richard Cromwel, pour remplacer son père, & qu'elle l'eut formé pour de semblables crises. Richard n'avoit en lui-même ni le génie des factions, ni l'essor de l'ambition, ni les ruses de la politique. Droit, bon & généreux, sans ennemis, comme sans partisans, il se trouva *Protecteur*, parce que son père l'avoit décidé, & qu'une partie de la Nation le voulut ainsi, & parce que l'ombre du tyran agitoit encore les esprits d'une impression d'admiration & de terreur. Ce moment d'illusion, où l'armée, la flotte, les Comtés proclamèrent Richard, & rendirent hommage à son autorité, fut très-court. Tandis que les Puissances étrangères félicitoient le nouveau *Protecteur*, l'ambition des uns, l'inquiétude des autres, &, dans le gros de la Nation, un commencement de retour vers les plus sages principes, donnèrent à l'État une nouvelle crise, qui, de loin, préparoit son repos. Le fanatisme sur-tout déploya la plus grande activité.

Fletwood, beau-frère du *Protecteur*, devint l'ame d'une puissante cabale. Il intéressa l'armée à reprendre un pouvoir que Richard & son Conseil n'étoient point de caractère à lui disputer. Ce parti de la *Domination des Saints*, eut son antagoniste. Ce fut à qui, dans les différens corps, essayeroit de recouvrer, sous une administration foible, ses prérogatives & son ancienne énergie.

Richard étoit bien éloigné de faire face à ces flots agités. Doux & prudent, il préfera de ramener paisiblement sa barque au rivage. Des conseils violens lui suggérèrent de

» se rendre redoutable par le supplice d'un des Chefs : *je ne*
» *veux point*, répondit-il, *d'un pouvoir ni d'un empire acquis*
» *par des voies sanglantes.* On vouloit lui faire dissoudre le
» Parlement, Desborough conduit en tumulte sa cabale chez
» le *Protecteur*. Richard, à l'air insolent, au ton menaçant
» du factieux, sent tout le danger de sa position, & se voit
» sans ressource pour ramener ou châtier ces mutins. Déja les
» voies de fait avoient prévenu sa réponse, cassé le Parlement
» & renversé le *Protectorat*. Richard, sans passion, parce qu'il
» étoit sans intrigue, n'oppose à leur fougue qu'une modeste
» assurance, & confond leur audace par le sacrifice volontaire
» d'une grandeur momentanée, au repos de la République.
» Il signe sur le champ sa démission. »

Le moment fortuné, qui devoit voir rentrer tous les partis dans l'ordre, n'étoit pas encore venu. Il falloit que cette malheureuse République, l'ouvrage & le jouet de tant de factions, éprouvât, une année entière, les maux de l'anarchie. Acharnés, l'un contre l'autre, l'armée & le Parlement se disputèrent le fruit des forfaits de Cromwel, dont la mémoire étoit déja en exécration chez les Anglois. Le Parlement, qu'il avoit écrasé, se releva de lui-même; & de lui-même ensuite se cassa, lorsque le grand crédit de l'armée lui fit craindre de voir sa sûreté & sa dignité compromises. L'audace & la confiance que Cromwel avoit autrefois inspirées à cette milice, alloient mettre l'État à la discrétion. des troupes ; mais les Généraux se divisèrent, & cette discorde, fomentée par les Émissaires du Parlement, amena le salut de la République.

La Providence sembla l'avoit placée dans la main d'un Général de la plus haute réputation. Politique profond, d'un prudence consommée dans toutes ses mesures, d'un zèle à toute épreuve pour le sang de ses anciens maîtres, *le*

brave, l'honnête Monck, (qualités qu'il mérita toujours de conserver,) eut la gloire de rétablir Charles Stuart sur le trône de ses pères. Cromwel & lui offrirent deux hommes aussi différens dans les ressorts que dans le but de leur politique. Cromwel trompa les Anglois en paroissant tout rapporter à la République, lorsqu'il ne sacrifioit qu'à son ambition. Le sage Monck ne leur donna le change, qu'en consacrant uniquement au rétablissement de son maître, tout ce qu'il sembla diriger à sa gloire personnelle.

CHARLES II ARRIVE A DOUVRES, & il est reçu par Monck (en 1660).

DOUZE années d'oppression, sous le joug des Indépendans, des fanatiques & de l'armée, qui s'étoient succédé pour tourmenter la Nation, sans donner une base à son Gouvernement, avoient lassé les esprits & découragé la plûpart des factions. La position étoit précieuse pour Charles. Fugitif, errant dans les Cours de l'Europe, il mendioit de tous côtés des appuis & des ressources, pour conjurer sa malheureuse destinée. Il soupiroit après ce trône, qui, tout souillé qu'il étoit du sang de son père, n'avoit pas cessé d'être son patrimoine.

Alors se traitoient aux pieds des Pyrénées les intérêts de deux grandes Puissances, dont les mouvemens & les vicissitudes donnoient le branle à presque tous les États de l'Europe. Deux hommes, d'un génie différent, y balançoient le sort des peuples. D. Louis de Haro y fatiguoit Mazarin par ses lenteurs & ses irrésolutions, Mazarin le désoloit par une politique impénétrable. La fierté Espagnole étoit aux prises avec l'astuce Italienne. L'Espagnol étoit exigeant; l'Italien, malgré le secret ressentiment qu'on lui prêta contre la France, demanda &

obtint de grands facrifices. L'infortuné Charles porta fa cause à ce tribunal. On le jugea malheureux, on le plaignît. Charles follicitoit d'autres ressources; mais il n'en obtint, ni de l'Espagne qui prétexta fon épuisement, ni de Mazarin, pour qui l'infortune n'étoit pas un attrait.

Le brave Monck le vit d'un autre œil. Son Roi malheureux fut pour lui un objet facré; & dans fon dévouement, ce vertueux Général développa bien autant de génie que l'eut fait Mazarin pour fa grandeur personnelle. Qu'on en juge par la marche adroite de ce fidèle ferviteur.

Pénétré de cette maxime, que l'autorité ne prend jamais plus de vigueur, qu'en divisant les factions, il eut l'art de leur prêter fucceffivement tout ce qu'il leur falloit de forces pour s'entrecombatre. Seul paifible & froid au milieu de ces troubles, & de l'effervefcence des Partis, il afficha pour le Parlement toute la déférence & la foumiffion qui pouvoit le féduire. On lui laiffa tout ofer, parce que long-tems il ne s'annonça que comme un Agent docile. A l'ombre de cette Puiffance, qu'il faifoit mouvoir à fon gré, il maîtrifa bientôt les trois Royaumes. Il avoit protégé le Parlement contre la Ville, il devint enfuite le médiateur de leurs intérêts. A la faveur de ce haut crédit, Monck travailla fourdement à la refonte de fon armée, dans laquelle il ne vouloit garder que des hommes dévoués à fes projets. Sa politique ne le trompa point. Des hommes, qui n'avoient pu endurer le joug d'un Roi légitime, devoient craindre jufqu'à l'ombre du pouvoir dans un particulier. Le Parlement commençoit d'ouvrir les yeux fur les progrès énormes de l'autorité de Monck. Mais déja l'armée qu'il avoit détachée du Parlement, fit fentir au Sénat qu'il n'étoit plus qu'un corps ifolé, une troupe impuiffante; & la Ville que le Général eut le fecret de s'attacher, doubla prefque fes forces.

Cependant

XXXIII.



CHARLES II. ARRIVE A DOUVRES
et il est reçu par Monck.

en 1660.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. II.

Cependant la faveur de quelques royaliſtes ſecrettement appuyés par Monck, rendoit ſoupçonneux les ennemis de la maiſon Stuart, dont l'auguſte nom ſembloit encore un épouvantail pour le gros d'une Nation, à laquelle l'ombre de Charles reprochoit ſans ceſſe ſon crime. Mais c'eſt ici que le ſage & généreux Monck conduit ſa barque en habile rameur, qui ne s'avance jamais plus ſûrement à ſon terme, qu'en ſe préſentant de face au côté oppoſé. C'eſt toujours vers la République qu'il pouſſe les différens flots des factions, en éloignant toute idée de Protectorat & de Monarchie. Son crédit augmente par ce ſtratagême, on lui laiſſe rappeller les exilés, preſque tous royaliſtes L'armée murmure; mais l'armée, qui ſe voit à la merci d'un nouveau Parlement, de la création de Monck, ſent qu'elle n'a plus que la voie d'une humble ſupplique. En peu de jours, une nouvelle milice, dévouée au Général & à ſon Roi, annonce aux militaires mutinés l'impuiſſance de leur révolte. Le Parlement lui-même ſe débat envain dans les filets dont l'enveloppe l'habile artiſan de ce grand ouvrage. La République n'a plus ni lien, ni appui, & ſe diſſout naturellement par cette poſition inattendue. Un nouveau Conſeil d'État, un corps inconnu, formé des partiſans de la monarchie, s'élève au milieu de tous ces pouvoirs diſperſés.

Monck n'a point encore prononcé le nom intéreſſant de Stuart, & déja ce nom vole de bouche en bouche. A ce cri de ralliement, la révolution s'opère dans les eſprits, le preſtige du fanatiſme eſt tombé, les amis de Charles, cachés juſqu'alors, marchent tête levée dans Londres, étonnent & conſternent les factions par leur aſſurance. Toujours prudent & toujours fidèle, tandis que par ſon commerce ſecret avec Charles, Monck porte l'eſpérance & la joie dans l'ame du

Monarque, il lui prépare à Londres le cœur des peuples. C'eſt leur vœu qu'il doit porter au Prince, comme l'hommage le plus flatteur ; & ce vœu le Roi n'a pas long-tems à l'attendre.

Le Conſeil redemande hautement le Roi ; ſon rappel n'eſt plus ni un ſimple projet, ni un problême ; c'eſt un coup de vigueur de l'autorité du Conſeil ; c'eſt le chef-d'œuvre de la politique de Monck, qui ſe déclare enfin. Prévenu de ces Négociations, le Prince avoit écrit à ſon peuple, auquel il vouloit faire entendre ſa voix par l'Orateur du Conſeil. Sa lettre eſt reçue avec reſpect, ſes ordres ſont attendus avec ſoumiſſion ; & ſon nom, ce nom proſcrit il y a peu de jours par une haine frénétique, n'eſt prononcé qu'avec attendriſſement. La faction républicaine encore palpitante, voit tomber à ſes côtés les ſtatues de Cromwel & de ſon fils ; déja Londres n'eſt plus la même. En voyant l'enthouſiaſme qui la ramène à ſon Roi, on ne peut croire qu'un peuple ſi bon & ſi aimant, ait jamais pu ſe ſouiller d'un régicide, ou vivre une année entière éloigné des Stuarts.

Proclamé à Londres & dans Weſtminſter, Charles l'eſt également en Irlande ; Royaliſtes & Presbytériens répètent avec le même tranſport les cris d'allégreſſe. En Hollande, ce Prince jouit de tous les honneurs de ſon rang, & bientôt il y voit à ſes pieds l'offre de trois Couronnes & l'hommage empreſſé d'une Nation qui ſoupire ardemment après ſon retour.

« Charles ſe rend aux vœux de ſon peuple. Une flotte » de vingt-ſix grands Vaiſſeaux, commandée par l'Amiral » Montague, va recevoir ce Prince à Schveling, auprès de » la Haie. Le Duc d'Yorck diſpute à l'Amiral le bonheur » de ramener ſon frère. La Mer reçoit ce dépôt. Charles » deſcend à Douvres ; il touche enfin cette terre, qui depuis » ſi long-tems le repouſſoit avec fureur. C'eſt le ſoleil levant,

« qui semble ranimer toute la Nature ; tout se renouvelle ; & « les yeux du Monarque ne voyent que des royalistes. Monck « tombe à ses genoux, le Prince reconnoissant le relève, « l'embrasse, & l'appelle son père. La Noblesse & le peuple « à ses pieds forment une de ces scènes attendrissantes, dont « rarement l'Angleterre est le théâtre, & dont le François, « malgré l'habitude, connoît si bien le prix. L'heureux Monck « jouit dans ce spectacle d'un triomphe mérité ; c'est celui « d'un zèle héroïque, de sa sagesse & son désintéressement ».

Mais Londres appelle Charles : il se doit aux desirs d'un peuple passionné. L'enthousiasme va tout faire pour le bonheur du Roi. Heureux Prince, s'il sçait en profiter !

CHARLES VEND A LOUIS XIV la Ville de Dunkerque (en 1662). CHARLES II.

TOUT-A-COUP l'Angleterre a changé de face, &, dans cette Isle où le fer du bourreau a souvent été l'instrument le plus efficace de la politique, on voit avec surprise un Général puissant & accrédité, combattre par les seules ressources de son génie les factions diverses, enchaîner les partis les plus turbulens, réduire au silence le fanatisme, & produire, sans le glaive de la mort, sans qu'il en coûte un prodige à la Nature, sans le concours des Puissances étrangères, la révolution la plus éclatante pour l'honneur de la Nation, pour la dignité du trône & le repos des peuples. L'intelligence, la fermeté & la valeur : tels sont les ressorts de Monck, de cet illustre Restaurateur de la Monarchie. Envain, déconcerté par la politique de ce Général, dont il n'a pas pénétré le but, le souple Mazarin lui propose l'appui de sa Couronne, soit pour

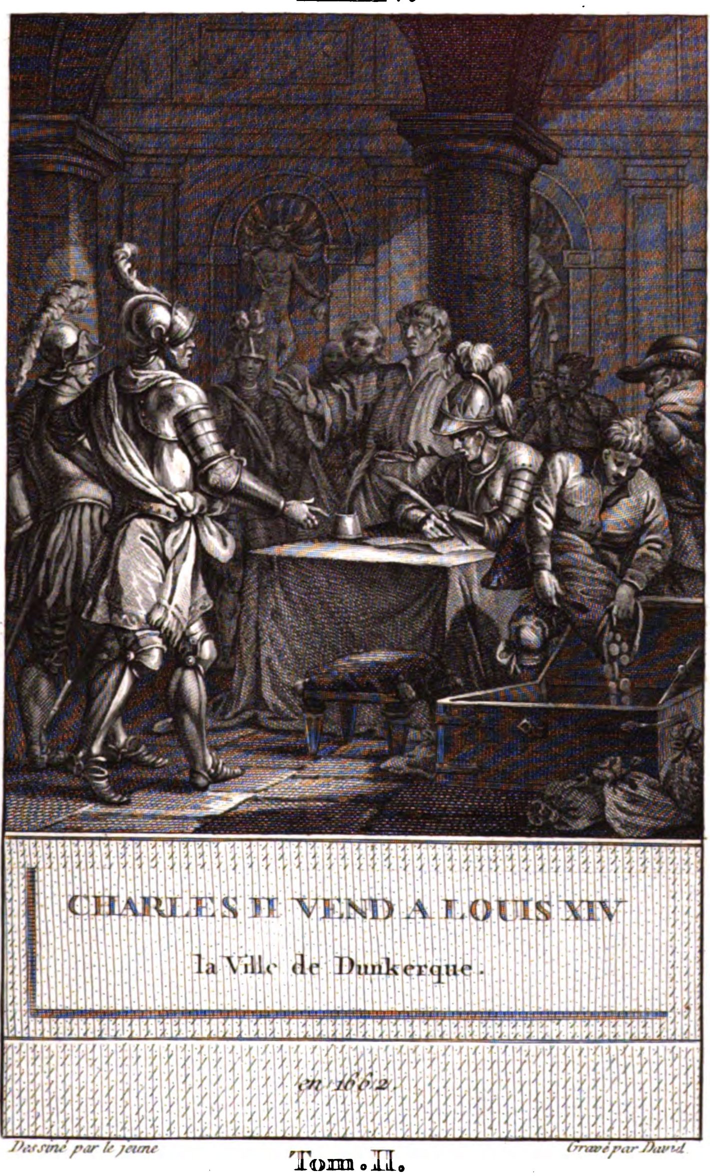
l'élever au Protectorat, soit pour rétablir Charles Stuart, Monck rejette des offres aussi tardives qu'insidieuses. Il lui suffit de sa loyauté & de son zèle pour voir couronner ses travaux par la gloire de son maître.

L'entrée de Charles dans Londres eut l'éclat d'un triomphe. Tout y prit un air de fête, & la joie alla jusqu'à l'yvresse. Le souvenir des maux passés embellît la perpective du nouveau règne. Charles s'annonçoit à l'Angleterre par tout ce qui pouvoit exalter les espérances. Élevé à l'école du malheur, son ame avoit dû recevoir de sa position une plus grande énergie. La retraite avoit étendu ses connoissances, qu'il avoit portées fort loin dans la Physique & singulièrement dans la Marine. Il avoit fait de la politique une étude sérieuse; ses voyages, ses épreuves, les malheurs de son père, tout sembloit garantir la sagesse de son Gouvernement. Sa jeunesse, un ton plein de graces, une physionomie charmante, répandoient autour de sa personne une douce sensibilité qui lui ouvroit les cœurs; les ames s'épanouissoient, & le ciel de l'Angleterre, si troublé, si terni par les derniers orages, se montroit sous les couleurs les plus riantes.

Le Prince crut avec raison que son premier acte de souveraineté devoit être une expression de sa reconnoissance. Monck fut créé Duc d'Albermale, & reçut l'Ordre de la Jarretière aux acclamations du peuple. Chaque parti se berça des espérances les plus analogues à son génie. Le Presbytérien crut devoir tout attendre de la reconnoissance de Charles. Les Épiscopaux trouvoient sa conduite tracée dans la déclaration par laquelle le Monarque s'étoit lié à Bréda; les Ligueurs même purent espérer, d'après la réputation de sa douceur, que le Roi d'Angleterre ne vengeroit point les outrages faits au Prince de Galles.

Cependant il étoit une vengeance, dont l'honneur du

XXXIV.


CHARLES II VEND A LOUIS XIV
la Ville de Dunkerque.
en 1662
Dessiné par le jeune
Gravé par David

Tom. II.

trône, le respect & l'amour filiale faisoient à Charles un devoir sacré. Ce devoir, il le remplit avec zèle; mais avec une sage modération. On avoit renversé la statue de son père, il la releva, & l'inscription qu'il y mit annonça à la postérité le martyre & l'apothéose du dernier Roi. Charles eut aussi la sienne que lui érigea le peuple; mais ce Prince voulut qu'elle portât le caractère de son ame, en annonçant l'amnistie: *Oblivioni*, *Carolus II.* Ce pardon devoit avoir ses bornes, & les Juges, qui avoient signé l'arrêt de mort de son père, ne pouvoient jamais être un objet de sa clémence. Dix d'entre eux furent exécutés, plusieurs autres le furent dans la suite. On jugera du fanatisme de l'un d'eux, Thomas Scot, qui ordonna par son testament, que la sentence de mort du feu Roi fut gravée sur son tombeau. On avoit brisé la statue de Cromwel, son corps déterré fut brûlé par le bourreau. Mais Charles épargna sa famille, qui se condamna elle-même à une sage obscurité.

Après tant de mouvemens convulsifs, qui avoient culbuté le trône, agité en tout sens l'Angleterre, sans donner aucune forme stable à son Gouvernement, il étoit doux de voir cette Nation se régénérer elle-même par son retour à l'autorité légitime. Jamais Roi de la Grande-Bretagne n'eut un plus beau moment, pour plier à la constitution monarchique une Nation fatiguée de l'instabilité de ses formes, & que l'amour vif qu'elle portoit à son maître, éloignoit de toute défiance.

Charles, dans ses voyages en France, avoit été frappé des premiers rayons de la gloire de Louis XIV. Il avoit dû voir s'étendre par degrés la puissance de ce Prince, l'un des plus absolus qui ait gouverné les hommes dans une monarchie, le Roi le plus respecté de l'Europe, & qui donnoit à sa Nation ainsi qu'à son Gouvernement une dignité imposante. L'ame de Charles, ainsi préparée, tendoit à un caractère de grandeur &

d'indépendance. Ses courtisans l'y portoient : leur intérêt pouvoit autant que le sien leur faire adopter le génie de la Cour de France, en le rendant maître absolu des Parlemens, dont les prétentions avoient été si funestes au repos & à l'autorité de ses prédécesseurs. Charles rejetta cet avis ; soit qu'il craignit de rouvrir des plaies à peine cicatrisées, soit que, par un triste effet de l'humanité, l'homme au terme de ses vœux & prévenu dans tous ses desirs, eut perdu, dans Charles, l'activité du zèle & la vigueur que lui avoient donné les revers. Plus d'une époque de son règne nous attristera sur cette dégradation sensible, qui fut le crime de Buckingham & de Percy.

Le goût de Charles se satisfit par les fêtes multipliées à l'entrée de son règne. Celui de la dépense alla toujours croissant. Plus de sept millions de France que lui accorda son Parlement pour sa dépense personnelle, disparurent bientôt dans ses mains. La vente de Dunkerque lui offrit une ressource momentanée.

« Dunkerque, pris par Cromwel, devenoit, entre les mains » des Anglois, un Fort presque également redoutable à la » France, à l'Espagne & aux Pays-Bas. Mais, au bruit que » commençoient à faire en Europe les armes de Louis XIV, » on devoit bien penser que les Ministres & les Généraux » de ce Prince marqueroient bientôt cette place à la tête de » ses conquêtes. Louis XIV en demandoit le rachat. Clarendon & Southampton y décidèrent sans peine le Roi Charles. » Schomberg se déclara contre cette vente, qui privoit l'Angleterre d'une place regardée comme imprenable. Cependant la vente fut résolue de l'avis du Parlement. Le Comte » d'Estrades, Ministre du Roi de France, se rendit à Londres, » &, sur sa proposition, cette place fut vendue à Louis XIV, » moyennant cinq millions de France, que Charles devoit

« déposer dans la Tour; mais qui devinrent la proie de son
« luxe & de ses maitresses. »

CHARLES II REÇOIT UNE AMBASSADE DE LOUIS XIV (en 1665). CHARLES II.

S'IL n'eut fallu, pour régner paisiblement sur l'Angleterre, que l'assemblage de ces qualités aimables, qui, dans un particulier, font le charme de la société, Charles pouvoit se promettre un règne heureux. Né bon & juste, ennemi de la violence & de l'animosité, simple dans ses mœurs, doux dans son commerce, magnifique dans sa dépense, amateur instruit & curieux des lettres & des Arts, ingénieux à varier les plaisirs, séduisant pour les femmes, jusqu'à se faire pardonner son inconstance; Prince isolé des affaires, il eut fait les délices de sa Cour & de ses amis. Si même, plus habile à saisir l'avantage de sa position, & voulant imiter Louis XIV, dont la grandeur élevoit quelquefois son ame, il eut profité de l'enthousiasme, pour donner à son Gouvernement, par des degrés imperceptibles, la consistance d'une monarchie absolue, Charles eut régné sur un peuple soumis & heureux. Mais le sceptre ne reprit dans sa main ni la fermeté ni l'éclat auxquels l'Anglois sembloit s'attendre.

Ce Prince, dont on a dit qu'*il ne sçut pas être Roi un quart d'heure de son règne*, & dont, selon Buckingham, l'insouciance étoit la maitresse favorite, laissa au Duc d'Yorck, son frère, les rênes du Gouvernement. A comparer Charles avec lui-même, dans les différentes époques de sa vie, on eut dit qu'il n'avoit qu'une mesure d'activité qui devoit cesser avec ses épreuves, ou que, capable de tout oser, au milieu des plus grands dangers, son caractère perdoit dans le calme toute espèce de

vigueur. Ce Monarque aima le plaiſir à l'excès, & ce goût vif, qu'il ne ſçut jamais modérer, l'entraîna loin des affaires.

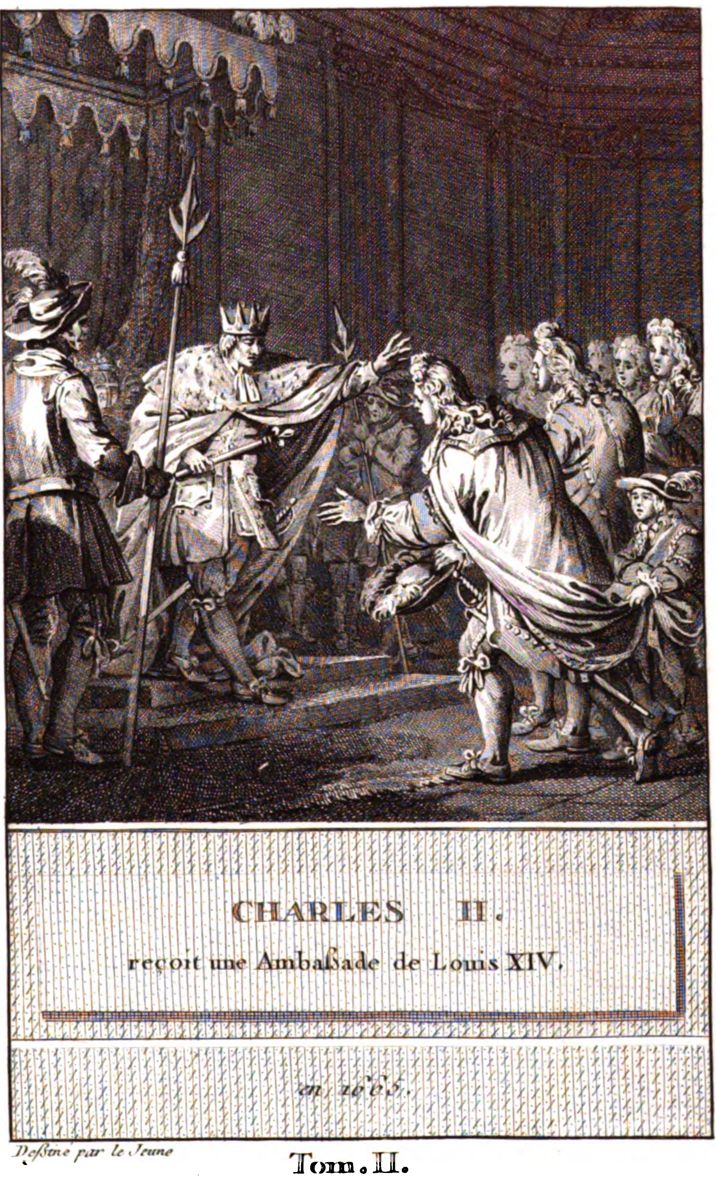
L'épreuve que ſon père & lui avoient faite du caractère de la Nation, ne ceſſa de le tenir dans un état de défiance. Toujours en garde, même contre les ſervices, il ne put croire à l'amitié; paſſionné pour le commerce des femmes, il ne crut pas davantage à leur retour.

Une Reine, dont les charmes euſſent captivé cette ame ſenſible & ſatisfait tous ſes goûts, eut pu prendre ſur ce Prince un aſcendant avantageux à la Nation, utile à lui-même; mais l'Infante de Portugal étoit laide, il paroît même qu'elle fut ſtérile. Ce fut une grande faute, de la part de ceux qui lui conſeillèrent ce choix, de n'avoir pas ſenti tout ce que peut ſur le trône une belle femme, pour y conſerver les mœurs, maintenir la dignité de ſa Cour, & pour exalter l'ame de ſon époux, en raiſon de l'empire qu'elle exerce ſon cœur, & de ce qu'elle-même ſçait apprécier la vraie gloire. Aucune des favorites de Charles ne prit auprès de lui le rôle de la belle Agnès.

De tous côtés, le Prince laiſſa deviner ſa foibleſſe, & chacun s'empreſſa d'en profiter. Placé ſur le premier degré du trône, le Duc d'Yorck y répandit l'éclat de ſa valeur & de ſes ſuccès militaires. Il tint la Mer avec une dignité impoſante, & ſçut rendre le pavillon Anglois redoutable à la Hollande, qui vit échouer l'habileté de ſes plus grands Amiraux. Mais, préſomptueux dans ſes projets, violent dans ſes procédés, indiſcret dans ſes démarches & ſon zèle pour la Religion Catholique, le Duc d'Yorck perdit inſenſiblement & l'amour & la confiance de la Nation. Cependant il régna ſi véritablement ſous le nom de ſon frère, que, quand le Parlement propoſa le Bill qui l'excluoit du trône, le Poëte Waller oſa dire *que Charles, pour ſe venger de cette audace, avoit voulu que ſon frère régnât d'avance.*

Un

XXXV.



CHARLES II.
reçoit une Ambaßade de Louis XIV.

en 1665.

Deßiné par le Jeune

Tom. II.

Un homme, célèbre encore de nos jours, & comme Historien & comme homme d'État, qu'on appelloit alors *le Chancelier de la nature humaine*, parce qu'il en connut & ne cessa d'en maintenir les droits, le Comte de Clarendon, Magistrat impassible comme la Justice, plaida avec une égale fermeté la liberté de la Nation auprès du Roi, & la prérogative du Prince auprès de la Nation. Seul, il auroit rempli aux yeux de l'Angleterre le vuide que l'indolence de Charles laissa voir sur le trône, & sauvé l'honneur de son maître. Mais, par cette fatalité, qui trop souvent rend les Princes ingrats, Charles devint bientôt injuste. Il s'offusqua du mérite de Clarendon & de ses services, il osa lui faire un crime de l'avoir marié avec l'Infante de Portugal, disons mieux : Charles n'osa rien ; mais laissa tout oser à la cabale contre le plus grand homme de l'Angleterre, & souscrivit à l'arrêt de proscription, qui le bannit du Royaume.

Cette révolution releva Buckingham. Rappellé à la Cour, il y reprit avec autant de hardiesse que d'indécence son poste de favori. Qu'il est respectable ; mais qu'il a peu d'égaux dans l'Histoire, le Prince dont la sagesse repousse ces vils Agens des voluptés de leur maître, ces Valets si bas quelquefois dans le plus haut rang, qui, après avoir profané leur propre nom par des turpitudes, se jouent de l'honneur du trône & de celui de leur maître, en le corrompant par les femmes, & finissant par lui faire mépriser les hommes ! Charles en fit, jusqu'à ses derniers jours, la trop funeste expérience.

Tandis que Charles se reposoit sur son frère, ses Ministres & ses Amiraux, de ses querelles avec la Hollande, Louis XIV qui voyoit avec intérêt les débats de ces deux Puissances ; mais qui ne vouloit ni la ruine, ni la prépondérance de l'une ou de l'autre, s'occupa de les pacifier. Le Duc de Verneuil, Ambassadeur du Monarque François, parut à Londres ; il y

• déploya cette magnificence par laquelle Louis ſçavoit annon-
• cer au loin ſa grandeur. Charles s'efforça d'y répondre avec
• dignité. On préſenta les articles du traité entre la Grande-
• Bretagne & la Hollande. Il étoit réſervé à une autre époque,
• ainſi qu'à d'autres évènemens, d'en conſommer l'exécution. •

Vingt années, qui s'écoulèrent juſqu'à la fin du règne de Charles, nous le montrent dans des viciſſitudes aſſez fréquentes de deſpotiſme & de relâchement, ſupprimant ici toutes les diſtinctions de partis, & là favoriſant ceux qui pouvoient militer pour ſa prérogative, trompé quelquefois par de fauſſes meſures & revenant avec facilité ſur ſes erreurs, environné d'ennemis ſecrets, les déſarmant par ſa douceur & ſa bonté, ſans pouvoir éteindre le foyer des conſpirations.

La plus extravagante fut celle des *Millenaires*, de ces hommes de la *cinquième monarchie*, qui ſe diſoient envoyés pour détruire au nom de Dieu toutes les monarchies de l'Univers. Londres en fit juſtice au Roi, tous furent paſſés au fil de l'épée par la bourgeoiſie; mais l'Angleterre demeura toujours dans un état convulſif, qui troubla ſouvent le repos & les plaiſirs du Monarque.

A meſure que l'autorité royale faiſoit des pas vers la monarchie abſolue, l'enthouſiaſme de la liberté donnoit l'ame à de funeſtes complots. Le ferment du *Teſt*, établi ſous ce règne, & qui devoit raſſurer les eſprits contre l'influence de l'Égliſe Catholique, dont il ſappoit la Hiérarchie, & proſcrivoit le myſtère de la Tranſubſtantiation, ne laiſſa point la Nation ſans allarmes ſur le génie du Duc d'Yorck, dont on craignit à la fois & le deſpotiſme & le zèle pour l'Égliſe Romaine.

Charles étoit au moment de calmer ſon peuple, en renvoyant le Duc en Écoſſe, en éloignant ceux de ſes Miniſtres qui déplaiſoient à la Nation; quand, au milieu de ces ſages deſſeins pour ſon bonheur & celui de l'Angleterre, une attaque

d'apoplexie lui donna le coup de la mort ; entouré d'Évêques Anglicans, qu'il refusa d'écouter, il mourut dans la Communion Catholique.

Doux, mais voluptueux à l'excès ; aigri au fond de l'ame contre les sectes Anglicanes, dont son père avoit reçu tant d'outrages, dégoûté des factions, Catholique par goût & par principes, tolérant par politique & par caractère, Charles, à ce degré d'insouciance sur les affaires & la Religion, nous semble-t-il éloigné du François de notre XVIIIe. siècle ?

Admirateur de Louis XIV, il voulut à son exemple donner aux Arts & aux sciences une forte impulsion. Il y réussit dans l'établissement de la *Société royale de Londres*, Corps illustre, qui, depuis cent vingt ans, n'a point dégéneré de sa célébrité, & auquel on doit d'importantes découvertes dans l'Astronomie, la Géométrie transcendante ; digne émule de l'Académie Françoise, tribunal auquel la langue Nationale a dû sa pureté & sa richesse.

JACQUES II APPREND PAR UNE LETTRE, qu'il est abandonné de sa fille (en 1688). JACQUES II.

CE seul titre annonce à nos Lecteurs la malheureuse destinée du Roi Jacques, le précédent règne l'avoit déja préparée. Le fameux Comte de Shaftsbury, ayeul de l'Auteur des *Caractères*, Ashley-Cooper, en avoit été le premier moteur. Tyran sous Cromwel, successivement indépendant & royaliste, Ministre des plaisirs de Charles II, il étoit devenu, par cette étrange véhicule, le Chef de la Justice. Vendu à la France, trompant tour-à-tour le Duc d'Yorck & son frère, Shaftsbury, odieux à la Cour & à la Nation, étoit passé en Hollande ; & ce fut-là que l'esprit de vengeance lui fit tramer avec le Prince d'Orange la

révolution qui arracha aux Stuarts le patrimoine de leurs ancêtres.

Guillaume avoit reçu le gage de sa prospérité future dans la Princesse Marie, fille de Jacques, qui emporta avec elle les destinées de sa maison & de sa Patrie, où elle ne devoit reparoître qu'après avoir consommé la proscription de son père.

Plus éclairé que Charles sur les vrais intérêts de la maison de Stuart, sur l'ambition du Prince d'Orange, sur le génie Anglois & les sourdes menées des factions, Louis XIV, ce Roi si supérieur en politique, avoit présagé tout ce que ce mariage devoit avoir de sinistre, comme il avoit vu avec surprise la défection de Charles, qui par cette alliance s'attachoit à son plus mortel ennemi. La sagesse & l'habileté de l'Ambassadeur Barillon ne purent parer ce coup fatal, l'ouvrage de la foiblesse de Charles, de la condescendance de son frère & de l'intrigue du Lord Danby, l'Agent secret & artificieux du parti Protestant.

Jacques avoit abjuré la Réforme dès 1671. L'Angleterre le sçavoit; &, quoiqu'une partie des Anglois en murmurât, les qualités militaires du Duc d'Yorck, ses services envers l'État, & peut-être un peu plus de discrétion dans ses démarches qu'il n'en mit dans la suite; mais plus encore l'espérance de réussir dans les tentatives qu'on avoit multipliées pour l'exclure du trône, empêchèrent le soulèvement de la Nation. Mais, lorsqu'après l'avoir entendu déclarer sa résolution de maintenir au péril de sa vie les Loix de l'Angleterre, ainsi que le Gouvernement établi dans l'Église & dans l'État, on le vit aller en pompe à la Messe, faire publier avec éclat par un Prêtre les signes de Catholicité qu'avoit donné secrètement son frère, déployer auprès d'Innocent XI la plus grande activité pour accélérer, contre le vœu même de ce Pontife, le retour de l'Église d'Angleterre à la foi Catholique, accorder ensuite



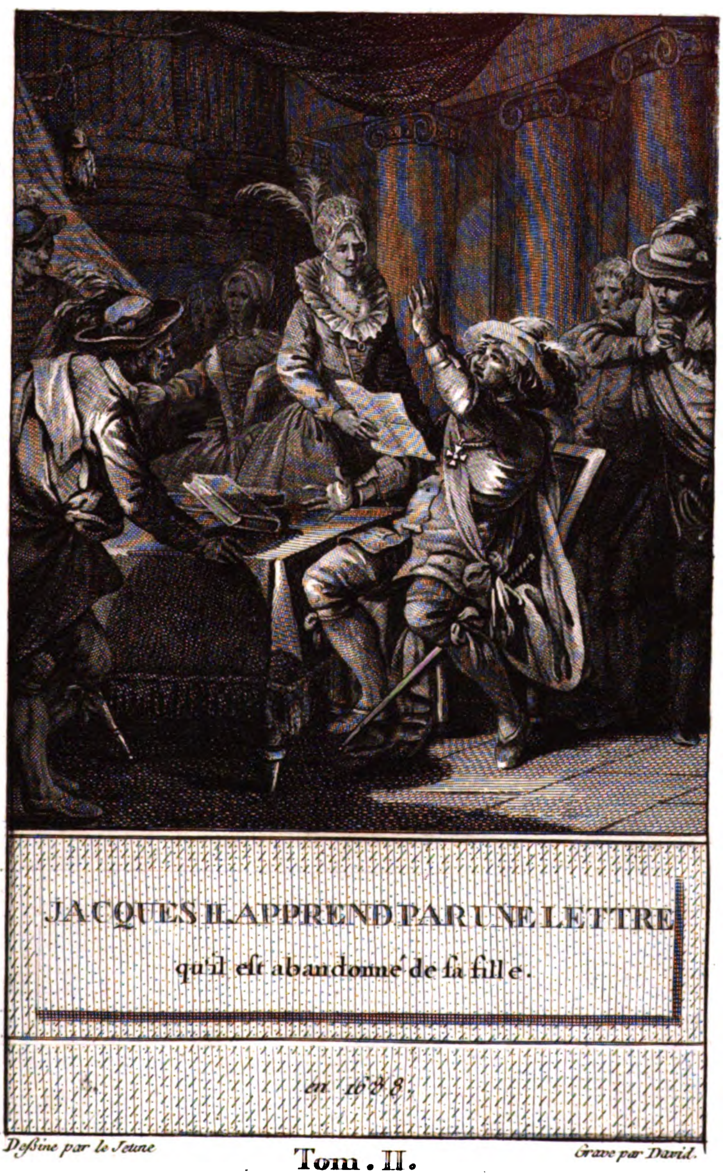
JACQUES II APPREND PAR UNE LETTRE
qu'il est abandonné de sa fille.

en 1688.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David.*

Tom. II.

XXXVI.



JACQUES II. APPREND PAR UNE LETTRE
qu'il est abandonné de sa fille.

en 1688.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David.*

Tom. II.

au Nonce l'entrée la plus ſolemnelle & à tous les Religieux l'uniforme de leur milice particulière ; quand enfin il annonça ouvertement ſes projets d'indépendance du Parlement & toute l'extenſion qu'il entendoit donner à ſa prérogative, une contradiction auſſi palpable ouvrit les yeux, les hommes ſages s'allarmèrent ſur les ſuites, les factions murmurent tout bas & Londres fut conſterné.

Une conſpiration avoit déja menacé les jours du Roi. Montmouth, fils naturel de Charles II, corrompu par la tendreſſe aveugle de ſon père & par la faveur de Jacques lui-même, avoit oſer porter juſques ſur le trône ſes vues ambitieuſes ; ingrat & rebelle, il avoit aſſocié le Comte d'Argyle à ſes coupables projets. Il avoit été facile à Jacques de diſſiper & de détruire la tourbe ignoble que ces deux rebelles menoient à leur ſuite, & tous deux ne tardèrent pas à recevoir ſur l'échafaud le prix de leurs forfaits. Jacques, qui, après un pareil évènement, devoit captiver les eſprits par un ſage tempérament de douceur & de fermeté, crut pouvoir ſe livrer à toute l'indiſcrétion de ſon caractère impérieux. La cruauté dicta ſes arrêts, & la témérité ne ceſſa plus d'égarer ſes démarches.

Les Miniſtres de ſa vengeance étonnèrent l'Angleterre par une barbarie inconnue juſqu'alors. Un Colonel Kirke, ſoldat de fortune, qui s'étoit apprivoiſé au carnage chez les Maures, fit voir dans le ſupplice des rebelles une férocité d'un nouveau genre. Il étoit à table, avec ſes compagnons, quand il fit attacher au gibet dix-neuf des priſonniers dont il voulut avoir le ſpectacle ; &, par une cruauté inſultante, aſſimilant à une pantomime les angoiſſes de leur mort, il les fit accompagner d'une muſique militaire.

Ceci ne fut que le prélude d'une ſcène atroce où la perfidie la plus révoltante ſe joignit à la cruauté. Kirke alloit faire

pendre un rebelle à la porte de ſon Auberge, une ſœur du proſcrit, fille jeune, aimable & belle, vient embraſſer ſes genoux, les arroſe de ſes larmes, en demandant la grace de ſon frère. Le barbare ſe trouble, la paſſion l'enflamme, l'yvreſſe eſt dans ſes ſens, & la diſſimulation au fond de ſon ame. Il promet la grace; mais il l'attache au dèshonneur de cette ſœur éplorée. Envain celle-ci reclame ſa vertu comme le ſeul bien qu'elle ait au monde, & lui laiſſe voir dans ſon ame le combat le plus attendriſſant entre l'amour fraternel & la crainte du dèshonneur; l'inexorable Kirke la repouſſe, & feint de s'échapper, pour ordonner le ſupplice. L'ame affoiblie par une poſition ſi étrange, l'infortunée court ſe jetter dans ſes bras, réſolue d'expier enſuite par ſa mort l'oubli d'un moment. Une nuit s'écoule dans ce honteux triomphe. Le perfide ne réveille la victime de ſa brutalité, que pour lui faire voir, avec un ſouris inſultant, ſon malheureux frère au gibet. Le dépit & la rage ôtèrent pour toujours à cette fille, en lui laiſſant la vie, le ſouvenir de ſon dèshonneur.

Tandis que par le carnage de plus de 700 hommes, immolés à la colère de Jacques, le juge Jeffries rendoit ce Prince odieux à la Nation, Jacques pouvoit encore par la modération & la retenue de ſes démarches perſonnelles, ſe concilier le Parlement, le Clergé & la Nobleſſe, à qui l'expérience des troubles paſſés & des maux de l'anarchie faiſoit craindre de rompre avec la Couronne. Jamais Roi d'Angleterre ne trouva ſon peuple plus diſpoſé à lui réſigner ſes libertés, jamais Roi ne ſe vit au moment d'être plus abſolu, & ne manqua une plus belle occaſion d'étendre à tout ſa prérogative.

La politique & l'intérêt même de la Religion Romaine éxigeoient pour les Loix du Royaume, pour la conſtitution Britannique & pour le Clergé proteſtant, les ménagemens les plus délicats. Jacques, enyvré de ſa puiſſance, exalté par le

zèle indiſcret de quelques Catholiques, oſa bruſquer ce qui ne devoit être conduit qu'avec le plus grand art. Une révocation prématurée du ſerment *du Teſt*, faite de ſa ſeule autorité, allarma la Nation, qui regarde ce ſerment comme le boulevard de l'Égliſe & de l'État. La terreur ſe manifeſte, le dégoût ſe ſaiſit de l'armée, des faveurs d'éclat accordées aux Catholiques aliénent l'Égliſe Anglicane, la perſécution de ſes Évêques aigrit les eſprits, les Univerſités attaquées par des entrepriſes arbitraires, réclament avec hardieſſe leurs priviléges; le pouvoir diſpenſatif, quoique anciennement reconnu, mais qui, dans ces tems critiques, ne devoit être rappellé qu'avec prudence, annonce hautement le deſpotiſme. La patience eſt à bout, la fermentation gagne les eſprits, & la chaleur Nationale qui reprend ſon activité, annonce la plus violente exploſion.

Le Prince d'Orange obſervoit, du fond de ſes marais, le ciel de l'Angleterre, & n'attendoit que le moment d'y raſſembler des orages. Trop prudent pour ſe conduire aux premiers éclairs des factions, & pour marcher au premier cri d'un peuple, qui s'étoit montré ſi verſatile dans ſes affections & ſes haines, Guillaume vit d'abord avec mépris ſon beau-père s'envelopper dans ſes propres filets. Mais, quand il le ſçut en bute à tous les partis, & frappé d'aveuglement ſur ſon danger, il ſentit qu'il étoit tems de ſe montrer à découvert.

Un armement formidable, concerté avec la Hollande, alloit décider de la deſtinée de Jacques, que ne vit d'abord dans ce projet que des préparatifs redoutables à la France. Mais bientôt ſes yeux ſe deſſillèrent, quand Guillaume, qui s'étoit annoncé par un manifeſte, débarqua tout-à-coup dans le Torbay. La défection fut lente au gré du Prince d'Orange; mais elle fut encore aſſez prompte pour ſaiſir le Roi d'un

profond accablement. Il en sortit pour faire face à son gendre. « Mais la Nature éprouva dans lui la plus terrible révolte, « quand une lettre de la Princesse de Dannemarck, sa fille, « écrite à la Reine, lui annonça la fuite de cette Princesse, « qui l'abandonnoit à son malheureux sort. *Mon Dieu!* s'écria-« t-il, fondant en larmes & d'une voix entrecoupée de « sanglots, *ayez pitié d'un Roi & d'un père infortuné, que* « *tout abandonne, jusqu'à ses enfans!* ». Cruelle position d'un homme, qui, peu de mois auparavant, pouvoit se rendre le plus heureux & le plus chéri des Rois!

JACQUES II.

JACQUES SE MET DANS UNE BARQUE & jette le grand sceau dans la Tamise (en 1688).

UN évènement étranger à Jacques venoit d'échauffer les têtes en Angleterre, & d'y donner à la Religion Protestante une nouvelle activité, en lui imprimant de vives allarmes. Louis XIV, persuadé que l'uniformité de culte & de croyance assure le repos & la stabilité du Gouvernement, que des Édits accordés à la nécessité des tems ne peuvent être regardés par des sujets comme des traités irrévocables, lorsqu'ils cessent d'être nécessaires, que des concessions arrachées par la force, perdent leur effet, quand l'autorité rentre dans ses droits, venoit de frapper sur l'hérésie un coup mortel, en révoquant l'Édit de Nantes, en rappellant à l'unité du culte & de la foi ceux de ses peuples qui s'en étoient séparés.

Cet acte de vigueur, quelquefois si mal jugé de nos jours, où les factions & les révoltes des Réformés ne sont vues que dans un lointain qui en diminue l'odieux, où la tolérance, qui a décrédité avec raison le fanatisme, n'en distingue pas toujours le vrai zèle, devoir sacré du Chrétien; ce coup d'éclat retentit

XXXVII.



JACQUES II. SE MET DANS UNE BARQUE
et jette le grand Sceau dans la Tamise.

en 1688.

Dessiné par le jeune. *Gravé par David.*

Tom. II.

XXXVII.



JACQUES II. SE MET DANS UNE BARQUE
et jette le grand Sceau dans la Tamise.

en 1688.

Dessiné par le jeune. *Gravé par David.*

Tom. II.

retentit vivement en Angleterre, où les fugitifs cherchèrent un asyle, & communiquèrent à cette Nation une forte inquiétude sur l'exemple que Louis XIV sembloit donner à Jacques du despotisme & de l'intolérance.

Heureux cependant le Monarque d'Angleterre, si moins confiant dans ses idées & son pouvoir, moins prompt à venger son autorité offensée, il eut reçu de Louis XIV les leçons de modération & de tolérance, que ce Prince lui fit donner par Lauzun & par Barillon, qui l'obsédèrent en quelque sorte, pour l'engager à des voies de conciliation avec son peuple, lorsqu'il pouvoit encore les prendre avec honneur.

Au moment le plus fort de la crise, où Jacques voit miner sa puissance par tous les ordres de l'État, par les entreprises du Prince d'Orange, le Roi de France ne l'abandonne point. Le plus grand & le plus respecté des Monarques de son siècle, Louis étoit le vangeur naturel de la majesté royale. Le Ministre de France offre à Jacques une armée de trente mille hommes, pour repousser son gendre & le faire respecter de son peuple. Fier à contre-tems, Jacques dédaigne un secours qui lui sembleroit trahir sa foiblesse. Peut-être aussi, car l'homme est indéfinissable dans les motifs de sa conduite, quand il lui faut lutter à la fois contre son orgueil & contre les coups du sort, peut-être Jacques craignit-il d'aggraver ses maux, en acceptant la protection d'un Prince, le fléau déclaré des Protestans. C'est au moins le piége que lui tendit son favori Sunderland, qui, après l'avoir exalté à l'excès sur l'étendue de son pouvoir, ne pensa plus qu'à l'égarer dans sa marche, pour le livrer sans défense à Guillaume.

Un évènement heureux avoit consolé quelques instans cette Cour affligée. La naissance d'un fils devoit relever toutes les espérances du Roi & réduire en fumée tous les projets du Prince d'Orange. Lui-même avoit mêlé ses félicitations à

celles des Cours de l'Europe, fur la naiffance du Prince de Galles; mais il femble que, dans un air corrompu, tout doive fe reffentir de la contagion. La cabale ofa empoifonner la joie de ce beau moment par une fuppofition prétendue, calomnie, qui n'eut d'autre autorité que des témoins fubornés par les Proteftans, d'autre motif qu'une haine invétérée contre la religion de la Reine & de fon époux, d'autre effet que de percer d'un trait de plus le cœur d'un trop malheureux père & de mettre à découvert toute la noirceur de fes ennemis.

Il ne s'étoit point encore écoulé quarante années depuis l'horrible attentat, qui, dans le fupplice de Charles, avoit rempli d'horreur prefque tous les ordres de citoyens. L'Anglois avoit trop à réparer dans les outrages faits au trône, pour qu'il fut facile de tenter alors fa fidélité. Guillaume le fentit, & n'eut garde d'annoncer d'abord le rival de fon beau-frère : il venoit offrir un Protecteur à des opprimés, créer un Parlement libre, rétablir la conftitution nationale, & fur-tout élever l'Églife Anglicane fur les ruines de celle de Rome. Si la Nobleffe, fi le peuple y furent quelque tems trompés, Jacques ceffa bientôt de fe méprendre fur le vrai but du Prince d'Orange. Mais le réveil de Jacques, au lieu de le rendre à la lumière, fut celui d'un homme, qui, dans la nuit, ne fort d'un rêve, que pour abandonner fon imagination à mille fantômes & fe voir la victime de toutes les terreurs qu'ils lui préfentent.

Jacques, qui s'étoit roidi contre les premiers chocs, tomba de fon caractère altier dans le découragement le plus funefte. Au lieu des voies de prudence, qu'il avoit fi fièrement rejettées, il propofa les conceffions les plus imprudentes. Les efprits s'étoient aigris, & le refpect n'étoit plus un frein. Quand on vit Guillaume aux portes de Londres, on rejetta des propofitions

dont on suspecta la sincérité, & l'on dédaigna le pardon qu'offroient un dépit & un désespoir impuissans. Si Jacques proposoit de rétracter toutes ses fausses mesures, d'humilier & de dégrader les Catholiques, de reconnoître la prérogative de l'Église anglicane & les droits des Corps, cette expiation étoit rejettée par l'Anglois impérieux, comme un nouvel acte de despotisme; c'étoit d'un Parlement libre & non du Roi qu'on vouloit obtenir ce rétablissement.

D'autres suspectoient la bonne-foi du Prince, qui, quelquefois annonçoit trop ouvertement qu'il ne cédoit qu'à la bourasque. D'autres enfin, & c'étoient les Catholiques, conseilloient aux Monarque une inflexibilité, que ne pouvoient comporter ni son découragement ni les circonstances,& qu'eux-mêmes étoient bien éloignés de soutenir. La désertion les gagna bientôt comme les autres, & le peu qui lui resta, ne fit qu'ajouter à sa timidité & à son irrésolution.

Étranger au milieu de son Royaume & dans sa Capitale, où sa voix n'étoit plus entendue, loin de son armée, qui, presque toute s'étoit rendue sous les drapeaux du Prince d'Orange, abandonné du fidèle Churchill, si connu depuis comme Duc de Marlborough, de ce favori, dont la défection entraîna celle d'une partie de ses troupes, & plongea le Roi dans une profonde tristesse; séparée de sa femme & de son fils, qu'il avoit fait embarquer pour la France; Jacques, isolé de toute consolation, de tout appui & presque de tout espoir, écoute la proposition du Ministre de France; & par une sorte de mystère politique, aussi difficile à expliquer par les circonstances, qu'à justifier par l'évènement, Jacques laisse son peuple sans Juges, sa Nation sans gouvernail, ses soldats sans paye; Londres au pillage, & ses ennemis maîtres du Royaume.

Vêtu très-simplement, sans autre cortége que le Chevalier Halles, le sieur Sheldon, un Valet-de-Chambre François, le

« Roi s'embarque ſur la Tamiſe. Mais, comme il prévoit « qu'après ſa fuite, le ſceau royal pourroit encore donner « la ſanction à des actes destructifs de ſa prérogative, il le « jette dans la rivière : précaution qui annonce plus de frayeur « que de prudence. Trois mois après, le ſceau fut retrouvé « par des Pêcheurs. » Ainſi la crainte, qui donne aux objets de nos allarmes une grandeur phantaſtique, ne fait que rappetiſſer l'homme qu'elle ſubjugue !

JACQUES II, GUILLAUME & MARIE.

GUILLAUME ET MARIE reçoivent la Couronne d'Angleterre (en 1689.)

AINSI le Roi Jacques paſſe la Tamiſe, pour échapper aux pourſuites de ſon gendre, comme autrefois David le torrent de Cédron, pour ne point engager d'action avec un fils rebelle. Mais Jacques n'eſt emporté que par une terreur panique, & ſa puſillanimité fait ici ſon plus grand malheur. David triompha d'Abſalom, & ne fut que trop vengé, au gré de ſa tendreſſe; Jacques, en fuyant, livre ſon peuple & ſon trône à un ennemi, qui ne ſortira plus de l'Angleterre, qu'après en avoir aſſuré la Couronne ſur ſa tête.

L'intriguant Peters, qui avoit entraîné le Roi dans beaucoup de démarches indiſcrètes, ſur leſquelles il établiſſoit ſa fortune & ſes projets pour le Cardinalat, fruſtré dans ſon attente, avoit porté ſon dépit au-delà des mers. Tout ſembloit conſpirer à donner au Monarque la défiance la plus déſeſpérante de tout ce qui l'environnoit, & s'il abandonna ſon peuple, on peut dire que, de toute part, Jacques s'étoit vu abandonné lui-même.

Cependant un évènement imprévu ſembla devoir déconcerter toutes les meſures du Prince d'Orange. Des Pêcheurs

XXXVIII.



Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

de Féversham arrêtent & dépouillent le Roi, sans le reconnoître, avertis de leur méprise, ils le forçent de rentrer triomphant dans Londres. Un reflux inconcevable pour qui ne connoît pas le génie du peuple, ramène vers le Monarque malheureux tous les hommages. Guillaume en est allarmé, & prend les mesures les plus efficaces pour empêcher l'effet d'un retour si subit d'affection & de fidélité; mais Jacques, affaissé sous les coups du sort, n'a pas plus d'énergie pour seconder la fortune, que pour supporter ses revers. Il tremble au nom de Guillaume; &, quand il peut encore rappeller la Nation à son devoir, & en espérer une révolution favorable, il ne se regarde que comme un proscript, trop heureux de tomber en suppliant devant l'idole de la Nation, & de lui demander la vie & une sûre retraite pour toute grace.

On peut dire que déja Guillaume règne à Londres, & que Jacques, dans sa frayeur, lui met le premier le sceptre en main. Ce Prince attend & reçoit dans son Palais les Gardes que lui donne Guillaume, & ses ordres, qui, tous déguisés qu'ils sont dans la forme, n'en exigent pas moins une exécution prompte & rigoureuse.

La position du Prince d'Orange & de la Nation Angloise devient ici plus délicate. Jacques leur avoit paru trahir les intérêts de son peuple, en le quittant; mais il étoit rentré dans ses États, il pouvoit s'y raffermir. Cette seconde fuite, effet de la violence que lui faisoit son gendre, n'étoit plus volontaire; & si la bonne-foi peut encore invoquer ses droits, il n'est plus possible de le taxer d'abandon. Mais en vain l'on voudroit réclamer ici les principes les plus connus. Si un reste de pudeur épargne dans cette crise le sang du Roi, la Nation se trouve plus inculpée dans la révolution qui va suivre, qu'elle ne le fut dans le parricide de Charles. Cet attentat fut l'ouvrage de l'armée, de la force & du fanatisme;

ici, ſans effuſſion de ſang, par les ſeuls reſſorts d'une politique hardie ; mais froide & circonſpecte, la Couronne eſt arrachée à ſon maître légitime ; ſon fils au berceau & tous ſes deſcendans ſont proſcripts par le peuple & par tous les ordres de la Nation ; qui ne ſent pas alors qu'une pareille inſtabilité, dans l'ordre de la ſucceſſion, peut cauſer de plus grands maux que l'anarchie.

Auſſi, tandis que Jacques ſe réfugie auprès de Louis XIV, pour attendre de ſa puiſſance & de ſon humanité un meilleur ſort, la plus inquiète irréſolution s'empare des Anglois. Un petit nombre veut rappeller le Monarque, le rétablir & enchaîner ſa puiſſance par l'autorité d'un Régent, ceux-ci voudroient une République, ſans connoître quelle aſſiète ils pourroient lui donner ; ceux-là ſe partagent entre Guillaume & ſon épouſe.

Pour donner quelque baſe aux délibérations, on avoit déclaré le trône vacant, par l'abandon qu'en avoit fait Jacques : cet acte émana de la *Convention*, eſpèce de Parlement intermédiaire, qui ſort de la forme légale. Wighs & Torys, qui s'étoient réunis pour chaſſer Jacques, ſe diviſent lorſqu'il s'agit de le remplacer. Ceux-ci attachés aux droits de la maiſon de Stuart, n'en veulent que ſuſpendre l'exercice par une régence. Les Wighs allarment la Nation ſur le danger qui menace la Religion proteſtante, ſous la ligne maſculine des Stuarts, & cette faction fut la première qui offrit à Guillaume la Couronne d'Écoſſe. Jamais queſtion plus grande n'eut une baſe plus caduque, & ne fut débattue par des argumens plus frivoles. On ſuppoſa entre le Roi & la Nation un contrat ſocial, dont perſonne ne s'étoit douté juſqu'alors, & qu'avoient contredit preſque tous les actes du dernier règne.

Guillaume, ſans rien précipiter, laiſſoit la Nation s'embarraſſer elle-même dans une marche tortueuſe. Froid dans

toute ſa conduite ; mais plein d'égards pour ce peuple qui réclamoit ſa protection, il voulut bien prendre le timon des affaires, quand un vœu unanime le lui déféra. Ce Prince gagnoit inſenſiblement du terrein, les Communes ſur-tout remuoient avec vivacité pour lui porter la Couronne. On avoit craint qu'elles ne vouluſſent une République ; mais, ſitôt qu'elles eurent manifeſté leur vœu ſecret, une voix preſque générale l'adopta dans Londres, & la *Convention* conſentit une déclaration ſolemnelle, qui dépoſoit Jacques II, éliſoit Guillaume & Marie, Prince & Princeſſe d'Orange, Roi & Reine d'Angleterre, avec réſerve de l'exercice entier du pouvoir royal pour la perſonne du Prince d'Orange, tranſmettoit, après leur mort, la Couronne aux héritiers de Marie ; à leur défaut, à la Princeſſe Anne de Dannemarck ; & au défaut des précédens, aux héritiers du Prince d'Orange.

Ainſi ce peuple, qui, dans le procès qu'il intentoit à Jacques, rappelloit ſi hautement les conſtitutions nationales, ne craignit point, en excluant les enfans & les deſcendans de ce Monarque, de violer ouvertement la loi fondamentale & les règles de la ſucceſſion de ſes maîtres ! Guillaume fit venir auſſi-tôt ſon épouſe de Hollande, tous deux furent proclamés, le 24 Février, d'abord à Witehall, enſuite à la porte de Londres, où ſe préſentèrent les Shérifs, pour la faire ouvrir.

« La ſolemnité du Couronnement fut remiſe au 21 Avril. « Elle ſe fit à Weſtminſter, au milieu du concours de toute la « Nobleſſe & du peuple. La Couronne fut placée par l'Évêque « de Londres, ſur la tête du Prince & de la Princeſſe. Le Doc- « teur Burnet, Évêque de Sarum, prononça le diſcours du « Couronnement, qui, à en juger par l'hiſtoire qu'il a écrite « du règne des deux frères, dut être la plus ſanglante, comme « la plus injuſte ſatyre du règne de Jacques. »

Ainſi Guillaume, qui, quatre mois auparavant, avoit

déclaré *qu'il étoit bien loin de vouloir détrôner Jacques, & renverser la succession légitime*, ne craignit point qu'on l'opposât à lui-même, quand il prit en main le sceptre qu'il arrachoit à son beau-père & à ses neveux. Tant il est peu de contradictions que ne sache dévorer la politique.

GUILLAUME III.

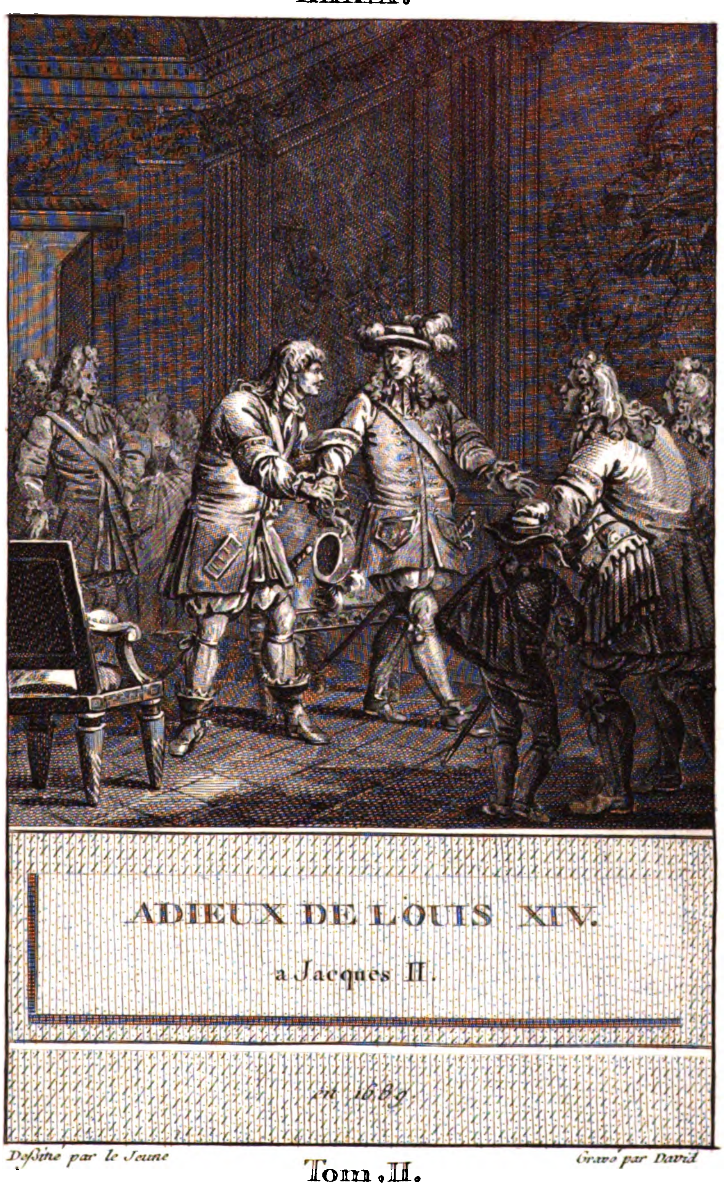
ADIEUX DE LOUIS XIV A JACQUES (en 1689).

L'ÉPOQUE du Couronnement de Guillaume fut pour l'Angleterre celle d'une administration nouvelle, où l'on parut vouloir terminer l'éternelle dispute entre la prérogative & le privilége. La balance pencha pour le peuple; Guillaume, en prenant la place d'un Roi déposé, devoit s'attendre qu'un peuple qui s'arrogeoit le pouvoir de faire disparoître du trône son maître légitime & de se créer une nouvelle maison royale, ne négligeroit rien pour tenir celle-ci en tutelle, & pour relever les principes populaires aux dépens de la prérogative. Ce fut pour le nouveau Roi une nécessité de souscrire à tout ce qui pouvoit enchaîner ou limiter la puissance que lui déferoit une Nation, dont sa royauté étoit l'ouvrage.

Il fut aisé de voir que cette nouvelle monarchie ne seroit qu'un simalacre, qu'on décoreroit de tous les attributs de l'autorité, & que la réalité du pouvoir résideroit dans le Parlement, que le Monarque seroit tenu de convoquer fréquemment, dont les Députés recevroient une mission libre, dont les levées d'argent & de troupes attendroient toujours la sanction, dont aucune Cour, même Ecclésiastique, ne balanceroit l'autorité; & qui, dans ses écarts ou ses abus, seroit déclaré n'être justiciable que de lui-même; que l'abolition du pouvoir dispensatif, de cette prérogative, seul frein d'un

Sénat





ADIEUX DE LOUIS XIV.
a Jacques II.

en 1689

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

Sénat impérieux, donneroit à ce nouveau Parlement toute l'autorité d'une régence, sous le nom d'un Roi pupille; & qu'enfin Guillaume, Souverain de fait en Hollande, ne seroit en Angleterre, comme on l'a dit depuis, qu'*un Stathouder couronné*.

Telles furent les conditions auxquelles le Prince d'Orange reçut la Couronne; &, d'après un pareil ascendant des deux Chambres, on ne conçoit pas comment un Écrivain (*) des plus accrédités dans cette Nation, peut reprocher aux Anglois d'avoir manqué l'occasion d'affoiblir la prérogative royale.

Les factions, qui s'étoient réunies pour appeller & protéger Guillaume, lui firent sentir plus d'une fois la difficulté de son entreprise dans le Gouvernement d'un peuple, dont les principes versatiles souffroient difficilement une base. Mais Guillaume étoit vraiment l'homme de sa position. Froid & phlegmatique, quoiqu'ardent pour la gloire, qui fut, au mépris des plaisirs & du faste, son unique idole, ce Prince eut des vues pénétrantes, un génie actif, l'esprit des affaires, une politique déliée & toujours circonspecte, un courage de réflexions qui l'élevoit au-dessus des revers, & qui rendoit ses retraites presqu'aussi brillantes que ses victoires.

Presque toujours malheureux, quand il eut Louis XIV en tête, la fortune sçut l'en venger, lorsqu'elle le mit aux prises avec Jacques. L'Irlande, long-tems fidèle à ce Prince fugitif, obéissoit à l'impulsion du Comte de Tyrconnel, qui, à la tête de trente mille hommes, laissoit encore espérer à Jacques un retour vers son trône. Le courage n'avoit point abandonné ce Prince; mais il plioit sous le poids de l'infortune. Comblé des bienfaits de Louis XIV, prévenu à chaque instant par sa générosité & par les attentions de la Cour de France, Jacques, qui s'étoit vu faire la loi, dans son propre Palais, par son

(*) Smollet.

gendre, en étoit bien vengé par les hommages volontaires des Étrangers.

Mais quel personnage qu'un Roi détrôné à côté d'un Monarque couvert de gloire ! On lui fit un crime de son affection pour les Jésuites : si ce Prince eut dû s'en tenir au personnage d'un Philosophe Chrétien, quel choix plus judicieux que celui qui l'eut attaché au commerce d'hommes connus pour être aussi instruits, aussi aimables qu'ils étoient véritablement religieux ! Et si Jacques parut manquer d'énergie, l'imputera-t-on à des hommes si jaloux de l'honneur de leur corps & de celui de leurs partisans !

Jacques, sur les avis qu'il reçut d'Irlande, se montra très-ardent à reconquérir son Royaume. Louis XIV douta du succès, & ce doute relève encore la générosité de ce grand Prince, qui n'écouta que l'honneur & que le respect dû aux malheureux, pour seconder l'entreprise de Jacques. Il lui fournît une armée de cinq mille hommes, sous la conduite du Comte de Lauzun, & le pourvut abondamment d'armes & de vivres.

« La séparation fut très-touchante. Louis XIV vient à « Saint-Germain faire ses adieux à Jacques. *Monsieur mon « frère*, lui dit-il en l'embrassant, *je vous vois partir avec « peine, & cependant tout mon desir est de ne point vous « revoir, quelque disposé que je sois toujours à vous bien « recevoir chez moi.* Louis ajouta qu'il avoit armé ses Trou- « pes ; mais qu'il vouloit l'armer lui-même, & lui fit présent « de sa cuirasse. Cette armure d'un Roi victorieux, pouvoit « être heureux prognostic ; mais Jacques éprouva bientôt « qu'elle n'étoit point un gage assuré de la victoire. »

Tyrconnel, malgré son crédit, ne put empêcher qu'on n'indisposât les Irlandois, en leur persuadant que Jacques les avoit vendus à Louis XIV, par un traité avec le Comte

d'Avaux, il en falloit bien moins pour refroidir le zèle de cette Nation. Mais ce qui dût rompre toutes les mesures du Général, fut l'imprudence de Jacques, qui, par une faveur trop éclatante envers les Catholiques, souleva contre lui les Protestans; & plus encore par la cruauté qui rendit l'Irlande le théâtre de ses vengeances. Guillaume trouva dès-lors les esprits disposés à le recevoir. La ville de Londondéry que Jacques assiégeoit, trompa ses espérances, son rival y entra vainqueur. Jacques avoit fait une faute en s'en éloignant, son absence découragea l'armée.

Plus d'un an s'écoula dans les préparatifs des armées du beau-père & du gendre, moment précieux pour un Prince, dont une sage politique eut dû concerter les mesures & enchaîner le ressentiment. Jacques, aussi outré dans ses concessions qu'emporté dans sa colère, ne montra qu'un homme peu maître de lui-même; & par-là rendit son courage & ses autres vertus inutiles.

Guillaume descend dans les plaines de la Boyne, il y fait des prodiges de valeur. Un boulet de six livres le blesse à l'épaule, un autre emporte une de ses bottes, son phlegme ne l'abandonne pas plus que sa prudence. L'Irlandois se trouble à ce spectacle, on diroit qu'une puissance invisible arrête sa marche & trompe ses efforts, Jacques bat en retraite & semble désespérer lui-même de sa cause. La déroute devient complette dans les Irlandois, les seuls François disputent encore longs-tems le terrein, & ne le cèdent qu'à la force. Guillaume aura soumis une grande partie de l'Irlande, quand Jacques, après ce malheureux essai, ira chercher de nouvelles consolations à Saint-Germain-en-Laye, & faire cesser par sa présence les joies insensées de Paris, que le faux bruit de la mort du Prince d'Orange avoit livré à des transports frénétiques.

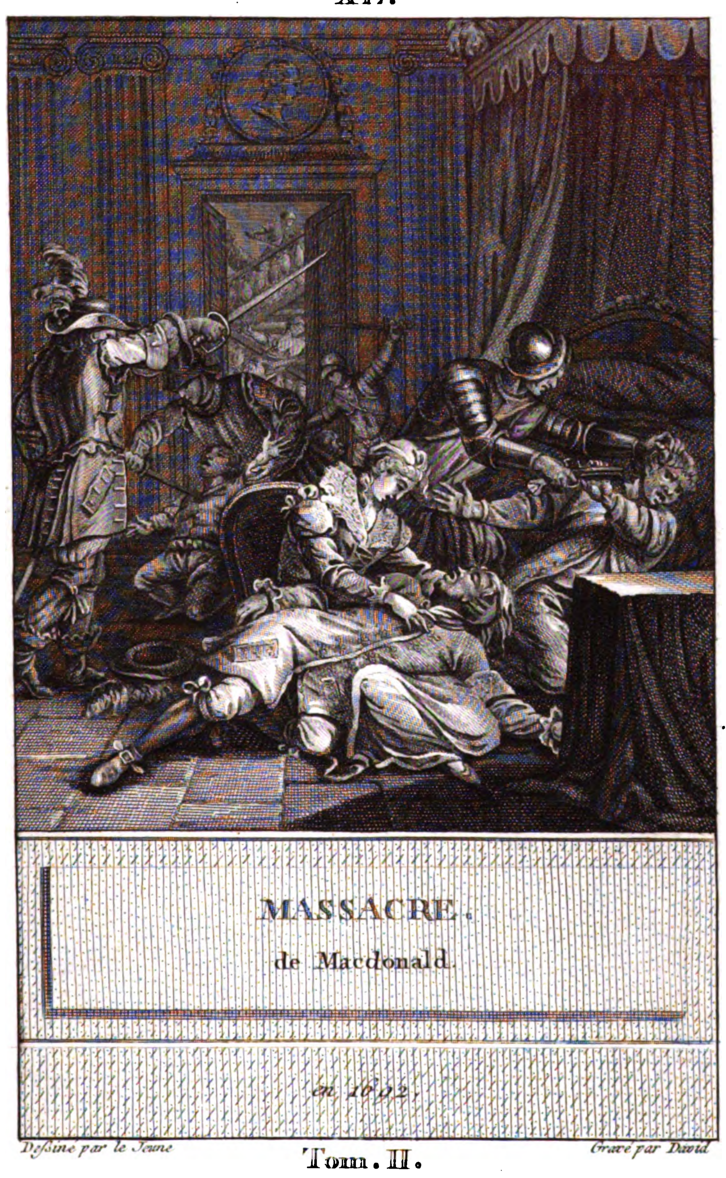
Guillaume III.

MASSACRE DE MACDONALD (en 1692).

La fortune peut bien, à son gré, départir ses faveurs, servir l'ambition, humilier les vertus & transporter les Couronnes, corrompre un peuple, l'égarer dans son hommage; mais elle ne peut corrompre ni la loi, ni la justice, les seuls puissances que reconnoisse le tribunal sévère de la prospérité, auquel les hautes qualités de Guillaume ne purent couvrir l'odieux de son usurpation. La Nation le partagea avec lui. Plus irrégulière à cette époque qu'au tems de Cromwel, elle ne pouvoit soutenir sa révolte, sans se contredire elle-même. Sous Cromwel, on avoit établi la supériorité de la loi sur le Monarque; mais, sous Charles II & sous Jacques son frère, l'Anglois avoit abjuré ce principe séditieux. Il falloit ou le reprendre ou dévorer les contradictions les plus révoltantes, pour détrôner Jacques & proscrire ses descendans.

On a vu ce qu'il falloit penser de la fuite de ce Prince, qu'on ne pouvoit regarder que comme un excès de prudence. Le motif pris de l'attachement de Jacques à la Religion Catholique, offrit bien d'autres inconséquences. Il fallut qu'alors la Nation convint que la différence de Religion dans un Prince anéantissoit tous ses droits, que si l'une des sectes qui divisent encore aujourd'hui l'Angleterre, devenoit dominante, le Prince se verroit forcé de l'embrasser ou de quitter sa Couronne; qu'il est dans l'ordre & dans les droits d'un peuple Catholique de rejetter la domination d'un Roi Protestant; que la Ligue, jadis si fort en horreur aux Anglois, ne suivoit, en persécutant Henri IV, que le vœu d'une sage politique.

XL.



MASSACRE.
de Macdonald.

en 1692.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

Ajoutons qu'après avoir ainsi renversé toutes les idées, pour subordonner à la religion du Prince le serment des peuples, il falloit que l'Anglois se crut en droit de punir dans les enfans au berceau ce qu'il appelloit l'hétérodoxie du père. Si l'on peut se demander ici comment tant d'inconséquence a pu se trouver dans un peuple qui, selon quelques Écrivains, déja marchoit à grands pas vers la Philosophie, ne dût-on pas être étonné qu'un Prince prudent & éclairé, tel que Guillaume, put envier ou même accepter un trône, dont il voyoit la base si fragile ?

Mais ce que l'ambition lui déguisa dans l'yvresse du succès, son caractère réfléchi le lui fit bientôt appercevoir. La chaleur du zèle & du dévouement pour Guillaume s'étoit attiédie chez l'Anglois. Ce peuple n'étoit pas d'humeur à remplacer son maître naturel, par un despote étranger. On sçavoit tout ce que le génie adroit de Guillaume avoit ajouté en Hollande à la prérogative du Stathoudérat. Les intérêts divers des deux Nations qu'il avoit à gouverner, le placèrent dans une position critique. Deux orages le menaçoient presque également dans l'Angleterre & dans les Pays-Bas. Le Hollandois commençoit à se repentir de l'avoir fait si grand, & déja subjugué par l'habileté du simple Stathouder, que n'avoit-il pas à craindre pour sa liberté, d'un homme qu'il venoit de placer à la tête de trois Royaumes ! Qu'on ajoute à ce levain, celui que devoit former la jalousie des deux Nations.

L'Anglois, plus policé, plus raffiné dans ses mœurs, ne voyoit dans les Hollandois que des hommes d'une classe subalterne, & ne donnoit qu'un mépris insultant à l'honnête simplicité de ce peuple, qui venoit d'être son Libérateur. Amsterdam, déclarée contre Guillaume, pouvoit entraîner par son importance la défection des autres Provinces.

D'un autre côté, l'Anglois, qui pénétroit toute la politique de ſon nouveau maître, s'irriroit en ſecret de le voir toujours eſcorté de l'armée de la République. Humilié l'année précédente au ſiége de Limerick, Guillaume venoit d'y réparer ſa gloire, en forçant cette Ville de capituler, après la défaite de St.-Ruth & de l'armée combinée de France & d'Irlande, à Agrim, par le Général Ginkle. L'irlande ſoumiſe aſſuroit au-dehors le repos de Guillaume; mais au-dedans, l'Anglois, qui ne le vouloit pas trop heureux, ne ceſſoit d'inquiéter ſes jouiſſances. Les murmures éclatoient ſur l'entretien diſpendieux d'une armée étrangère, qui n'offroit d'autre avantage que de rendre le Roi plus abſolu. On cenſuroit hautement l'affection marquée que le Prince portoit aux Hollandois, ſes longues réſidences dans les Pays-Bas, qui privoient Londres de l'éclat toujours flatteur d'une Cour brillante; &, comme rien n'eſt plus dans le génie du peuple, que l'inconſéquence des alternatives, Guillaume, ce Prince ſi deſiré, ſi fêté dans Londres, devint l'objet de mille paſquinades, où l'on n'épargna ni ſon air froid & taciturne, ni ſon goût paſſionné pour la chaſſe, ni ſa petite taille, ni la frêle texture de ſon corps.

Plus d'une fois, rebuté de l'inconſtance de ce peuple & de ſon antipathie pour les Rois, il voulut abdiquer une Couronne, qui lui devenoit odieuſe, & remettre à Marie, ſon épouſe, le ſoin pénible de morigener cette Nation récalcitrante. *Puis-je jamais compter*, écrivoit-il à Bentinck, ſon favori, *que l'Anglois me ſera plus fidèle qu'à ſes anciens maîtres?*

Tourmenté à Londres par les Wighs & les Torys, il ſe vit également harcelé en Écoſſe par les Presbytériens & les Épiſcopaux. Les premiers, devenus inſolens par la faveur qu'il leur avoit accordée, l'avoient forcé de revenir ſur ſes pas; mais,

ſitôt qu'ils virent l'Épiſcopat en honneur, il n'y eut qu'un intervalle de la jalouſie à la ſédition. Guillaume crut qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour châtier l'Écoſſois rebelle. Braidalbin, qu'il chargea de ſon autorité, abuſa de ſa commiſſion pour ſe livrer à une vengeance perſonnelle. Macdonald en fut la déplorable victime.

« Macdonald de Glencoe avoit livré au pillage les terres de Braidalbin, & rompu ſes négociations par l'autorité qu'il avoit ſur les Clans. Retardé d'un jour, par la faute d'un Gouverneur de Place, dans l'hommage que lui & ſes adhérans devoient rendre, pour profiter de l'amniſtie de Guillaume, Braidalbin le traduiſit à la Cour, comme un rebelle opiniâtre, dont le ſacrifice étoit néceſſaire au repos du Prince & de l'État, & le Warrant de mort fut expédié par le Maître de Stair, Secrétaire d'État pour l'Écoſſe. Campbell, miniſtre de la haine de Braidalbin, crut ne pouvoir remplir ſa miſſion que par une perfidie; l'amitié la plus cordiale en apparence fut le voile d'un noir attentat. Au moment où Macdonald ſe livre ſans réſerve au plaiſir de l'hoſpitalité, ſa maiſon eſt inveſtie de Gardes, une décharge de mouſquets, dans la vallée de Glencoe, annonce le carnage. A ce bruit inattendu, les enfans de Macdonald accourent auprès de leur père, & le trouvent tombant ſous un coup de maſſue, dans les bras de ſa femme, qui ne put ſurvivre à ce ſpectacle. Les deux fils de Macdonald ſe dérobent par la fuite au maſſacre, qui fit couler des flots de ſang dans cette vallée. Le feu & le pillage conſommèrent la vengeance, & cette ſcène d'horreur, qui s'exécuta au nom de Guillaume, ne fit que lui donner en Écoſſe des ennemis implacables, & dans l'Europe, une tache de plus à ſa réputation. »

GUILLAUME III.

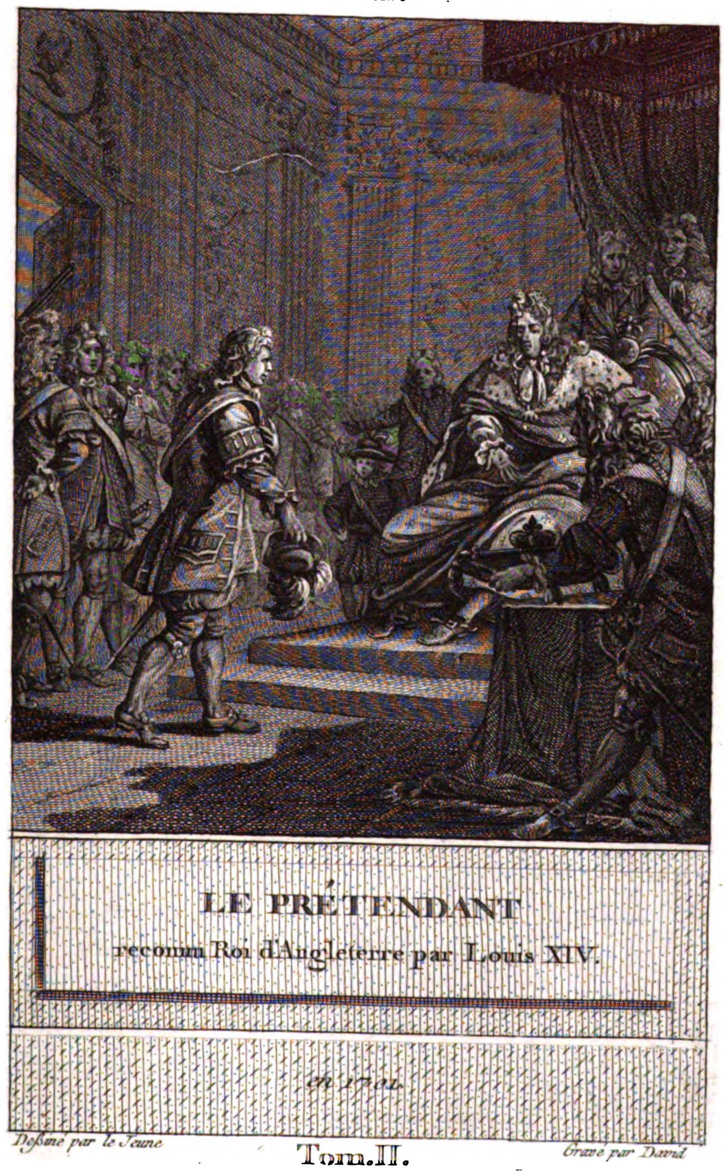
LE PRÉTENDANT, RECONNU ROI d'Angleterre, par LOUIS XIV (en 1701).

LA sombre politique de Guillaume, qui, dans le massacre des Montagnards s'étoit prêtée à des expéditions sanguinaires, & qui, dans l'intérieur du Cabinet, sembloit vouloir appesantir l'autorité sur un peuple le plus passionné pour sa liberté, produisoit chez les Anglois une fermentation sourde, qui pouvoit empoisonner le bonheur de ce Prince. Déja aux yeux d'une partie de la Nation, Jacques n'étoit plus qu'un Prince exilé, qui, après avoir expié ses imprudences, trouveroit encore des bras pour le reporter sur son trône. De fréquens Messages à la Cour de St.-Germain ranimoient ses espérances, les intelligences qu'on s'étoit ménagées en Angleterre & en Irlande, annonçoient un peuple trop mécontent de la nouvelle administration, pour ne pas se déclarer en faveur de son ancien maître, sitôt qu'on le verroit soutenu.

Il étoit de la grandeur de Louis XIV de réparer l'échec qu'avoient reçu ses Troupes, par un effort digne de sa puissance & de sa religion, singulièrement intéressée à la cause du malheureux Jacques. Le Roi de France déploya cette fois de grands moyens, dont il jugea le succès indubitable. Un manifeste de Jacques annonça à ses partisans l'expédition nouvelle qu'il alloit tenter. L'Histoire observe ici, avec raison, comme un raffinement de prudence de la nouvelle Reine, l'attention qu'elle eut de rendre publique la lecture de cette pièce, dont la prohibition eut produit un effet plus dangereux. Seignelay, fils de Colbert, & d'extraction Écossoise, se fit un point d'honneur de seconder le zèle

de





LE PRÉTENDANT
reconnu Roi d'Angleterre par Louis XIV.

en 1701.

Tom. II.

de Louis & de concourir à rendre aux Écossois leur ancien maître. Tourville, mécontent des reproches de Seignelay, n'aspiroit qu'à s'en venger en grand-homme, par une expédition glorieuse pour la France. Tout conspiroit à réparer les malheurs de Jacques.

Transporté de l'honneur de commander la superbe flotte, que lui confioit Louis XIV, Tourville se montra plus brave que prudent. Le Cabinet de Versailles ne vouloit de combat, qu'autant que l'Amiral préviendroit la jonction des Hollandois à la flotte d'Angleterre, Tourville contrarié par les vents, ne put l'empêcher; mais, tout inférieur qu'il se vit en forces pour combattre à la fois les deux flottes, il n'écouta que son courage; & comme s'il eut craint le contre-ordre, qu'effectivement il reçut trop tard, il attaqua le premier l'Amiral Russel.

Pendant onze heures de combat, l'acharnement fut opiniâtre, la valeur égale, le succès quelquefois incertain. Mais enfin la victoire se rangea du côté de la prudence & du nombre, la flotte Françoise se dispersa, la déroute y devint générale, une partie des vaisseaux prit la fuite, d'autres avoient péri par le feu, une chasse humiliante pour les François les poursuivit, les harcela le long de leurs côtes sous les yeux même de leurs concitoyens, l'épouvante & le malheur suivirent nos vaisseaux dans leur asyle.

Cherbourg si glorieux aujourd'hui du rang que son nouveau Port lui donne en Europe, & d'avoir vu dans sa rade & dans ses murs, un maître chéri recevoir de l'Anglois & du François un hommage presque égal de respect & d'attendrissement, Cherbourg ne couvrit une partie de nos vaisseaux, que pour être le triste témoin de la vengeance des Anglois, qui les livrèrent aux flammes.

Mais c'étoit à la Hogue que les plus grands désastres attendoient les François. Treize vaisseaux restoient à Tourville,

dont le courage irrité par les revers, vouloit couvrir d'une retraite habile les suites d'une bravoure indiscrète. Jacques vouloit, avec raison, substituer aux Matelots découragés, des Régiments frais, & des Soldats d'Artillerie, qui eussent défendu les vaisseaux échoués comme autant de citadelles; Tourville l'emporta, & vit le lendemain tous ses vaisseaux presque sans défense, consumé par le feu dont les embrâsa le Chevalier de Lavalle. On n'en vouloit point aux hommes; mais on avoit juré d'exterminer la marche de Louis XIV, & la Hogue fut l'écueil fatal de sa gloire.

A cet affreux spectacle, Jacques ne fut plus maître de lui-même; & voyant les Matelots de son ennemi s'élancer avec vigueur sur les vaisseaux François, *non*, dit-il, dans l'expression du dépit & du désespoir, *il n'y a que mes Anglois qui soient capables d'autant de bravoure*! Éloge indiscret dans les circonstances; mais qu'on put pardonner à la douleur.

Tandis que la Reine Marie combloit de gratifications les gens de Mer, & qu'elle honoroit, par de magnifiques funérailles les corps des Officiers qui avoient péri dans le combat, Jacques, le cœur rempli d'amertume, vint ensevelir quelque tems à l'Abbaye de la Trappe le souvenir de son ancienne grandeur, & chercher, dans les consolations de la Religion, l'adoucissement à tant de maux. La France fut l'asyle des Sujets fidèles, que ne put corrompre la fortune de Guillaume. Un Bill de 1698 leur avoit interdit toute correspondance avec le Roi Jacques, & prononcé une proscription rigoureuse contre tout Anglois, qui, depuis 1687, auroit porté les armes pour la défense de ce Prince. Huit mille hommes sortirent alors d'Angleterre; & de-là descendent tant d'illustres Guerriers, dont les armes Françoises ont pu s'enorgueillir.

De long-tems on ne devoit ce semble revoir la Marine Françoise se mesurer avec l'Angleterre; mais les Bart, les

Forbin, les Dugay-Trouïn vengèrent l'honneur de la Nation, par d'importantes prifes fur la Hollande. Tourville, que défoloit l'importun fouvenir de la Hogue, épioit toutes les occafions d'en effacer l'amertume. Il la trouve dans une flotte combinée de l'Angleterre & de la Hollande, commandée par l'Amiral Rook, lui préfente le combat, fatigue fes vaiffeaux; & ne ceffe fa pourfuite que pour les réduire en cendres, pour la plûpart dans les Ports d'Efpagne & de Portugal. L'humanité gémiffante ne put attribuer qu'à la fureur ces machines infernales que l'Anglois dirigea fur St.-Malo, fur le Havre & fur Dunkerque, & dont Louis XIV avoit donné le fatal exemple au bombardement de Gênes. Mais Guillaume, dont la plus grande illuftration étoit dans fon inimitié avec Louis XIV, & dans l'activité avec laquelle il s'attachoit à foulever l'Europe contre ce Monarque, ne croyoit point affez venger l'humiliation qu'il avoit reçue à Steinkerque & à Nerwinde.

Cependant la paix fe fit à Rifwich, l'épuifement de la France la rendoit néceffaire; l'âge de Louis XIV, mais plus encore fes vues fecrètes fur un avenir affez prochain, la rendirent facile. Guillaume enfin fut reconnu; & Jacques, abandonné de toutes les Couronnes, n'eut de reffource que dans d'impuiffantes proteftations.

Le Roi de la Grande-Bretagne vouloit la paix; &, malgré lui, recherchoit l'appui de Louis XIV contre ces fiers Infulaires, qui ne l'eurent pas plutôt couronné, qu'ils l'inquiétèrent, par les brigues & les factions dont l'Angleterre étoit la proie. On confpiroit fourdement contre lui; on le forçoit hautement à réduire fes troupes, & à renvoyer toute garde étrangère. Mais le teftament du Roi d'Efpagne, Charles II, en faveur de Philippe d'Anjou, & l'acceptation qu'en fit Louis XIV, ramenèrent à la guerre les intérêts de prefque toutes les

Puiſſances ; & Guillaume, quoique d'abord il eût reconnu Philippe, fut des premiers à ſonner le tocſin en Europe. Toujours ennemi ſecret de Louis XIV, il s'effraya de l'agrandiſſement de ſa Maiſon; dégoûté des Anglois, mécontent de leur inſurrection preſque continuelle contre toute prérogative, la guerre lui ſembla preſqu'autant un repos, qu'une utile diverſion ; l'année ſuivante, 1701, elle devint pour lui une raiſon d'État.

« Jacques II meurt à Saint-Germain-en-Laye, dans ſa « ſoixante-huitième année : Prince fidèle dans ſes alliances, « droit & noble dans les affaires, & dont les cenſeurs les « plus ſévères ont au moins juſtifié la droiture, en diſant de « lui : *qu'il voudroit tout voir, s'il pouvoit*) ; chéri pour ſon « affabilité & ſa douceur, Héros Chrétien dans ſes diſgraces, « généreux dans le ſacrifice de tout reſſentiment ; mille fois « plus heureux dans ſa retraite, aux yeux de la Religion, « que l'Uſurpateur qui l'avoit dépouillé. Il mourut en recom« mandant ſon infortunée Maiſon à Louis XIV. Louis, tou« jours magnanime, aſſemble ſa Cour, & reconnoît publi« quement le fils de Jacques II, pour Roi de la Grande-Bre« tagne, ſous le nom de Jacques III. Il lui conſerve la penſion « de ſix cens mille livres, qu'il faiſoit à ſon père. Le Pape, « le Roi d'Eſpagne, & le Duc de Savoie, ſuivirent l'exemple « de Louis XIV. Mais, par malheur pour Jacques, l'honneur « rendu à cette Maiſon déjà écraſée, ne fut qu'une Couronne « de plus, placée ſur un tombeau.



SERMENT D'ABJURATION CONTRE le Prétendant (en 1703.)

GUILLAUME III. ET ANNE.

SI Louis XIV, à la mort de Jacques II, avoit mis ſur pied une armée redoutable, pour réaliſer le titre d'honneur qu'il donnoit au fils de ce Prince; Guillaume eût pu porter au Tribunal de l'Europe, une réclamation contre l'infraction du Traité de Riſwich, où le Roi de France le reconnoiſſant pour Roi de la Grande-Bretagne, s'engageoit à ne le point troubler dans la poſſeſſion paiſible de ſes Royaumes. Mais, dans ſa démarche iſolée de toute hoſtilité, Louis ne compromettoit ni ſa bonne foi, ni la juſtice la plus ſévère; mais, conſéquent dans ſa conduite, ayant traité le fils de Jacques II, comme Prince de Galles, même après la paix de Riſwich, pouvoit-il, à la mort du père, refuſer au fils le rang que lui donnoit dans ſa naiſſance, un droit ſupérieur à toutes les conventions politiques? Louis enfin, pouvoit-il être blâmé, d'honorer dans cette Maiſon opprimée, la cauſe d'une Religion qu'il profeſſoit lui-même?

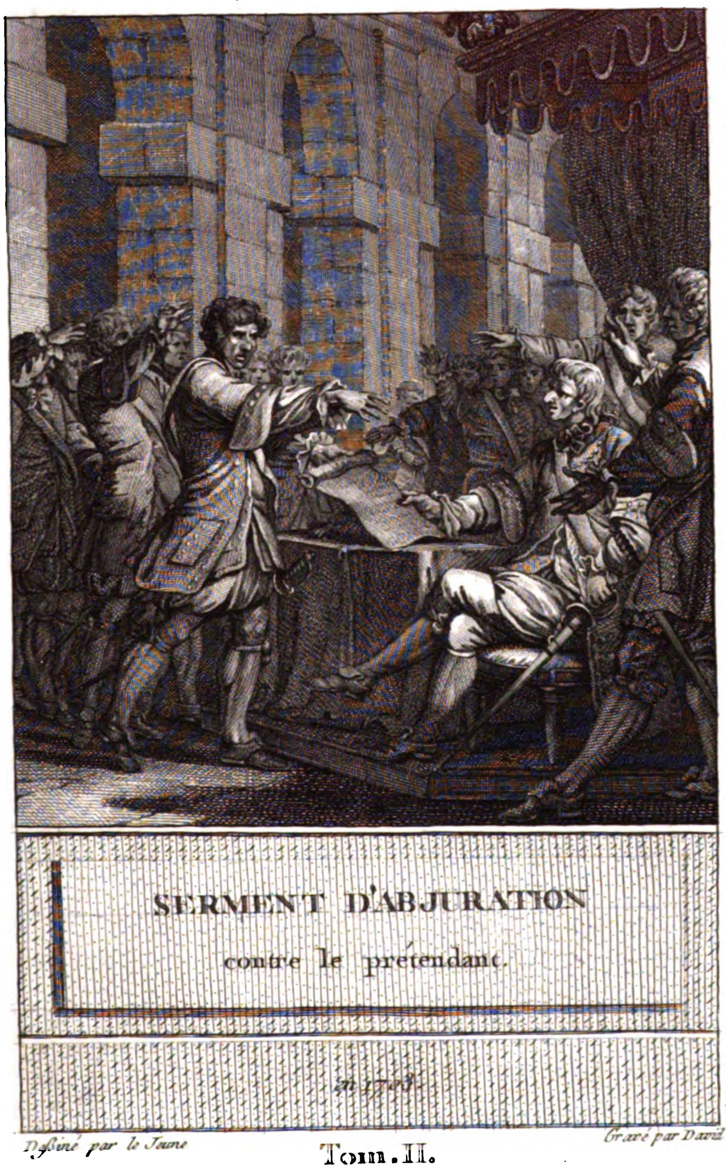
Cependant, à cette nouvelle, Guillaume jetta feu & flammes. Sa haine ſe ranima contre Louis XIV, qu'il dénonça aux Anglois, à l'Allemagne & à la Hollande, comme un Prince ſans frein & ſans foi. Guillaume, dans un retour ſur lui-même, eût trouvé de quoi modérer ſon reſſentiment, par l'engagement ſecret qu'il venoit de prendre avec l'Empereur, au mépris du Traité de Riſwich, & de la reconnoiſſance authentique de Philippe V. Le Roi d'Angleterre, s'eſtimant heureux d'avoir, aux yeux de l'Europe, des motifs plauſibles pour ſe livrer à la vengeance, la ſignala également au-dedans & au-dehors. La grande alliance fut arrêtée entre l'Empereur,

ſa Majeſté Britannique & les Provinces - Unies, & ſignée à La Haye. Guillaume en fut le moteur; & les allarmes qu'il ſçut inſpirer à ſa Nation, ſur les progrès de la grandeur de Louis XIV, lui fit trouver les ſubſides qu'exigeoit cette importante confédération. Auſſi efficace auprès de ſon Peuple, pour l'animer contre la Maiſon de Stuart, il renouvella l'Édit de proſcription, qui écartoit à jamais du Trône, tout Prince de la Religion Catholique.

Le moment ſembloit arriver, où Guillaume pouvoit ſe promettre le fruit de ſa politique & de ſes exploits dans la réunion des partis qui l'avoient chagriné, dans la confiance entière de ſon Parlement & de ſon Peuple. Le terme des proſpérités de Louis XIV approchoit. Ce ſoleil vu dans l'ombre & dans un couchant nébuleux, eût conſolé Guillaume de ſes revers multipliés, & de l'éclat importun d'une gloire, qui l'avoit pourſuivi dans toute ſa carrière. Le Ciel ne permit pas ſans doute qu'un uſurpateur, dont une ambition coupable avoit terni les grandes qualités, fût l'heureux témoin des humiliations de ce grand Monarque.

Guillaume meurt, en 1702, des ſuites d'une chûte de cheval, & laiſſe la Couronne d'Angleterre à ſa ſœur, Anne Stuart. Toujours brave & circonſpect, mais preſque toujours malheureux, nul Prince ne leva plus de ſièges que Guillaume d'Orange, & ne perdit plus de batailles. Né pour de grandes révolutions, ſa politique fut la baſe de l'équilibre qu'il tenta avec ſuccès de rétablir en Europe, en ſoulevant les Nations; en balançant, par les reſſorts multipliés de ſon ambition, la puiſſance impoſante & redoutable de Louis XIV. Roi de la Hollande, ſous le titre modeſte d'une ſimple dictature, ſi la Couronne Britannique donna quelque poids à ſon Statoudérat en Hollande, ce Prince en laiſſa affoiblir l'éclat en Angleterre. Reſtaurateur de la liberté politique, il n'accrut les droits du





SERMENT D'ABJURATION
contre le prétendant.

en 1703.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

Peuple qu'aux dépens de sa prérogative. En Hollande, on craignoit l'anarchie; en Angleterre, le despotisme. De-là, le pouvoir absolu de Guillaume dans les Provinces-Unies, & l'affoiblissement de sa puissance sur le Trône de la Grande-Bretagne. Qu'on ne s'étonne point si l'Anglois regarde encore aujourd'hui ce règne comme l'époque précieuse de sa liberté, ébranchée par *la grande Charte* & par les Statuts du premier des Edouards, depuis la conquête.

Anne, qui remplaça Guillaume, n'imita point Marie sa sœur, dont la soumission modeste avoit déféré toute l'autorité du Sceptre à son mari. Anne voulut régner seule; & son époux, le Prince George de Dannemarck, tombant à ses pieds, comme le premier de ses Sujets, fut un triomphe pour les femmes; Prince sans ambition comme sans intrigue, de la trempe dont devoit être le mari d'une Reine d'Angleterre. Anne n'aima jamais ni Marie, ni Guillaume; soit qu'elle vit avec jalousie la Couronne sur la tête de son aînée, soit que l'amour filial la révoltât contre les outrages qu'on faisoit éprouver à son père. Mais ce sentiment, bien loin d'avoir en elle aucune énergie, céda facilement à l'ambition & à la politique. Elle avoit abandonné son père, en lui donnant de stériles regrets; la calomnie, qui poursuivit Jacques, qu'il étoit intéressant pour l'usurpateur de rendre odieux, supposa que ce Prince avoit empoisonné sa fille; &, comme on rendoit la Religion complice de ce crime, on ne parla que d'égorger les Prêtres & les Moines. Heureusement cette nouvelle s'effaça comme un rêve.

La politique prescrivit à la nouvelle Reine, ce que son cœur ne lui auroit point dicté, pour soutenir l'ouvrage de Guillaume, quoique réconciliée avec ce Prince sur la fin du dernier règne. Un éloge pompeux de ce Monarque préluda au plan d'administration qu'elle présenta dans son Conseil.

Au Parlement de Weſtminſter, elle prépara les eſprits à ce chef-d'œuvre de ſageſſe, qui honora le plus ſon règne, dans l'union de l'Angleterre & de l'Écoſſe. Elle annonça ſon adhéſion à la triple alliance contre la France, & ſembla s'armer contre Louis XIV, d'une haine héréditaire. Enfin, elle aſſura le plus grand crédit à la Religion Proteſtante. Tant d'ardeur & d'animoſité dans une femme, que ſon Peuple ne nomma jamais autrement que *la Bonne Reine*, montra bien moins ſon caractère perſonnel, que le beſoin extrême qu'elle avoit de l'opinion.

« Si l'Anglois put ſuſpecter ſa ſincérité, s'il put avoir quel- « ques incertitudes ſur ſon attachement à la Réforme; Anne eût « bientôt levé tous les doutes, lorſqu'elle ordonna la célé- « bration d'une fête générale dans le Royaume, pour im- « plorer la protection du Ciel contre les François; quand, « huit jours après, reprenant à Weſtminſter le ſerment pro- « poſé ſous Guillaume, d'exclure à jamais du Trône la branche « Catholique, & d'abjurer *le prétendu Prince de Galles*; elle « n'héſita point à la renouveller avec la plus grande ſolem- « nité, en lui donnant ſa ſanction & celle de ſon Parlement. « Jacques n'étoit pour Guillaume qu'un frère de ſa femme; « & la voix du ſang n'avoit point à proteſter contre l'Uſur- « pateur; mais cette voix devoit retentir dans l'ame d'Anne « Stuart. C'étoit un frère, & même un frère autrefois aimé, « qu'elle immoloit à ſon ambition & à la politique..... « Plaignons les Princes! »



UNION

UNION DES ROYAUMES d'Angleterre & d'Écosse (en 1707.)

LE moment arrive enfin, où la jalousie de l'Europe va se repaître des humiliations & des revers du Monarque le plus grand de son siècle, & dont l'éclatante prospérité désespéroit depuis si long-temps l'envie de ses rivaux. La fortune de Louis XIV avoit tenu contre les grandes qualités de Guillaume, dont elle avoit révolté l'ambition & désolé la politique.

Un homme parut, qui devoit venger l'Angleterre, la Hollande & l'Allemagne, des allarmes qu'imprimoient à toute l'Europe les conquêtes de ce Prince & l'ascendant de ses Généraux, Churchill, si connu depuis comme Duc de Marlborough, osa faire rétrograder la fortune des François. Elève de Turenne, aussi brave & plus heureux encore, Capitaine expérimenté; plus grand guerrier que le Prince d'Orange, qu'il surpassa par l'étendue de ses vues, par la multiplicité de ses projets, la tenue & la fermeté de sa conduire, & par le ton imposant qu'il sçut prendre avec les Ministres, dont il ne reçut ni plan ni direction; Churchill, conservant avec une ame ardente, cette tête froide, calme dans l'orage, égal dans toutes les positions, fit servir à la gloire de l'Angleterre, le haut crédit que la faveur de sa femme lui donna quelques temps auprès de la Reine Anne.

A juger de ce Général par les qualités les plus intéressantes du cœur, il étoit loin de mériter par lui-même la confiance de sa Souveraine. Favori de Jacques II, à la passion duquel il avoit sacrifié sa sœur, il le trahit ensuite, & le combattit dans la guerre d'Irlande; partisan de Guillaume, honoré de sa confiance, de nouveaux intérêts le ramenèrent à Jacques;

il paya de sa liberté une conspiration, dont il fut l'ame, en faveur de ce malheureux Prince. Soutenu dans sa disgrace par la générosité de la Princesse Anne, par elle réconcilié avec Guillaume, plus Maître ensuite, plus Roi qu'elle-même, si-tôt qu'elle fut sur le Trône, on verra que tant de bienfaits & une si haute faveur, n'en firent ensuite qu'un parjure. Étrange contre-poids de si hautes qualités, & qui prouve que dans un grand Homme il y a quelquefois loin d'un cœur droit & vertueux, aux élans de l'ambition & de l'amour-propre.

Capitaine-Général des troupes Angloises en Hollande, Ambassadeur à La Haye, Marlborough fit toujours marcher de front, & avec un succès égal, ces deux postes de guerrier & de négociateur. Il souffla le feu chez les Puissances ennemies de Louis XIV ; & de ce feu, que sa politique avoit allumé, il alla embrâser une grande partie de l'Europe. Et, comme si c'eût été trop peu de ce fléau pour désoler la France; Eugène, que Louis XIV avoit méprisé, & dont il avoit dédaigné de seconder la destination à l'état Ecclésiastique, vint prendre son rang parmi les grands Capitaines de ce siècle, & faire repentir ce Monarque de l'avoir négligé.

La Flandre & les Pays-Bas, devinrent le théâtre de la guerre la plus opiniâtre & la plus sanglante. Le François, qui, comme un torrent, s'étoit débordé dans ces Provinces, & sembloit avoir englouti pour toujours les Villes & les Citadelles, éprouve à l'arrivée de Marlborough, comme une pression inattendue, qui le repousse vers ses frontières; & ce reflux, dans l'espace de trois années, abandonne cent lieues de Pays à l'armée victorieuse. Les noms d'Huy, de Ruremonde, d'Ostende, de Menin, de Dendermonde & d'Oudenarde, si fameux par la rapidité des conquêtes de Louis XIV, ne retentissent à Versailles, que pour attrister le Monarque, humilier & confondre ses Généraux & ses Ministres. Aussi malheureuse


XLIII.



UNION DES ROYAUMES

d'Angleterre et d'Ecosse.

en 1707.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.





UNION DES ROYAUMES
d'Angleterre et d'Ecosse.
en 1707.

Tom.II.

en rase campagne [illegible] tomber ses bataillons [illegible] jonchées de ses morts [illegible] rough, tels que Cafsor [illegible] aux Anglais, [illegible] conduisant la victoire [illegible] ses anciennes faveurs.

En mer, [illegible] avoir ses intelligences [illegible] Alliés. Au port de [illegible] ainsi que les Vaisseaux [illegible] les côtes de Portugal. [illegible] succombe à [illegible] Place importante, [illegible] regards de l'Europe. [illegible] Puissances & [illegible]

Ainsi secondée par [illegible] ne s'oublioit point dans l'administration [illegible] Royaumes. Le génie d'Anne [illegible] ni ce vigoureux effort, [illegible] duisent les grandes [illegible] avoit tellement [illegible] eut tout osé pour [illegible] commerce florissant, [illegible] Anglicane protégée [illegible] que le dernier règne en [illegible] ne pouvoit [illegible] qu'il n'en [illegible] de Guillaume.

Anne étoit bonne & sage, [illegible] ne fut point trompée dans [illegible] pour le bien & la gloire de [illegible]

en rase campagne que dans les sièges, l'armée Françoise voit tomber ses bataillons dans les plaines d'Hocstet & de Ramillies, jonchées de ses morts & de ses drapeaux. Eugène & Marlborough, tels que Castor & Pollux, parallèle qui n'a point échappé aux Anglois, semblent tenir les destins de ces Provinces; &, conduisant la victoire à la tête des Confédérés, lui faire expier ses anciennes faveurs.

En mer, aussi-bien que sur le Continent, la fortune semble avoir ses intelligences contre le Monarque François & ses Alliés. Au port de Vigo, les Gallions du Mexique sont brûlés ainsi que les Vaisseaux François; une flotte combinée inquiète les côtes de Portugal. Gibraltar soutient un violent siège, & succombe à l'habileté de l'Amiral Rook & du Prince de Hesse; Place importante, qui, dans ces derniers tems a fixé les regards de l'Europe, concentré les efforts de deux grandes Puissances & soutenu l'honneur de l'Empire Britannique.

Ainsi secondée par d'heureux & vaillans Généraux, la Reine ne s'oublioit point dans l'administration intérieure de ses Royaumes. Le génie d'Anne n'avoit ni ces vues étendues, ni ce vigoureux effor, qui, dans un Gouvernement produisent les grandes révolutions. La réputation de ses armes avoit tellement exalté son Parlement & la Nation, qu'elle eut tout oser pour le rétablissement de sa prérogative. Le commerce florissant, les armées triomphantes, la Religion Anglicane protégée avoient tellement subjugué les peuples, que le dernier règne en souffroit une éclypse; il parut qu'on ne pouvoit brûler un grain d'encens aux pieds de la Reine, qu'il n'en sortit un nuage pour aller obscurcir la mémoire de Guillaume.

Anne étoit bonne & sage, elle ne voulut qu'être heureuse & ne fut point trompée dans son vœu. Guillaume avoit conçu pour le bien & la gloire de ses États, un projet dont cette

« les immunités des deux Églises, l'égalité des priviléges; « enfin l'unité d'un Parlement & d'un maître. » La Reine Anne dut à la haute opinion qu'on avoit de sa sagesse le succès de cet ouvrage, contre lequel avoient échoué ses plus glorieux Prédécesseurs. Depuis ce tems, l'Écosse envoye à la Chambre des Communes quarante-cinq Députés.

LA REINE ANNE DONNE AUDIENCE à l'Ambassadeur Moscovite (en 1708). ANNE.

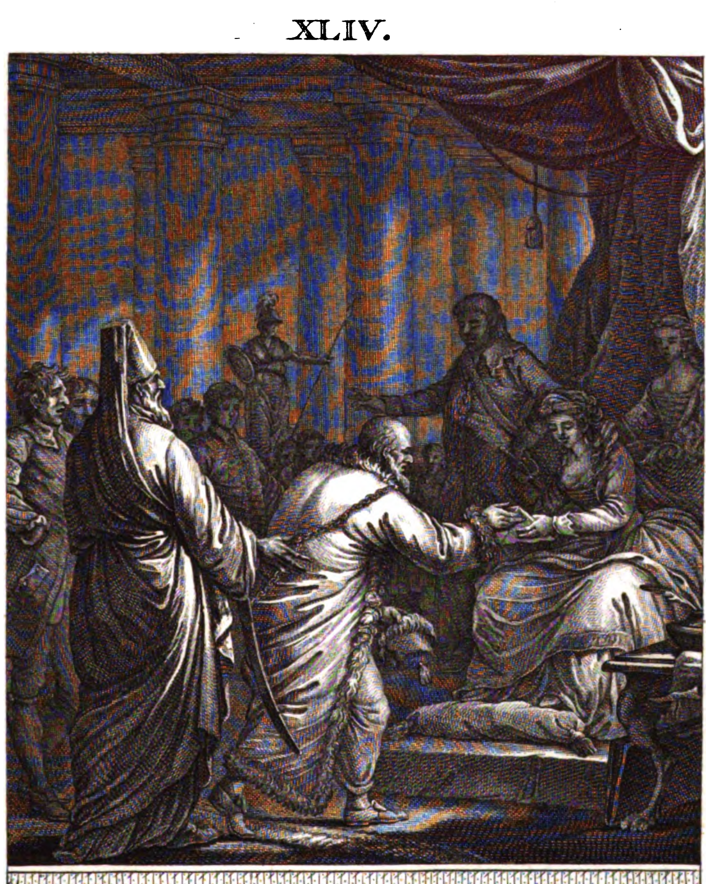
MARLBOROUG régnoit véritablement sur l'Angleterre, sous le nom de la Reine Anne, autant que la Duchesse, sa femme, régnoit elle-même sur cette Princesse, dont elle gouvernoit les goûts, les opinions & les démarches avec un empire absolu. Enchantement pareil à celui qu'un siècle auparavant une célèbre Italienne avoit exercé sur une de nos ruines. Les honneurs & les richesses s'accumulent sur la tête de l'heureux Général, son retour à Londres est un vrai triomphe. Le Parlement & tous les ordres de citoyens lui portent un tribut d'admiration & de reconnoissance. Un superbe Palais, élevé sous le nom de Bleinheim, village près d'Hocstet, & célébré par la muse d'Adisson, doit rappeller à la postérité, dans ses tapisseries & ses tableaux les hauts faits de ce Général. L'empereur Léopold signale son estime, en conférant à Marlborough la principauté de Mindelheim.

Cependant l'Angleterre s'illustroit & s'appauvrissoit à la fois par les malheurs de Louis XIV. Soit que le peuple se lassât du fardeau des impositions, qu'appésantissoient chaque jour tant d'expéditions ruineuses, soit que Marlborough dans son Apogée sentit se rallentir son ardeur au terme de son ambition, & ne voulut plus qu'une jouissance paisible de sa fortune,

l'année 1707 se passa, pour l'armée des Alliés, dans une espèce de stagnation, qui permit aux François & aux Espagnols de se remonter avec avantage. Battus à Almanza, les Anglois, s'obstinant à ressaisir la victoire qui leur échappoit, ne purent avoir que le mérite d'une retraite honorable. Villars, après avoir forcé les lignes de Stolophen, la rappelle à ses drapeaux dans la Franconie, l'Électorat de Mayence & le Palatinat; & par ce rayon de gloire qu'il jette sur les lys, il fait renaître l'espérance au cœur des François.

Marlboroug, qui porte sur les Cours du Nord le coup-d'œil d'une politique pénétrante, croit voir dans des troubles qui l'agitent une cause du peu d'activité que montroient les Puissances belligérantes. Il y va trouver ce Héros plus Capitaine que Général, plus soldat que Capitaine, plus fait pour brusquer la fortune que pour se l'attacher, ce Charles XII audacieux & téméraire, détrônant un Roi, en couronnant un autre, rival du Czar & victime des leçons qu'il lui avoit données dans l'art terrible de la guerre. Marlborough entame avec ce Prince un projet pour la pacification absolue du Nord. Charles étoit trop ardent pour laisser tempérer son feu par le phlegme du Général Anglois. Marlborough revint à son poste.

L'inaction des armées de terre ne rendent pas la mer aussi paisible. La flotte Angloise rentroit dans la Manche à son retour de Lisbonne, sous l'escorte de cinq Vaisseaux de guerre. Deux hommes célèbres dans la Marine Françoise, oublient pour l'honneur de la Nation, leur rivalité connue, Forbin & Dugué-Trouïn signalent leur habileté & leur valeur, en s'emparant de trois Vaisseaux, en brûlant le quatrième, dispersant le reste de la flotte, dont ils amènent dans nos ports tout ce que ne peut sauver l'Amiral Byng. On s'imagine facilement quels durent être la surprise & le dépit des Anglois à



LA REINE ANNE.

donne audience à l'Ambaßadeur Moscovite.

en 1708.

Deßiné par le Jeune — Tom. II. — Gravé par David

XLIV.



LA REINE ANNE.

donne audience à l'Ambassadeur Moscovite

en 1708.

Dessiné par le Jeune Tom. II. *Gravé par David*



cette espèce de caprice de la fortune, qui, enchaînant sur la terre l'activité de leurs Troupes, laissoit ainsi sur mer humilier leur pavillon, & cela au moment où Louis XIV forcé de plier sous les coups du sort, pour ne point épuisé son peuple, oubliant la fierté de ses anciens succès, étonnoit l'Europe par les sacrifices qu'il demandoit à faire sur l'autel de la paix.

Aussi les débats furent-ils très-vifs dans le Parlement de Novembre 1707. Un examen rigide passa en revue les négligences & les malversations qu'on reprochoit aux différens Chefs des Troupes de terre & des armées navales; & l'on ne laissa rien à desirer à la Reine pour l'abondance des subsides destinés à recouvrer les avantages qu'on avoit perdus. On donna de justes éloges à la valeur du Comte de Peterborough, qui, le premier, ayant commencé la révolution, en se rendant auprès du Prince d'Orange, avoit depuis, à la tête des Troupes qu'il entretenoit presque à ses frais, renouvellé les exploits des anciens Héros des romans; homme intrépide, s'animant par les dangers; respecté pour cette droiture & cette ancienne loyauté, que de nouvelles mœurs ont reléguées parmi les vertus romanesques. C'est ce Général, qui, recevant à capituler le Vice-Roi de Barcellonne, à la porte de la Ville, apprenant le désordre & le pillage que commettoient les Soldats du Prince de Darmstat, qui venoit d'être tué, obtient sur la parole d'entrer dans la Ville, avec ses Officiers, fait main basse sur les pillards, leur fait lâcher le butin, les chasse, arrache à la violence & au dèshonneur la Duchesse de Popoli; & qui, le tumulte appaisé, revient avec sa Troupe signer en dehors la Capitulation; & par-là réalise aux yeux des Espagnols l'héroïsme des fictions de leurs Poëtes.

Un homme d'un genre & d'une trempe encore plus extraordinaires, occupa l'Angleterre en 1708. Pierre-le-Grand,

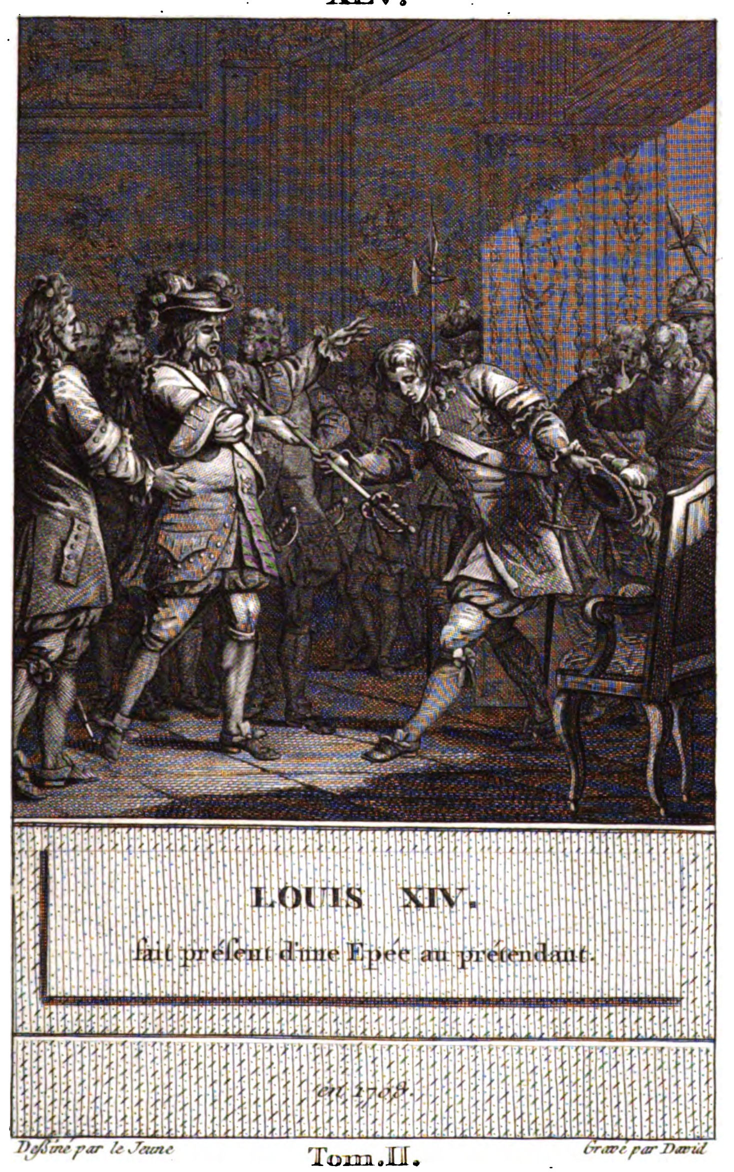
» trop connu pour que nous puissions ajouter quelques traits
» intéressans au tableau de ce grand Prince qui n'imita que
» pour créer ensuite au milieu d'un peuple agreste tous les
» arts & presque tous les enfans du Génie. Pierre envoya un
» Ambassadeur à la Reine Anne, le premier qui eut paru dans
» cette Cour. La Princesse le reçut avec pompe. Le peuple
» s'amusa du costume de l'Étranger, & ne parut pas deviner
» toute la grandeur prochaine du Czar & de l'empire Mosco-
» vite. En effet, à la veille du départ de cet Ambassadeur,
» quelques Marchands auxquels il devoit seulement cinquante
» livres sterling, obtinrent du Shérif de Midlesex un arrêt
» pour s'en assurer; & l'exécutèrent en le faisant enlever
» de son carrosse. Irrité de cet affront; & peu fait à ren-
» contrer des sujets aussi entreprenans, le Czar demanda à
» la Reine le supplice du Shérif & de ses Officiers. Les Loix
» d'Angleterre se taisoient alors sur une pareille injure. Pierre
» fut obligé de se contenter du désaveu de la Reine & de la
» copie d'une loi nouvelle, qui établit pour la suite l'immunité
» des Ambassadeurs & de leurs domestiques. » Le délit dont se plaignoit le Czar, n'étoit qu'un acte d'impartialité, qui tient à l'essence du gouvernement Britannique.

ANNE.

LOUIS XIV FAIT PRÉSENT D'UNE ÉPÉE AU PRÉTENDANT (en 1708).

LE génie de Marlborough, ses entreprises & ses exploits luttèrent contre la constitution de l'Angleterre. Les conquêtes du Continent, qui convenoient à la gloire de ce grand Capitaine, contrarioient plutôt qu'elles ne pouvoient servir l'intérêt d'une Nation, qui, pouvant être heureuse dans son Isle, ne doit vouloir que les conquêtes du commerce, & qu'une

XLV.



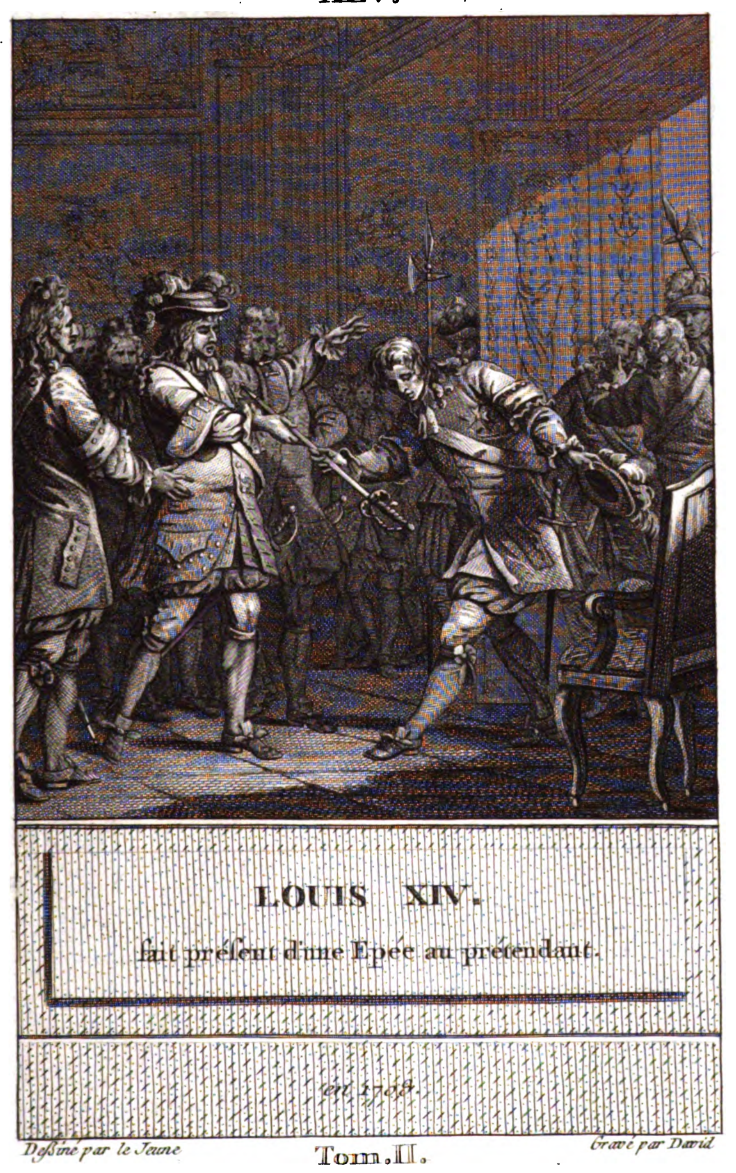
LOUIS XIV.

fait présent d'une Epée au prétendant.

en 1708.

Dessiné par le Jeune — **Tom. II.** — *Gravé par David*





LOUIS XIV.

fait présent d'une Epée au prétendant.

en 1708.

Dessiné par le Jeune — Gravé par David

Tom. II.

qu'une influence honorable dans les affaires de l'Europe. L'Anglois, sous la direction de Marlborough, prenoit à cet égard une route toute opposée. Les flottes s'appauvrissoient, tandis que l'armée de Flandres regorgeoit de provisions; l'intérieur du Royaume dépourvu de Troupes n'offroit qu'une foible défense à la première invasion tant soit peu concertée. Mécontente du traité d'union, l'Écosse couvoit une fermentation sourde, dont il sembloit facile de profiter pour une révolution.

Louis XIV il est vrai avoit sur les bras toutes les Puissances de l'Europe; mais une diversion habilement ménagée, en protégeant une descente du *Chevalier de St.-Georges*, nom donné à Jacques III, éloignoit les Anglois de la Flandre. Louis saisit avec activité cette opération, dont quelques émissaires d'Écosse avoient démontré le succès à la Cour de Jacques.

« Le Roi de France alla trouver ce Prince battu, énervé « par les revers, & tout entier à la méditation & aux exer- « cices d'une philosophie chrétienne. On s'assura de toutes « les intelligences qu'on avoit parmi les Écossois & du peu « de ressources que dans ce moment, on pouvoit supposer « à l'Angleterre pour sa défense. Jacques, réveillé comme d'une « profonde léthargie, sent renaître au fond de son cœur un « espoir qu'il ne connoissoit plus, & commence à croire « qu'il lui est réservé de venger l'honneur de son nom, & « de recouvrer le bien de ses ancêtres. Ce rayon d'espé- « rance le ranime; & certes, si la prudence & la force « eussent décidé seules de cette expédition, ce moment, où « l'Angleterre n'étoit point sur ses gardes, pouvoit opérer « une révolution importante. Louis XIV tout épuisé qu'il est, « n'hésite point à sacrifier une partie de ses forces: il ordonne « un armement. Il avoit fait présent à Jacques II de sa cuirasse,

» il donne au fils une riche épée », qu'il accompagne de vœux
» ardens pour son bonheur. »

Mais les élémens combattent contre l'infortuné Prétendant. Pendant que Nangis va s'assurer des Écossois, les vents contraires arrêtent, pendant dix jours, à Niewport la flotte du jeune Prince. L'allarme est bientôt donnée à Londres & à la Haye, & les bataillons Anglois repassent la Mer. Après bien du tems perdu, on se présente à l'embouchure de la rivière d'Édimbourg. Jacques donne les signaux, mais la terreur avoit déja saisi le peuple, en voyant brûler nos barques; les signaux ne furent point répondus, & le coup fut manqué. Les François perdent un fort Vaisseau, & le reste de la flotte ramène à Dunkerque le Prince consterné de ce nouveau revers, tandis qu'à Londres son nom est solemnellement proscrit.

La Couronne d'Espagne, qui, dans une oscillation continuelle, se portoit, tantôt sur la tête de Philippe, & tantôt sur celle de l'Archiduc, occupoit la plûpart des Puissances de l'Europe, & tenoit toujours les armées d'Espagne & de Flandres en mouvement. L'activité s'accroît par les succès d'Eugêne & de Marlborough, qui parcourent l'Artois & la Picardie, en mettant toutes les Villes à contribution. Lille attire & semble devoir épuiser les forces de ces Généraux, qui, dans six semaines environ que dure le Siége, y perdent 12000 hommes, & prennent enfin cette Ville & la citadelle.

Tout semble conspirer à la fois contre la maison de Bourbon. Clément XI long-tems indécis, se déclare enfin, en reconnoissant l'Archiduc pour Roi d'Espagne. La position de Philippe alloit le ranger dans la classe de ces Princes infortunés, dont la société paroît contagieuse. Déja son ayeul lui-même l'abandonne, dès les premières propositions de paix, que lui arrache une cruelle nécessité; &, si la prospérité n'eut alors aveuglé les Puissances confédérées, ou plutôt si le grand crédit des Généraux, qui ne

pouvoit ſe continuer que par la guerre, n'eut preſcrit les conditions les plus inſultantes, Philippe, humilié & confondu, revenoit en France au troiſième rang, après avoir porté une des plus belles Couronnes de l'Europe.

Heureuſement pour lui & pour la France, l'Angleterre connut mieux ſes véritables intérêts; & les Communes commencèrent un plan de pacification, le même à-peu-près qui devint la baſe du traité définitif. Malgré cela, l'aſcendant des Généraux rappella en Flandres le théâtre de la guerre. Tournay ſuccomba, les plaines de Mons virent à Malplaquet la bataille la plus longue & la plus ſanglante de toute cette guerre. Meurtrière pour les François, elle le fut bien plus pour leurs ennemis, qui perdirent, en conſervant le champ de bataille, le double de ſoldats. Ce laurier leur coûta 23,000 hommes, & Marlborough, dans ſon ſuccès, put envier la retraite glorieuſe de Boufflers.

Enfin le Ciel, depuis quelque tems d'airain pour la France, ſemble ſe radoucir. Les Impériaux battus par Dubourg à Rumersheim, Vendôme, dont l'arrivée en Eſpagne y change la face des affaires, préparent le grand ouvrage de la paix, en ſecondant l'influence des raiſons d'État & des cauſes ſecrètes, qui doivent y concourir. L'Empereur Joſeph venoit de mourir, l'Archiduc déclaré ſon héritier dans les États d'Autriche & bientôt élu Empereur. changea naturellement le ſyſtême de l'Europe. On étoit bien éloigné de faire revivre en lui la puiſſance énorme de Charles-Quint. Cette ſeule idée décrédita les titres de l'Archiduc à l'Eſpagne, un conflict de paſſions acheva ce que la Juſtice ne pouvoit obtenir de l'opiniâtreté des Généraux, & ce que n'avoit pu qu'ébaucher l'habileté des Négociateurs de Gertruydemberg.

L'Angleterre marcheroit rapidement à la perfection du meilleur Gouvernement, qu'on puiſſe donner aux hommes,

si les factions inévitables dans sa constitution, n'en divisoient les forces. Deux principales avoient successivement dominé dans les deux derniers règnes : Wighs & Torys. Guillaume III, avoit protégé les premiers, les Torys reprirent un grand crédit sous la Reine Anne. Sacchwerel, un de leurs Docteurs, imagina de fronder en chaire la dernière révolution, sûr d'être appuyé par le Clergé & le peuple, dont le fanatisme commençoit à s'affoiblir. Sacchwerel, après beaucoup de débâts, fut légèrement puni ; mais l'impression de ses discours hâta le succès des Négociations. Cet homme, devenu l'idole du peuple, & reçu par lui comme en triomphe, en décréditant le parti des Wighs, avoit levé un principal obstacle à la paix. C'est ainsi que ces deux factions, s'emparant tour-à-tour de l'administration & du pouvoir législatif, n'ont cessé de tenir l'Angleterre dans un état de convulsions, qui, presque toujours, a décidé des révolutions les plus importantes.

Celle qui décida la paix, eut une de ces petites causes qui si souvent sont le germe des grands évènemens. Anne s'étoit donné le maître le plus impérieux, dans sa favorite, la Duchesse de Marlborough, femme intriguante, qui, fière des succès de son époux, fatiguoit la Reine par ses prétentions, ses hauteurs & ses caprices. La Princesse dont elle avoit épuisé la patience, voulut enfin secouer un joug si dur & donna toute sa faveur à Miss Hill, depuis Milady Marsham. La jalousie de la Duchesse éclata bientôt, une lettre arrogante qu'elle écrivit à la Reine, courrouça cette Princesse. Une jatte d'eau répandue malignement sur la robe de la nouvelle Favorite ; des gands, que s'étoit destinés la Reine, & dont la Duchesse eut la vanité de se parer devant elle, achevèrent de l'irriter. Inéxorable aux larmes & aux prières, Anne ne vit plus dans la Duchesse & son mari, que deux victimes nécessaires à son repos.

La Duchesse fut disgraciée, Marlborough humilié par le

retranchement de ses Troupes, sans cependant perdre ses titres. Bientôt en bute au nouveau Parlement des Torys, son administration fut recherchée, sa conduite empoisonnée par l'ambition à laquelle il parut avoir immolé sa Patrie. On vit clairement que l'Angleterre avoit jusqu'alors tout sacrifié gratuitement à la gloire de ce Général, puisqu'elle seule étoit sans intérêt dans une guerre, dont elle faisoit presque tous les frais. Ainsi, par des voies obliques, l'Angleterre se rapprocha du parti le plus convenable à sa tranquilité, comme à l'avantage de la Nation. Anne & ses Ministres écoutèrent des propositions raisonnables, &, en moins de trois ans, leur exemple entraîna toutes les Puissances belligérantes vers la paix. Anne eut la gloire de la donner à l'Europe; & la jalousie de la Duchesse de Marlborough répara les maux qu'avoit causés à la France la valeur de son mari.

Mais la faction des Wighs n'étoit pas éteinte. Eugêne & Marlborough, mécontens à l'excès, ne respirèrent que la vengeance. Une conspiration fut tramée, qui n'alloit à rien moins qu'à déposer & empoisonner la Reine. On lui imputa, peut-être avec quelque fondement, de vouloir rétablir son frère & la Religion Romaine. Booling-Brocke l'en avertit à tems. Une démarche d'éclat qu'on lui suggéra, pour appaiser le peuple; mais contre laquelle son cœur protesta dans le secret, lui fit proscrire publiquement son frère. Tout rentra dans l'ordre; mais cet arrêt, si éloigné de sa douceur, lui causa un chagrin violent, auquel elle succomba en 1714, laissant aux Anglois le souvenir & le regret d'un règne le plus paisible & le plus glorieux qu'eut connu depuis long-tems cette Monarchie. Toujours la même, *semper eadem*: ces deux mots, placés à la tête de ses armes, furent sa devise, que son caractère ne démentit jamais.

GEORGES I ET GEORGES II.

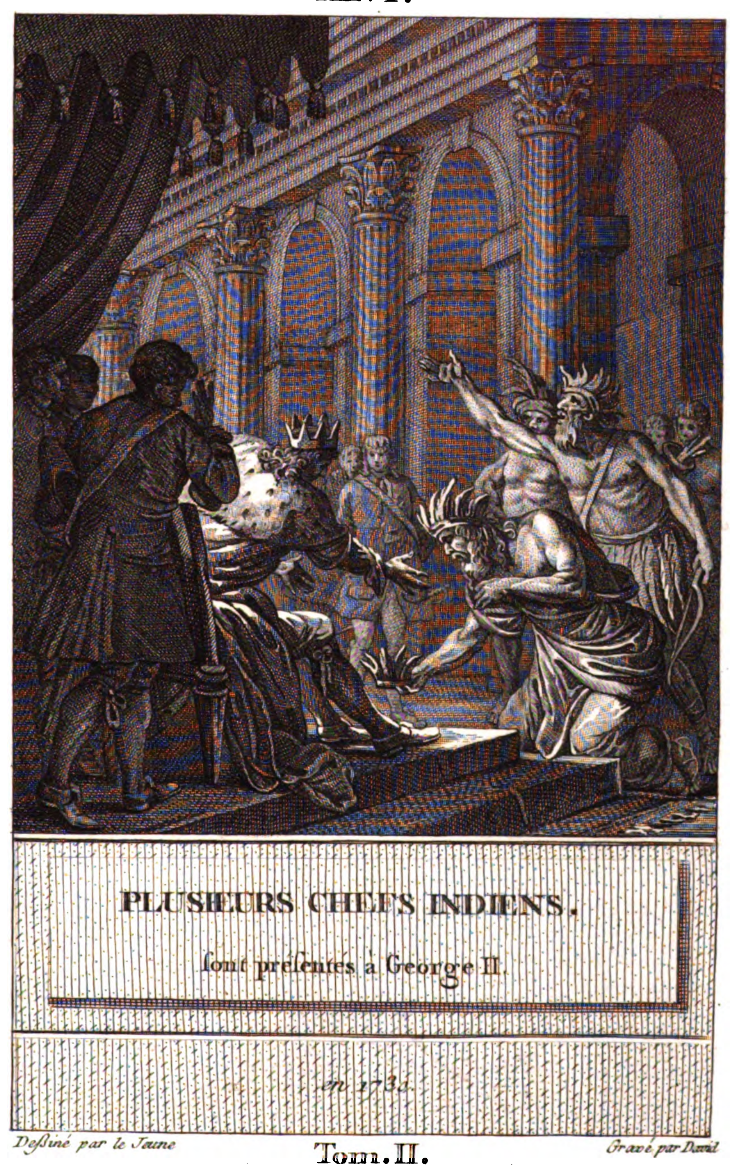
PLUSIEURS CHEFS INDIENS *sont présentés à GEORGES II* (en 1730).

GEORGES à son avènement trouve l'Angleterre paisible. Proclamé dans son absence, son nom semble avoir rappellé toutes les factions à un seul centre. Il arrive au trône sans obstacle, il en prend possession avec autant de facilité qu'un fils succède à son père; & toute la Nation paroît d'abord l'y voir avec plaisir. Mais c'est ici que le sanctuaire de la politique offre un voile, à travers duquel une demie-lueur ne laisse voir que des grouppes confus de figures ébauchées, des membres épars qui ne semblent tenir à aucun corps, & des mouvemens sans aucune direction.

Wighs & Torys concourrent à maintenir sur le trône la branche Protestante. Ceux-ci, qui se trouvoient en faveur, attendirent de Georges un nouvel accroissement de crédit, & ceux-là crurent trouver dans le nouveau règne une révolution avantageuse à leur parti. Les deux factions, dans les derniers tems du règne de la Reine Anne, furent tellement bercées d'espérance, qu'à peine put-on entrevoir le vrai but de l'administration. Jacques II crut que la Reine ménageoit sourdement son rappel, & plusieurs Écrivains ont pensé qu'avec plus de discrétion dans le ministère, les Stuarts se seroient ressaisis de la Couronne, & règneroient aujourd'hui sur la Grande-Bretagne. Wighs & Torys tenoient à leur faction bien plus qu'à la branche Protestante ou Catholique, & ce conflict d'intérêts, où se trouvoient égale impulsion & résistance égale, produisit, ainsi que dans la physique, une sorte de repos. Ce fut alors que Georges prit les rênes de l'Empire.

La Cour de Lorraine, où s'étoit réfugié le Prétendant, depuis la paix d'Utrecht, avoit été leurrée quelque tems par le





Dessiné par le Jeune — Tom. II. — Gravé par David

ministère d'Angleterre. On ne s'étonnera donc point que Jacques III ait fait plus d'une tentative pour réaliser ses espérances. Son manifeste fut la première, il y donna des raisons solides, il réclama des droits réels; mais il manquoit à leur efficacité une armée de cinquante mille hommes. Ce manifeste ne put arriver jusqu'au trône, où d'ailleurs il n'eut opéré ni remords, ni retour.

Cependant une partie de l'Écosse tenoit encore pour ses anciens maîtres. Quelques Montagnards proclamèrent Jacques, ils causèrent une émeute bientôt dissipée; mais ils n'y firent point une révolution. Jacques se montre à Péterhead, après avoir couru les plus grands risques. La Noblesse, qu'il y rassemble, lui forme un cortége; & il lui falloit une armée. Poursuivi dans les montagnes, il échape aux Soldats de Georges & rentre en Lorraine. Inquiet de la résolution du Duc, Prince trop foible en ressources, pour en avoir une assurée, il se réfugie dans Avignon. C'est-là que le génie remuant d'Alberoni, qui jouoit un si grand rôle en Espagne, va le chercher, pour en faire l'instrument de sa vengeance contre l'Angleterre. Jacques reçu & reconnu à Madrid, y fait un essai passager de la pompe de la royauté. On le voit en Écosse, à la tête d'une petite armée, qu'a bientôt détruite celle de Georges. Jacques quitte l'Écosse, pour n'y plus reparoître.

Affermi sur son trône, Georges n'avoit plus qu'à cimenter par sa conduite l'ouvrage que les circonstances avoient si heureusement commencé pour lui; mais il trompa les espérances de la Nation. On trouva dans lui un Prince trop impérieux pour être conciliant, & dont la politique, au lieu d'une sage neutralité qui eut honoré sa sagesse, donna de nouveaux alimens à l'esprit de faction. Il déconcerta les Torys, en se rejettant du côté des Wighs, il parut ingrat envers sa bienfaitrice.

Le peuple, qui ne pouvoit être initié aux myſtères de la politique de la Reine Anne ou de ſes Miniſtres, & qui ne connoiſſoit que les démarches ouvertes de cette Princeſſe, en faveur de la maiſon de Hanover, le vit avec un mécontentement ſourd, flétrir la mémoire de cette Reine & culbuter ſon ſyſtême. On vit pleuvoir des libelles, Georges fut l'objet de mille traits ſatyriques, on ne lui épargna pas même les conſpirations. Un Irlandois Catholique oſa le braver avec franchiſe, en plaidant hardiment ſous ſes yeux la cauſe du Prétendant. Georges ne crut pas qu'il fut alors prudent de le punir avec ſévérité, il la réſerva tout entière pour les Seigneurs qui avoient conſpiré en Écoſſe. Pluſieurs périrent de la main du bourreau.

Un d'entre eux échappe par un artifice de l'amour conjugal. La Comteſſe de Nithſchiſdale obtient la faculté de voir ſon mari dans la Tour de Londres. En femme éplorée, un mouchoir devant les yeux, ſoutenue de ſes femmes, elle pénètre juſqu'à ſon mari, change avec lui de vêtement; & celui-ci ſort avec la même facilité, dans le coſtume de la Comteſſe, qui reſta à ſa place, & à laquelle on ne put refuſer ſa liberté.

Marlborough, qui, ſur la fin du dernier règne, avoit cédé forcément à l'orage, revient plus brillant que jamais à la Cour, par une ſuite des procédés de Georges, qui s'attachoit à décréditer la politique de la feue Reine. La ſienne fut quelquefois en défaut. On lui vit oublier entièrement une de ſes plus belles prérogatives, lorſqu'au lieu de s'oppoſer à la fixation du nombre des Pairs, il prit le change ſur la réſiſtance des Communes & leur fit ſouſcrire un Bill, qui lui enlevoit ſes plus beaux droits.

Georges, en treize années de règne, avoit à peine connu le peuple, qu'il étoit venu gouverner. Il imagina que ſon repos

repos & son autorité vouloient l'appui d'une faction. Il se peut bien que la liberté Nationale ne puisse subsister avec toutes ses prétentions que par cette étrange ressort; mais il seroit fâcheux que le trône n'eut qu'un pareil mobile, il en résulteroit presque toujours des mesures violentes, qui entraîneroient le Monarque loin de son caractère. Georges eut beaucoup de sang à verser, sans être sanguinaire. Le courage qu'il eut de supprimer le ridicule & fanatique usage de brûler tous les ans l'effigie du Diable, du Pape & du Prétendant, fait honneur à sa sagesse.

Georges meurt à Osnabrugh, laissant la réputation d'un Prince sévère mais équitable, dont la maxime favorite étoit *de ne point abandonner ses amis, de ne craindre personne & de rendre à tous la justice.* On lui reprocha un amour extravagant pour la Duchesse de Kendalle, de l'éloignement pour sa femme & de l'antipathie pour son fils, qui le remplaça.

Georges II proclamé, après la mort de son père, oublia, dans la première assemblée de son Parlement tous les reproches que pouvoit lui dicter le ressentiment contre la mémoire de son père, pour ne parler que de sa douleur, en pleurant avec ses peuples leur défenseur & leur ami, l'honneur du trône & le pacificateur de l'Europe. Georges, éloigné de la Cour, avoit tiré de son génie les ressources qu'il ne pouvoit devoir à une éducation négligée. Aussi le vît-on manier adroitement les esprits, quand les Communes, recherchant avec animosité l'emploi des deniers dans le dernier règne, disputèrent contre lui le terrein, pour ajouter aux Subsides ce que la dignité de son rang & une famille nombreuse rendoit nécessaire. Georges dût son succès à l'opinion que le peuple avoit prise de sa sagesse. C'est ainsi que confirmant, par le Traité de Séville, les points arrêtés dans la quadruple alliance, il concerta avec la France, au Congrès de Soissons, les moyens

d'amener l'Empereur à la pacification générale, & de triompher de ses lenteurs affectées.

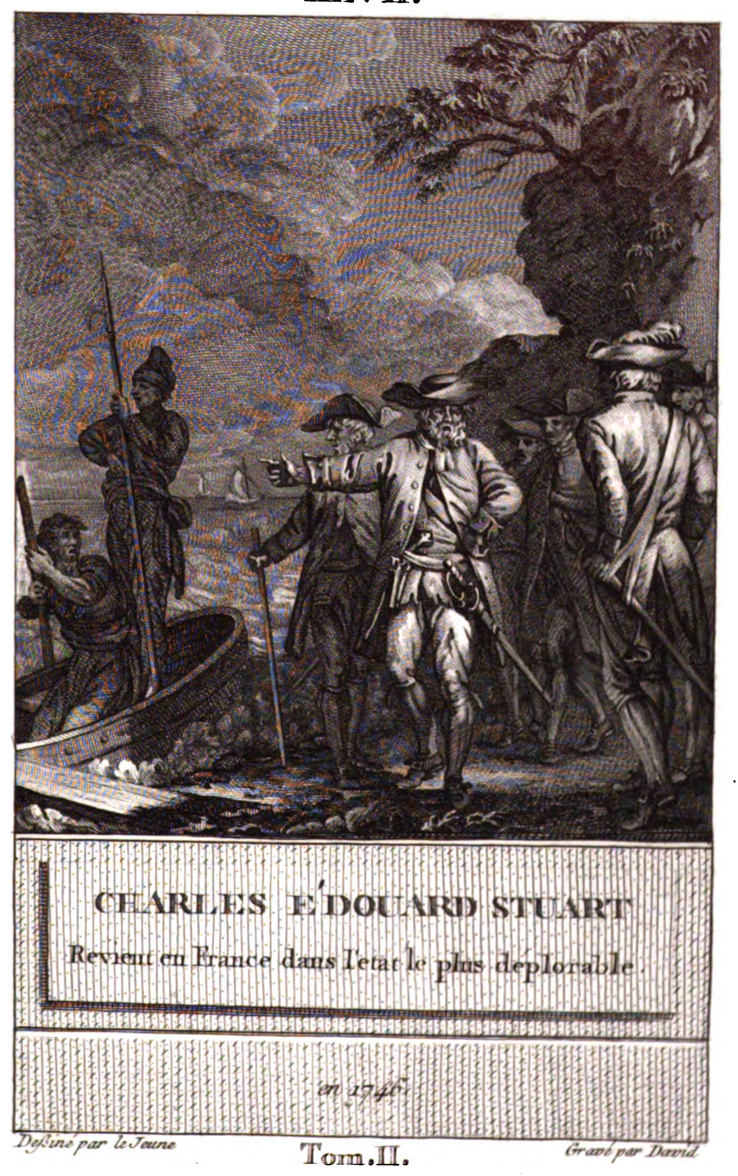
Un spectacle nouveau honora la troisième année de son règne. Sir Alexandre Cummins, avoit conduit des Indes en Angleterre cinq Rois des Chéroques Indiens, à qui les forces navales de la Grande-Bretagne & les succès de son commerce avoient donné la plus haute idée de cette Puissance. On prit jour pour les présenter au Roi. Cummins les amena dans la salle d'audience, où ces Princes, dans l'attitude du respect & de la confiance, firent l'hommage de leurs personnes & de leurs États à la Couronne d'Angleterre. Georges répondit à cette démarche par tout ce qui pouvoit combler ces Étrangers de joie & de reconnoissance. Il fit équiper, pour les reconduire, un Vaisseau de soixante canons.

GEORGES II.

LE FILS DU PRÉTENDANT, (CHARLES ÉDOUARD STUART), revient en France de la bataille de Culloden, dans l'état le plus déplorable (en 1746).

GEORGES, Souverain, ainsi que son père, d'un État étranger, laissoit appercevoir dans la politique qui l'avoit choisi, un vice, qui plus d'une fois inquiéta les Anglois & les mit en garde contre le trône. On commença de craindre que l'État ne fut sacrifié à des intérêts étrangers, qu'Hanover n'engloutit avec le tems les richesses de Londres; & sentant, qu'après avoir appellé l'un & l'autre Électeurs, au mépris du Prince légitime, après avoir fait de l'extinction des titres de la maison de Stuart une loi suprême de l'État, il falloit souffrir le règne de ses nouveaux maîtres, comme un mal devenu nécessaire par le choix de la Nation.

XLVII.



CHARLES E'DOUARD STUART
Revient en France dans l'etat le plus déplorable.

en 1746.

Dessiné par le Jeune — Gravé par David

Tom. II.

Dans le Parlement de 1731, Georges se récria contre ces allarmes séditieuses; attentif à isoler les intérêts de la Grande-Bretagne, de ceux de son Électorat, il fit une profession authentique du dévouement le plus exclusif à la gloire & au bien de l'Angleterre. Il importoit au Roi d'avoir à ses ordres & à la solde de la Nation un corps de troupes, même en tems de paix. C'est à vaincre la répugnance d'un peuple calculateur, qu'incommodoit un pareil fardeau, d'un peuple ombrageux, qui ne vouloit pas son maître aussi puissant, que Georges & ses Ministres appliquèrent la politique la plus déliée & les formes les plus affectueuses. Elles furent efficaces, il fut permis à Georges d'entretenir douze mille Hessois. Mais bientôt ce fut une nécessité d'armer des troupes bien autrement nombreuses.

Le moment étoit venu où la France & l'Espagne devoient rendre à l'Angleterre une partie des humiliations qu'elles en avoient reçues. L'Amiral Vernon, après un succès éphémère à Porto-Belo, avoit essuyé à Carthagêne & dans l'Amérique des échecs multipliés. Georges lui-même s'étoit vu dans la position la plus critique à Dettinghen, où il n'échappa au plus grand désastre que par l'insubordination de quelques soldats François, qui firent échouer la manœuvre habile du Maréchal de Noailles.

Un théâtre plus éclatant s'ouvrit à l'armée Françoise & à celle des Alliés dans les plaines de Tournay. Fontenoi vit la victoire se balancer long-tems entre deux armées formidables, qui se livrèrent les plus furieux chocs. Cumberland, l'un des fils de Georges II & grand Capitaine, toucha plus d'une fois au moment d'écraser l'armée Françoise. Maurice de Saxe, l'invincible Maurice, ne donnoit à son Roi que de fâcheux présages, quand Louis s'opposant à la retraite, ranima, par sa voix & son intrépidité, le courage de sa

Nobleſſe & de ſes ſoldats. Quelques pièces d'artillerie, deſtinées à la retraite, enfoncèrent la fameuſe colonne à travers de laquelle étoit le chemin de la victoire ; la maiſon du Roi s'y lança, la mêlée fut ſanglante ; mais l'Anglois céda à la force, & le François étonné ne rencontra plus dans la plaine que des François en armes. Cette action, l'ouvrage d'un moment, décida du ſort de toute la guerre.

L'année 1745 fut célèbre en Écoſſe par un évènement, dont le début allarma vivement le Roi d'Angleterre, & parut annoncer une révolution prochaine en faveur de l'Auguſte & infortunée maiſon de Stuart. Charles Édouard, fils du Prétendant, perdoit ſes plus belles années à Navarre, Terre du Duc de Bouillon, dans un loiſir révoltant pour un Prince, dont l'ame grande & le courage entreprenant luttoient ſans ceſſe contre l'injuſtice du ſort. Ce Prince épioit le moment d'être le reſtaurateur de ſa maiſon. La Nature ſembloit l'avoir formé pour cette Auguſte deſtinée. Une conſtitution robuſte, une taille haute, une démarche ferme, une phyſionomie ouverte & agréable, tempérée de dignité & de douceur, un regard vif, des manières engageantes, une ame acceſſible à l'amitié, Prince fidèle à ſes amis comme à ſa parole, intrépide dans le danger, modeſte dans le ſuccès, ſur-tout aimant le peuple Anglois, ne ſacrifiant dans tous les périls qu'à l'eſpoir & au deſir de le rendre heureux : eſt-il étonnant que ſon arrivée en Écoſſe, ait été marquée des plus brillans ſuccès?

Arrivée dans ce Royaume, plusieurs tribus s'attachent à ſa fortune, une partie de la Nobleſſe ſe déclare, un manifeſte, qui ne reſpiroit que ſageſſe & que douceur, donné au nom de ce Prince & de ſon père, avoit préparé les eſprits. Les villes de Dunkell, de Perth & bientôt après la Capitale elle-même proclament Jacques III, Roi, & ſon fils Régent des trois Royaumes. Le bruit de ſes exploits avoit effrayé

Londres. Georges revient en hâte d'Allemagne, pour couvrir l'Angleterre, qui n'avoit pas alors plus de 6000 hommes de troupes reglées. Le manifeste de Georges annonce son dépit & sa colère. On y met à prix la tête de Charles Édouard ; & l'on offre 30,000 liv. sterling à qui le livrera, tandis que, toujours modéré dans ses poursuites, le fils de Jacques défendoit à ses partisans, sous peine de mort, d'attenter à la vie de l'Electeur de Hanover, & d'aucun Prince de sa maison.

Tant de sagesse & une si belle cause méritoient une suite de prospérités. Le Comte de Lally, ce Général célèbre par de grands exploits, si fameux par sa fin tragique & dont le nom excite encore aujourd'hui un si vif intérêt, lorsqu'on le voit défendu par l'honneur, par la piété filiale & par l'éloquence du cœur ; Lally, dans la déroute du Général Hawley, attache un nouveau laurier aux trophées d'Édouard. Mais une bataille décisive va les flétrir & les réduire en poussière. Cumberland arrive, & se sentant supérieur, veut engager le combat ; quelques ordres exécutés avec peu d'intelligence, mettent Édouard aux prises avec l'armée Angloise à Culloden. Deux heures changent la face des choses : le courage d'Édouard, le génie & le zèle d'O-sullivan, le choc des Montagnards ne peuvent empêcher sa déroute. Elle fut complete, mais, trois fois dans la retraite, sa troupe fit volte-face, & tira sur l'ennemi.

« C'est après mille dangers & les épreuves les plus rigoureuses, qu'Édouard, proscrit à Londres, harcelé sur mer, poursuivi d'asyle en asyle, débarque à St.-Pol-de-Léon, d'où il se rend à Versailles. On ne revit point à la Cour sans admiration & sans intérêt ce Prince infortuné exténué de fatigue, manquant de tout ; mais ayant encore des amis fidèles, qui l'accompagnoient dans sa retraite, & toujours

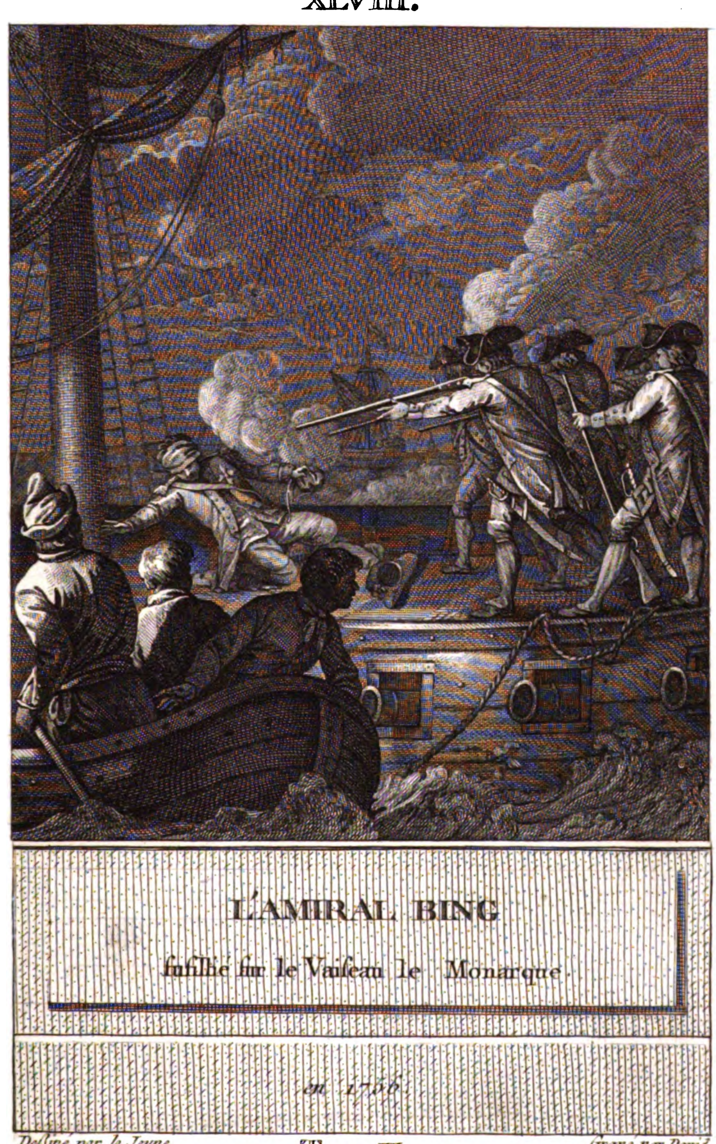
« l'honneur, quoique sans espoir. Les sages trouvèrent, en
« le voyant, qu'un Héros peut se passer d'une Couronne. »

GEORGES II. *L'AMIRAL BING, FUSILLIÉ, sur le Vaisseau le MONARQUE* (en 1756).

JACQUES III, rendu au trône d'Angleterre par l'intrépide valeur de son fils & par la fidélité de la Noblesse Écossoise, eut pardonné l'erreur de ses peuples, & n'eut vu, dans la fortune passagère de la maison de Hanover, que l'effet d'un violent orage, qui souvent déplace les ouvrages les mieux cimentés par la Nature. Le père & le fils, sans déroger à la prudence, n'eussent suivi que cette douceur, qui caractérisa presque tous les Stuarts, pour ramener à l'ordre un peuple égaré dans son hommage. Il n'en fut pas ainsi des conseils de Georges II, qui, conduit par l'équité naturelle, devoit trouver dans la nouveauté des titres que lui avoit donnés la révolution, des motifs frappans pour excuser de fidèles serviteurs, dont le zèle pour le sang de leurs maîtres, avoit une base bien plus solide. Combien d'ailleurs ses partisans ne devoient-ils pas l'éloigner de rendre son nom odieux, par des proscriptions sanguinaires, quand la facilité qu'on avoit trouvée à détrôner les Stuarts, l'avertissoit sur son trône, que des titres, moins respectables à leur origine, pouvoient être moins respectés ?

Le conseil de Georges en jugea tout autrement, & les arrêts de sang, qu'ils lui firent signer, attestèrent bien plus la nécessité où l'on se crut d'étourdir la Nation sur ses remords & sur les droits de ses anciens maîtres, que la puissance du Monarque. Une force insultante fut le prélude de ces scènes atroces. Les drapeaux pris à Culloden, arborés dans

XLVIII.



L'AMIRAL BING

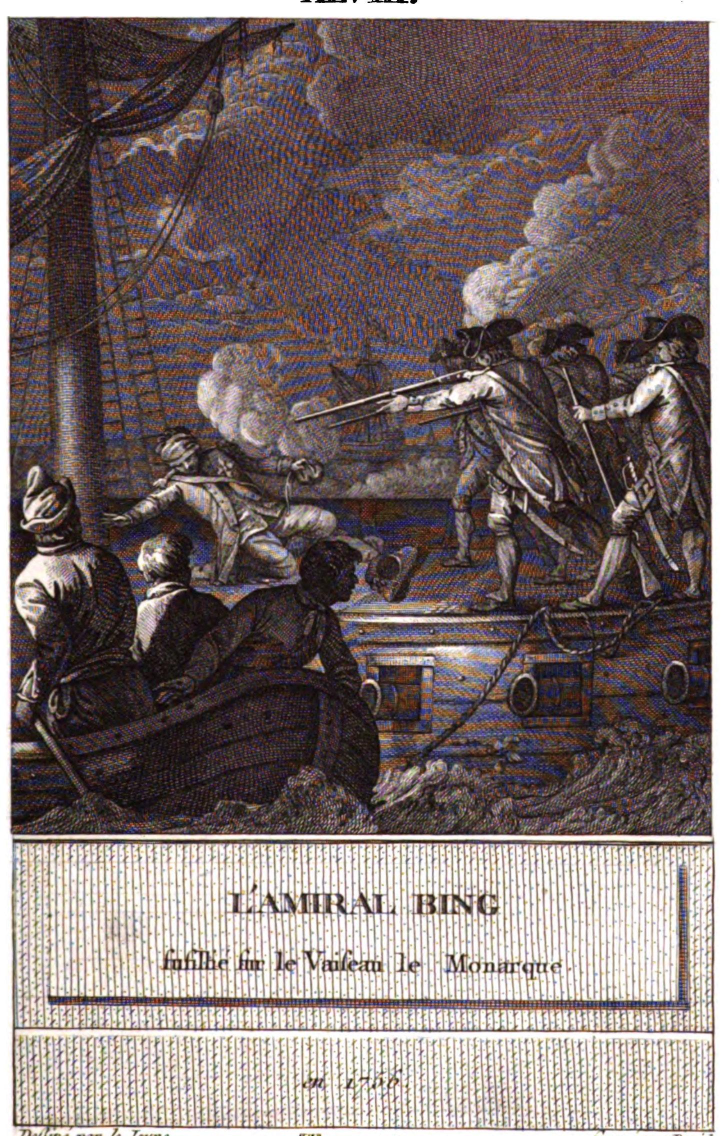
fusillé sur le Vaisseau le Monarque

en 1756.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

XLVIII.



L'AMIRAL BING
fusillé sur le Vaisseau le Monarque
en 1756

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. II.

Londres, furent portés, celui du Prince par le bourreau, & les autres par des ramoneurs. Il parut un grand nombre d'échafauds dans les places de Londres. On y vit monter avec intrépidité, des Pairs, des Lords de la plus haute naissance. Anglicans & Catholiques, n'eurent sous diverses formes, qu'un même testament de mort, pour prendre le Ciel & la terre à témoin de la justice de leur cause, de l'aveuglement de la Nation, de leurs vœux impuissans pour des maîtres chéris & du pardon sincère qu'ils accordoient aux auteurs de leur supplice. Un vingtième des Prisonniers exerça la hache des bourreaux, & le reste fut envoyé dans les Colonies. Ce ne fut qu'alors que se reposa la colère du Monarque, ou plutôt la fureur de ses Ministres.

Tout étoit en feu dans les Pays-bas, où Louis XV poussant avec rapidité ses conquêtes, faisoit face à une partie de l'Europe, qu'on avoit soulevée contre lui, inondoit du sang de ses ennemis & de celui de ses soldats, les plaines de Lawfeld, achetoit chèrement la gloire, mais étonnoit par la hardiesse de ses exploits & de ceux de ses Généraux. Berg-op-zoom emporté, Maëstricht aux abois, déterminèrent la paix d'Aix-la-Chapelle, que Louis déclara *vouloir faire en Roi, & non point en Marchand.* Dans cette paix, il fit tout pour ses Alliés ; & cinq années de victoires dispendieuses ne donnèrent dans ce Traité aucun avantage à la France.

La jalousie des exploits de Marlborough avoit fait la paix d'Utrecht, celle de la gloire qui environnoit Maurice de Saxe précipita également le Traité d'Aix-la-Chapelle. L'Angleterre, qui ne s'étoit battue que pour un Vaisseau, & qui s'étoit épuisée dans cette guerre, n'en retira pas plus de fruit que la France. Mais ces deux Puissances ne restèrent pas long-tems en paix. Une guerre de plume sur les limites de

nos possessions en Acadie, que la précipitation & d'autres motifs secrets avoient empêché de fixer, préluda aux hostilités, qui bientôt éclatèrent dans le nouveau monde. L'Anglois avoit calculé nos forces maritimes, &, d'après ce calcul, qui ne lui montroit que notre foiblesse, il développa des projets, que couvoit depuis long-tems sa politique. Il vit l'Amérique comme la proie du plus fort, déclara la guerre par des prises, répondit aux remontrances par des assassinats (celui de Jumonville), & bientôt fit la loi dans les Colonies, tandis qu'en Allemagne le François perdoit en cinq années le terrein & la gloire que lui avoient donné Maurice & Lowendal.

Une brillante expédition dans l'Isle de Minorque nous consola quelques momens de nos désastres. Le Maréchal de Richelieu s'y couvrit de gloire par la prise de Mahon, & l'Escadre de la Galissonnière humilia celle de Bing, en forçant cet Amiral, quoique supérieur en force, de se réfugier à Gibraltar, dans le plus grand désordre, tandis que Mahon & le Fort St.-Philippe recevoient la loi du Vainqueur.

La Cour ne couvre point en Angleterre les fautes ni les échecs de ses Généraux. Ils ont dans le peuple un juge inéxorable, qui s'irrite d'une négligence, qui s'aigrit d'un malheur, & qui les punit comme des crimes. Le soulèvement fut général dans Londres, à la nouvelle de la catastrophe de Bing. On demanda son sang, pour expier le dèshonneur passager de la Nation, & le Roi sentit qu'il n'étoit pas sûr de refuser cette victime. Bing fut arrêté dans la Méditerrannée & conduit à Portsmouth. La Cour martiale le jugea à bord du Monarque, & le condamna à être fusillié, supplice des Militaires d'un ordre inférieur; mais dèshonorant pour un Officier général. On n'inculpa ni sa fidélité, ni sa bravoure, on ne prononça que sur l'incapacité; & cette

cette faute qui étoit bien plus celle de la Cour qui l'avoit choisi, que la sienne, ne put trouver grace, malgré la douleur & les sollicitations de ses juges.

« Bing se présenta au lieu de son supplice avec un visage « serein & une ferme contenance; força le Chapelain & les « Officiers de garde de recevoir quelques présens; déposant « entre les mains du Maréchal de la Cour l'apologie de sa « conduite, il protesta de son innocence, pardonna à son « Prince & à ses juges; &, après le signal donné par lui-« même, il tomba mort de six coups de fusil. »

Minorque ne fut pas la seule expédition fatale aux Anglois. La guerre de l'Inde leur coûta cinquante millions effectifs; mais bientôt ils réparèrent leur perte avec usure. L'Allemagne avoit englouti les trésors de la France, les désastres furent bien plus frappans dans les Colonies, & la plûpart sans remède. Par-tout le pavillon Anglois triomphe de la foiblesse de notre Marine, jusqu'à nous insulter sur nos côtes. L'Anglois regardoit depuis long-rems l'Amérique septentrionale comme sa proie, la valeur Françoise la lui disputa avec acharnement, Quebec ne se rendit qu'après un siége opiniâtre. Il fallut enfin subir la loi du plus fort, quand des concussionnaires, en détournant nos ressources, eurent enchaîné la valeur & l'activité de nos troupes.

C'est dans les plus beaux jours de l'Angleterre, après six années de guerre la plus glorieuse pour cette Nation, qu'une attaque d'apopléxie enleva dans Kingston, le Roi Georges. Les Anglois regrettèrent la sagesse & les succès de sa politique. Ce Prince aima toujours les Hanoveriens, & la prédilection qu'il sembla leur accorder, les trésors qu'il fit passer dans son Électorat, sont les seuls reproches que les Anglois ayent fait à sa mémoire. Ces nuances légères disparoissent, au degré de gloire où il porta la Marine Angloise, & son règne

illuſtré par d'importantes conquêtes, par une adminiſtration prudente, par le voyage du célèbre Amiral Anſon, ſera toujours une époque mémorable dans les faſtes de cette Monarchie. Georges II en rapprochant de ſes avantages les ſcènes d'horreur, où l'entraînèrent ſes Miniſtres, pût ſe dire, comme Séneque, qu'il ne manqua à ſa fortune que de ſçavoir la modérer. *Nihil filicitati mæe deeſt niſi moderatio.*

CONCLUSION DE CET OUVRAGE.

NOUS terminons au règne de Georges II nos Tableaux Hiſtoriques ſur l'Angleterre; & nous avons voulu peindre à grands traits le génie d'un peuple fier & indépendant; d'un peuple inquiet, qui, comme l'a dit Monteſquieu, *ſe tâte ſans ceſſe*, n'a preſque que des endroits délicats ou douloureux, & ſemble ne devoir connoître ni ſommeil, ni vrai repos; d'un peuple, amant de ſa liberté juſqu'à l'enthouſiaſme, voyant toujours ſa maitreſſe ſans défauts, s'aveuglant dans ſes ſacrifices, juſqu'à immoler ſa liberté réelle au fantôme de la liberté; peuple, dont les paſſions toujours libres dans leur eſſor, ſont pour cela même impuiſſantes, parce que, dans ſa conſtitution, un parti a toujours dans un autre parti ſon contre-poids; peuple volontaire dans ſa ſoumiſſion; mais dont les formes, calquées encore ſur le Gouvernement ancien, n'annoncent rien que d'abſolu; Nation facile à détourner de ſon véritable intérêt, par l'aſcendant de ceux qui la repréſentent ou par celui du Monarque, lorſqu'elle s'imaginera être l'ame d'une faction, & prête à tout ſouffrir quand elle croira n'éprouver de mal que celui qu'elle ſe fait elle-même.

C'eſt au ſortir du deſpotiſme de Guillaume-*le-Conquérant*, que ce peuple révolté contre des chaînes qu'il n'avoit pas connues ſous les Anglo-Saxons, jetta le premier cri de la

liberté. Resserré dans son Isle, moins à portée de communiquer avec les autres peuples de l'Europe, il sentit qu'avec moins de ressources étrangères pour se défendre contre un maître impérieux, il falloit qu'il tirât de lui-même une force de résistance, qui réprimât la tyrannie. Il s'établît donc de bonne heure une guerre tantôt sourde & tantôt ouverte entre le Monarque & son peuple, guerre qu'eut fait cesser bientôt un Gouvernement modéré; mais que ranima de règne en règne le passage de quelques Monarques absolus ou turbulens, qui ne connurent point le véritable intérêt du Trône, intérêt qui sera toujours de faire obéir les peuples à la Loi plutôt qu'au Prince, en la leur montrant comme une sorte de Divinité, qui fait la part au Monarque & aux Sujets.

Plusieurs Rois d'Angleterre voulurent être personnels; par-là ils avertirent le peuple de penser à lui-même. Ainsi que dans un combat singulier, on étudie le foible de son ennemi, le peuple épia le caractère de ses Princes, & sitôt qu'il se crut le plus fort, il s'environna de ses *Chartes* tutélaires, qui devinrent les remparts de sa liberté. L'esprit d'union naquit sans peine chez les Anglois, & s'y fortifia plus facilement que chez nous, où la féodalité, multipliant les Souverains, divisoit l'intérêt comme les pouvoirs.

Le grand art en Angleterre étoit d'empêcher les Seigneurs de faire cause commune avec le Monarque; on leur laissa, on leur donna même des titres qui n'eurent aucune influence sur la chose publique; mais on les intéressa dans l'administration, en leur faisant partager la Puissance législative, qu'on étoit venu à bout de détacher entièrement de la puissance exécutrice. Les Grands devinrent tout avec le Peuple; sans le peuple, même avec le Monarque, ils n'eurent qu'une stérile décoration.

La prérogative royale eut aussi besoin de recevoir son assiète, pour obvier au vice de l'Oligarchie, ainsi qu'au despotisme du tribunal. Tout dût se faire au nom du Prince, tout dût se rapporter à un point unique ; & l'indivisibilité du pouvoir suprême fut le sceau de la liberté.

Voilà comment, par un concours de circonstances, la plûpart imprévues, il s'est établi en Angleterre une constitution, telle que l'Europe ne l'offre point ailleurs, telle que l'Orateur Romain, homme d'État s'il en fut jamais, desiroit de la trouver dans une Nation, où par un tempérament toujours difficile à conserver sans orages, les trois pouvoirs, du Monarque, des Grands & du Peuple, composés des deux Puissances législative & exécutrice, séparés dans leur exercice, balancés dans leur activité, ne formeroient qu'une puissance unique, qui ramèneroient tous les Ordres à l'intérêt de l'État & à celui des citoyens ; &, dans cet Ouvrage où la Nature semble avoir autant fait pour l'Anglois que le Génie, tous les droits, comme le disoit Tite-Live, émanent du peuple, & le plein exercice en appartient au Magistrat politique. *Quod populus in se jus dederit, eo Consulem usurum.* Tite-Liv. L. 3. 9.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Histoire d'Angleterre, représentée par Figures, accompagnée d'un Précis Historique*, & n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris, ce premier Octobre 1786.

GUIDI.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le Sieur DAVID. Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public l'*Histoire d'Angleterre, représentées par Figures, avec leurs Explications, Gravées par ledit sieur DAVID*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera; & de le vendre, faire vendre, par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui, & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à

compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil, du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impressiondudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Hue de Miromenil; Commandeur de nos Ordres, qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Maupeou, & un dans celle dudit Sieur Hue de Miromenil. Le tout à peine de nullité des présentes: du contenu desquelles vous Mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou

Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte Normande, & lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le troiſième jour de Décembre, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-trois, & de notre Règne le dixième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BÈGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2913, fol 5, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1723, A Paris, le douze Décembre 1783.

LE CLERC, *Syndic.*

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Galande, N°. 64.


Digitized by Google

